



LE CANADA

5828 — PARIS, IMPRIMERIE A. L. GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

(D)

VOYAGES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. LE COMTE H. DE BIZEMONT

LE
CANADA

PAR

PAUL CHAMPION

Professeur d'histoire et de géographie



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

1886

Tous droits réservés

INTRODUCTION

« Nous nous évertuons à fonder des colonies sans colons, alors que nous pourrions avoir des colons sans colonies. » Ainsi parle M. Victor du Bled dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes* (février 1885). Cet article traite du Canada.

Nombre de revues petites ou grandes, des journaux politiques de toute nuance se sont occupés aussi dans ces derniers temps de nos cousins d'Amérique; et, remarque curieuse, leur conclusion est invariablement la même : « Nous ne connaissons pas assez le Canada; pourquoi ne songeons-nous pas à renouer les traditions anciennes, qui ne pourraient qu'être extrêmement profitables? » etc.

Le Canada s'y oppose-t-il? Non; au contraire. Seulement, la France n'y pense pas. Nous cherchons au loin, à force de sacrifices et d'exploits, à ouvrir des débouchés nouveaux aux produits

français, et nous avons raison, certes : il ne faut pas nous laisser étouffer; — mais, puisqu'il est bien certain que le Canada ferait à notre commerce, à notre industrie, à nos émigrants un excellent accueil, pourquoi ne pas nous diriger plus souvent vers ce beau pays?

Ces réflexions m'amènent à publier le présent livre, qui n'est qu'un essai sur la géographie physique, historique, politique, administrative et économique des possessions anglaises de l'Amérique du Nord. C'est une monographie aussi complète, mais aussi résumée que possible.

• L'avant-dernier gouverneur du Canada, le marquis de Lorne, saluait à la rentrée du parlement canadien la grande prospérité dont jouit le pays. Nous avons voulu étudier les éléments de cette prospérité, montrer comment le Canada, avec ses plaines immenses, son sol fertile, a songé d'abord à développer son agriculture, puis s'est mis à exploiter les pêcheries de ses mers salées et de ses mers douces, puis s'est livré à l'élevage du bétail, en somme à l'industrie agricole.

L'extraction de ses richesses minérales, d'une exploitation facile, devient de plus en plus importante, et tous les jours on fait de nouvelles découvertes de mines, dont quelques-unes sont fort précieuses, comme les mines d'argent

de Silver-City, par exemple. Ses minerais, ses phosphates, ses charbons, sont en puissants gisements, et ne réclament que des bras et des capitaux.

Pendant longtemps, trop longtemps, nous avons perdu de vue le Canada : on oublie vite les parents pauvres. Et puis, il faut bien le dire, les descendants des 60 ou 65 000 Français délaissés par Louis XV furent d'autant moins bruyants, d'autant plus réservés, que faisaient plus de tapage à côté d'eux les petits-fils, bien mêlés aujourd'hui, des anciens et austères puritains anglais. Le Canada, dit M. Henri de Lamotte, un de ses récents visiteurs, dont j'aurai plus d'une fois l'occasion de citer le nom, ressemble un peu à ces sages matrones dont on ne parle point, ou aux peuples heureux dont il est dit qu'ils n'ont pas d'histoire.

C'est un pays neuf en effet que le *Dominion*, neuf au point de vue de la connaissance que nous avons de son territoire, neuf surtout au point de vue politique. Et cependant, pour être plus récente ou moins connue, son histoire n'en existe pas moins, vivante, et riche en pages admirables. Elle a été racontée pour la première fois en 1845 par un Canadien, M. Garneau, dont l'ouvrage provoqua un long cri d'enthousiasme. Des tonnerres d'applaudissements saluèrent à plusieurs reprises M. Dus-

sieux, lisant un jour à ses élèves de Saint-Cyr le récit des deux batailles d'Abraham. Xavier Marmier, aussi bien que M. Rameau ou M. Ampère et tant d'autres, est plein d'admiration pour cet historien, dont M. Henri Martin cite çà et là des extraits à propos de la guerre de 1755, et à qui il rend complète justice.

Ainsi cette histoire, que nous avons longtemps oubliée, s'est de nouveau révélée à nous. Il nous est impossible malheureusement d'entrer dans les détails : nous nous contenterons de réveiller les souvenirs de notre ancienne gloire, de rappeler que c'est la France qui a donné la première impulsion à ce magnifique développement de la civilisation dans l'Amérique septentrionale.

Eh! oui, avant le bill présenté en février 1867 par lord Carnarvon et voté le 29 mars de la même année, le nord Amérique s'appelait la Nouvelle-Bretagne; mais avant le fatal traité de 1763 elle s'appelait d'un nom glorieux et bien plus doux à nos cœurs, la Nouvelle-France. Il nous faut bien remonter, au risque de rouvrir de vieilles blessures, jusqu'à cette époque désastreuse où l'ignorance, la légèreté et la routine, dominant en maîtresses à côté d'autres favorites, nous ont coûté le Canada.

La défaite, la perte d'une vaste colonie, grande aujourd'hui comme l'Europe, voilà de

tristes souvenirs sans doute ! Ne les regardons pas comme des souvenirs importuns, et en quelque sorte comme des prétextes à une inertie coupable : ils doivent au contraire nous servir d'aiguillon, et stimuler en nous, avec notre patriotisme, le désir de réparer nos fautes et surtout de mieux faire à l'avenir.

Oui, ce fut le gouvernement qui manqua aux hommes, et non les hommes au gouvernement. En relisant cette histoire, nous retrouverons des héros, des cœurs qui furent « d'or et de diamant », de vrais Français. Et leurs descendants, les descendants de Cartier et de Montcalm, les Franco-Canadiens d'aujourd'hui, quoique sous la domination étrangère, se souviennent toujours de la mère patrie.

« Ah ! m'sieu, chez nous, c'est pas du monde des vieux pays. Dans ce pays cite, nous sommes des pauv' Français sauvages ; — mais, voyez-vous, nous sommes de ben bons Français tout de même. » Voilà ce que disaient à M. de Lamothe, il y a quelques années seulement, de braves métis français. Tous ils ont conservé, avec notre idiome, une affection profonde pour la France et pour nous, les « Français de France », comme ils nous appellent.

Voulez-vous un autre exemple ? M. Frédéric Gerbié, qui en 1884 faisait paraître à Québec, chez Darveau, un livre intitulé *le Canada et l'Émigra-*

tion française, se trouvait un jour à bord d'un bateau à vapeur qui fait le service entre le cap Breton et le lac du Bras-d'Or. Depuis quelques instants certain passager le surveille, s'approche de deux pas, recule d'un, l'aborde enfin après beaucoup d'hésitation, et lui dit : « Vous êtes Français, sans doute, monsieur ? On le voit ben à votre mine. Parlez-moi donc un peu de mon pays.

— Comment ! de votre pays ?

— Eh ! oui, j'en venons aussi, de la France. Mon arrière-grand-père servait dans les gardes françaises. Ah ! nous ne l'oublions pas, allez, notre pays. »

Eh bien ! nous, les « Français de France », nous l'avons oublié, ce pays ! Il est temps cependant de nous rappeler un des épisodes les plus intéressants et les plus glorieux de notre histoire ; il est temps de nous rappeler, comme le dit, à propos de l'histoire de Garneau, un écrivain du *Correspondant*, « le catholicisme répandu jusqu'au cœur de l'Amérique du Nord, la nationalité française fortement établie sur les bords du Saint-Laurent, la science servie avec intrépidité, la guerre soutenue avec éclat, des entreprises hardies et de grandes découvertes, des actes du plus sublime dévouement et des exemples d'une invariable fidélité, de merveilleux combats et des conquêtes surprenantes, des fondations

pieuses qui sont devenues des institutions fécondes, et des établissements coloniaux que nous voyons aujourd'hui États florissants; des navigateurs pleins de génie, des missionnaires brûlés du feu de la charité, des voyageurs qu'aucun danger n'effraye, qu'aucun désappointement ne rebute, que n'arrête aucune fatigue; des administrateurs habiles, d'héroïques guerriers, une population pieuse autant que brave, laborieuse et patiente, vigoureuse, intelligente, active; des nations sauvages inébranlablement attachées à notre cause par les doubles liens de la religion et de la reconnaissance. »

Voilà bien, en résumé, l'histoire de Garneau. Nous ne pouvions guère raconter tout cela avec détails dans ce petit volume; à coup sûr, nous ne pouvions pas le raconter si bien. Tel qu'il est, ce travail aura néanmoins son utilité, s'il est vrai que le Français ne connaît pas assez le Canada ou bien qu'il n'y pense pas assez.

De plus, il pourra répondre au désir manifesté au commencement de cette année par M. Drapeyron dans la *Revue de géographie*. Il y a, dit-il (on est étonné de se l'entendre dire, tant c'est naturel!), il y a des pays sur lesquels on doit insister davantage dans l'enseignement géographique au lycée, et il nomme parmi ceux-là le Dominion du Canada. Je crois bien ! C'est quelque chose que de montrer à des Français,

avec preuves à l'appui, que les Français sont une race éminemment colonisatrice; et cela, quoi qu'en dise le vieux cliché fondu par nos adversaires, par ceux surtout qui nous prennent nos colonies. Un professeur n'aura pas perdu son temps, s'il prouve à ses élèves que l'élément français du Canada possède une merveilleuse puissance de conquête et exerce une influence complète dans la province de Québec, et de jour en jour plus considérable dans les provinces voisines. Il y a déjà un député français à la Chambre des communes de la province d'Ontario.

Les études américaines ont pris depuis quelque temps un nouvel essor : nous en avons la preuve dans les congrès américanistes, dont le premier a été réuni à Nancy en 1875. Ce n'est cependant pas pour satisfaire au goût du jour que nous nous sommes proposé de traiter tout d'abord un sujet américain — n'est-ce pas plutôt un sujet français que nous devrions dire? — Nous commençons par le Canada. C'est un hommage bien faible, hélas ! que nous avons voulu rendre à ceux qui ne nous ont jamais oubliés, qui se sont raidis contre la brutale domination de l'Angleterre, et qui ont toujours conservé, avec un ardent amour pour la France, les mœurs, la langue et la religion françaises.

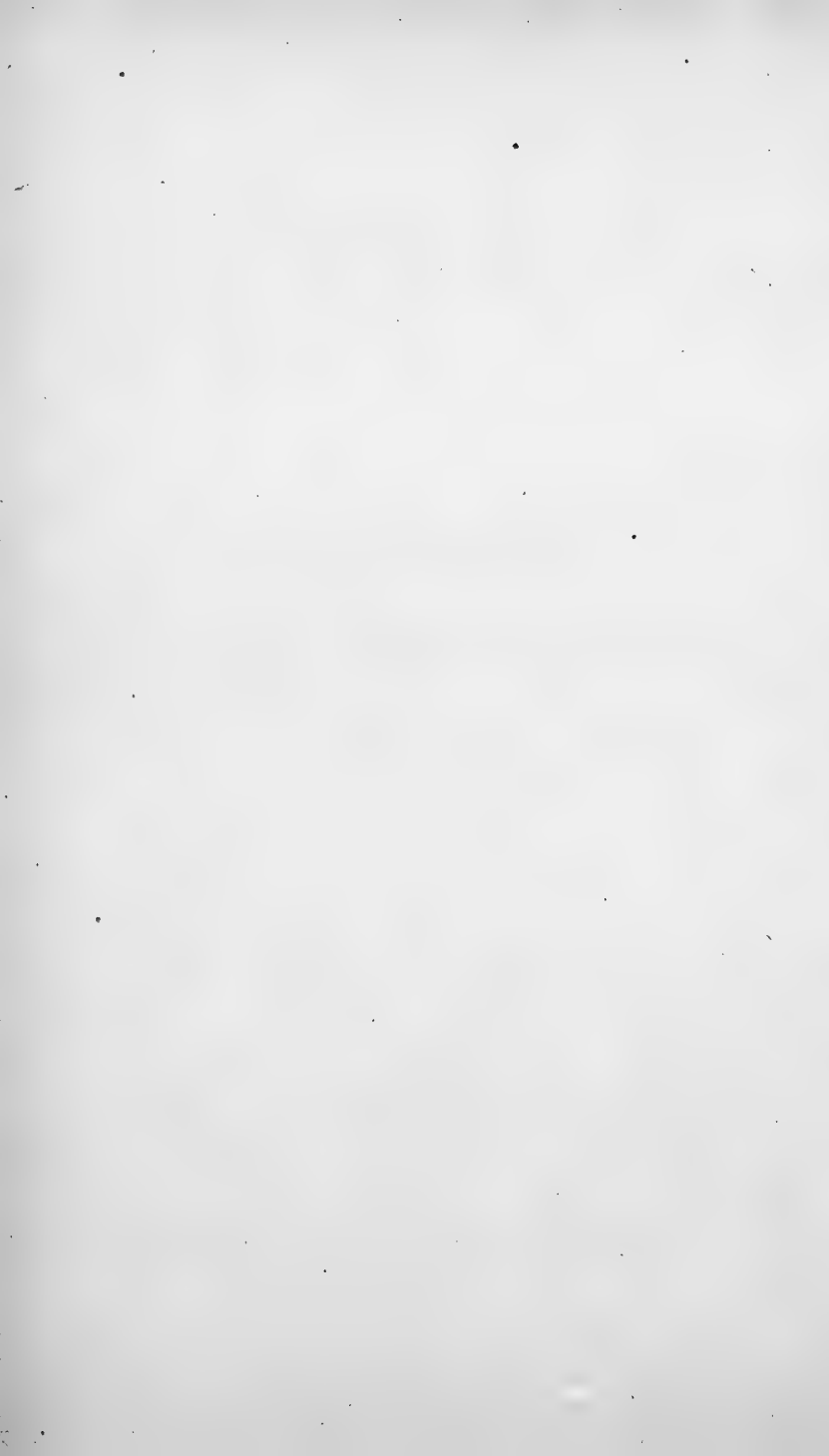
Il y a longtemps, nos premiers élèves peu-

vent se le rappeler, que nous avons commencé à recueillir les notes que les circonstances nous amènent à imprimer aujourd'hui. Nous les avons complétées en puisant chez les voyageurs les plus récents, en empruntant des récits aux écrivains canadiens eux-mêmes.

Nous nous sommes efforcé enfin, avec nos faibles ressources, de montrer les liens nombreux qui rattachent la France au Canada, de rappeler que les Franco-Canadiens sont toujours nôtres par le cœur, et qu'ils ne tarderont pas à l'être davantage encore par les intérêts.

PAUL CHAMPION.

Les Corvées, mars 1885.



LE CANADA

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

I. SITUATION, LIMITES, ÉTENDUE. — On appelle Dominion du Canada l'immense territoire situé au N. des États-Unis, du 55° au 142° degré de longitude occidentale (méridien de Paris) entre l'océan Atlantique à l'E., l'océan Pacifique à l'O., et s'étendant au N. jusqu'aux dernières terres connues des régions polaires. 5 500 kilomètres environ forment sa largeur, la plus grande des deux Amériques, du cap Charles à l'île de la Reine-Charlotte. Sa longueur est, avec les terres arctiques, que nous distraisons de cette étude, de plus de 3 000 kilomètres, entre le 42° degré de latitude N., et les déserts de glace qui avoisinent le pôle. Les Anglais possèdent ainsi plus de 900 000 000 d'hectares dans le nouveau continent : c'est plus de trente fois la superficie des

Iles-Britanniques, c'est presque l'étendue de l'Europe.

Sauf en deux points, la Nouvelle-Bretagne a des limites naturelles : au N., océan Glacial arctique ; à l'E., mer de Baffin et détroit de Davis ; à l'O., océan Pacifique. Des limites conventionnelles la séparent, au N.-O., de l'ancien territoire russe vendu en 1867 aux États-Unis, et, au S., des États-Unis proprement dits. La frontière du N.-O. fut fixée d'après le traité conclu entre la Russie et l'Angleterre, le 16 (28) février 1825 : elle part de l'île du Prince-de-Galles, laisse à l'O. l'archipel du Roi-George et la côte qui l'avoisine, suit la crête des montagnes jusqu'au point d'intersection du 141^e degré du méridien de Greenwich, enfin le 141^e degré jusqu'à l'océan Glacial.

La frontière du S., déterminée par le traité de 1847, suit de l'O. à l'E. le 49^e degré latitude N. jusqu'au lac des Bois, puis les Grands-Lacs avec les détroits et rivières qui les unissent, enfin le Saint-Laurent jusqu'au 45^e degré latitude : alors elle change de direction, et forme une ligne sinueuse qui, séparant l'État du Maine (États-Unis) du Nouveau-Brunswick, vient aboutir à la baie de Fundy.

Aspect général. — Vue à vol d'oiseau, cette contrée, débris respectable de l'ancien empire anglais dans l'Amérique septentrionale, nous apparaîtrait comme une plaine immense, doucement inclinée vers le N., creusée de lacs nombreux (les plus importants forment une

dépression continue qui va du lac du Grand-Ours à l'embouchure du Saint-Laurent), et sillonnée de fleuves, dont les eaux, quand elles ne sont pas glacées, s'écoulent paresseusement dans les mers arctiques. Appuyée au midi sur des collines sans importance (les coteaux des Prairies), elle est flanquée à ses deux extrémités de deux plateaux d'inégale étendue et de différente hauteur, le plateau des monts Rocheux et le plateau des Alleghanys.

II. COTES, ILES, DÉTROITS. — Les côtes de la Nouvelle-Bretagne, généralement élevées à l'E. et à l'O., sont basses dans le N., moins basses cependant que les côtes sibériennes de l'océan Glacial. Elles sont coupées de golfes et de baies, qui atteignent quelquefois une grande profondeur.

A l'O., les golfes, resserrés entre des rochers élevés, rappellent assez exactement les fiords étroits de la Norvège; une longue série d'îles, presqu'îles, inlets ou fiords, dont quelques-uns forment des golfes très sûrs, bordent le littoral depuis le territoire de Washington (États-Unis) jusqu'au détroit de Behring. Dans les seules limites assignées à l'Angleterre, c'est-à-dire, depuis le détroit de Juan-de-Fuca jusqu'au 54°40' latitude N., il faut compter plus d'une vingtaine de milliers d'îles de toute grandeur.

C'est un des rivages les plus beaux du monde. Ici des roches nues, là de vertes collines couronnées de forêts majestueuses viennent se mirer dans le pur cristal des eaux du

Pacifique. Cette côte a plus d'échancrures que le littoral scandinave. Elle est ainsi pour les Asiatiques la plus hospitalière de toutes les côtes occidentales de l'Amérique.

Devant la baie de Géorgie s'allonge Noutka, jadis appelée île de Quadra et Vancouver, longue de 430 kilomètres et large en moyenne de 60 à 80. C'est de beaucoup la plus importante, avec les îles de la Reine-Charlotte, situées à 250 kilomètres de Vancouver. Citons encore, parmi les îles, celle de Saint-Jean, presque à l'embouchure du Frazer; les îles Scott, au N.-O. de Noutka; l'archipel Broughton, dans le détroit de la Princesse-Charlotte, et, plus au N., le long des côtes du Nouveau-Hanovre et du Nouveau-Cornouailles, le groupe des îles de la Princesse-Royale. Au fort Simpson se terminent les possessions anglaises.

La côte septentrionale est beaucoup moins connue que la précédente : vrai désert de glace pendant plus des trois quarts de l'année, il est difficile d'en déterminer exactement les contours, malgré les expéditions si fréquentes qui, pendant l'époque moderne, ont eu pour objet la recherche du passage N.-O. Cependant une série continue de détroits et de canaux, tous reconnus aujourd'hui, sépare les terres arctiques du littoral du Dominion; route périlleuse et funeste à bien des explorateurs, tantôt broyés par de gigantesques glaçons flottants, tantôt emprisonnés et mourant de faim au milieu des blocs soudés entre eux.

De la frontière d'Alaska (pointe Démarcation) au cap Bathurst, s'étend la baie Mackensie. Les rares Esquimaux du littoral prétendent qu'elle renferme un grand nombre d'îles, mais elles n'ont pas encore été visitées ; les moins inconnues jusqu'à présent se trouvent à l'embouchure du Mackensie. A partir du cap Bathurst, la côte se découpe davantage : ce ne sont que baies profondes pénétrant brusquement dans les rochers granitiques de la côte, ou bien détroits dangereux se frayant à travers les glaces un passage mal assuré. Et de fait le péril est de tous les instants dans ces passes meurtrières. Le golfe du Couronnement conduit à travers une multitude d'îles et d'îlots jusqu'à l'embouchure de la rivière Banks. De ce vaste estuaire on se rend au détroit de Franklin, non loin duquel périt le malheureux navigateur, le 11 juin 1847 ; au détroit de Bellot, qui nous rappelle le courage et le malheur d'un de nos jeunes officiers de marine, mort à vingt-sept ans ; au golfe de Boothia, qui renferme des baies importantes, parmi lesquelles le Havre-Victoria, où J. Ross hiverna en 1829, 1830 et 1831. A partir de la presqu'île Melville, vaste bras de terre glacée, moins longue pourtant que la péninsule voisine de Boothia-Félix, on rencontre le détroit de Fury et de l'Hécla, continué par l'entrée de Fox, qui nous mène à la baie d'Hudson, dans laquelle on pénètre également par deux larges canaux, le détroit d'Hudson et le canal de Welcome.

La baie d'Hudson fut découverte en 1610. Sa plus grande largeur est d'à peu près 1 100 kilomètres, et sa plus grande longueur, de 1 800 kilomètres environ : c'est presque deux fois la distance que nous comptons de Dunkerque à Perpignan. En l'abordant par le N.-O., on aperçoit deux longues entrées, Wager et Chesterfield, golfes étranges, semblables l'un et l'autre à l'embouchure d'un fleuve immense; en l'abordant par le N.-E., on longe les îles Salisbury, Nottingham et Mansfield, en laissant à droite celle beaucoup plus vaste de Southampton. Malheureusement, cette mer est remplie de récifs, de bancs de sable et d'îlots, qui, avec des îles plus importantes, comme celle d'Agoniska, en rétrécissent singulièrement la zone navigable, sans compter qu'elle est, comme dans tous les détroits dont nous venons de parler, impraticable à cause des glaces pendant la plus grande partie de l'année.

La côte orientale s'étend du cap Chudleigh au cap Sable. Elle est divisée par la configuration même du terrain en deux parties très distinctes, séparées par le cap Charles. La première, élevée, abrupte, presque droite, est moins échan-crée que les précédentes, mais bordée cependant d'un grand nombre de petites îles, qui la font en plusieurs endroits ressembler au littoral du Nouveau-Hanovre : c'est la côte toute granitique du Labrador. Mais là ne se trouvent point de baies profondes ni d'îles considérables; quelques-unes cependant ont

servi d'établissements aux frères Moraves.

Au S. du cap Charles, et après avoir longé la pointe York, on entre dans le détroit de Belle-Ile, qui mène au golfe du Saint-Laurent. Ce golfe est bordé au N. par la côte méridionale du Labrador, peu découpée, souvent abrupte, couronnée de plateaux, et ne renfermant que quelques baies sans importance, au fond desquelles viennent se précipiter les flots de nombreux torrents. — Au delà du détroit de Belle-Ile on aperçoit Terre-Neuve, moins rude et plus cultivable que le Labrador. Cette île triangulaire, que terminent trois grandes pointes, possède des rivages bien découpés, formant une foule de baies et de ports excellents, qui servent d'asile à plus de 3 000 navires de pêche. — A l'E. et au S.-E., s'étend le banc de Terre-Neuve, haut-fond grand peut-être deux ou trois fois comme la France. Il est formé sans doute par l'accumulation des détritiques que charrie le Gulf-Stream, ainsi que des morceaux de roches emprisonnés dans les énormes blocs de glace amenés par les courants polaires, et qui viennent se fondre dans ces parages.

A l'extrémité S.-O. de Terre-Neuve et au delà du large détroit qui forme l'entrée principale du golfe du Saint-Laurent, se trouve l'île Royale ou du Cap-Breton, qu'une échancrure très profonde semble avoir voulu couper en deux. Sur ces rivages accidentés, l'Océan s'est creusé des baies souvent considérables.

Le détroit de Canso sépare l'île du Cap-Bre-

ton de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse, dont les rivages, avec ceux du Nouveau-Brunswick, forment au S.-O. le golfe du Saint-Laurent. Là aussi le littoral est montueux et hérissé d'escarpements de granit et de basalte; mais il est largement découpé, et il renferme des golfes admirables, tels que les baies des Chaleurs et Miramichi. L'Atlantique forme moins d'échancrures sur les côtes du S.-E.; mais il pénètre profondément entre les bords, ici riants et fertiles, là nus et escarpés, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, pour creuser la vaste baie de Fundy. Là se termine la côte orientale du Dominion.

Dans le golfe même du Saint-Laurent, on rencontre l'île Saint-Jean ou du Prince-Edouard, longue terre de 235 kilomètres sur 50; l'île d'Anticosti, tout à l'embouchure du grand fleuve, dont elle divise les eaux, qui s'échappent, les unes au N. par le canal du Labrador, les autres par le canal du Sud; et enfin, l'archipel de la Madeleine, composé de sept îles, dont les plus étendues sont celles d'Amherst et de Coffin.

III. MONTAGNES, PLATEAUX. — Les monts de la Nouvelle-Bretagne appartiennent à deux systèmes principaux : le système alléghanien et le système des monts Rocheux, que Balbi appelle Missouri colombien.

Celui-ci, massif énorme de terres élevées, de plateaux secondaires, soutenus par de nombreuses chaînes de montagnes volcaniques,

orientées du N. au S., a une largeur moyenne de 400 à 600 kilomètres. Il est limité à l'O. par la chaîne des Cascades, ainsi appelée des chutes nombreuses que forment les rivières, dont les eaux, tombant de terrasses en terrasses, vont se perdre dans le grand Océan. Cette chaîne vient de la presqu'île d'Alaska, qu'elle sépare sur une partie de sa longueur de la Nouvelle-Bretagne; elle s'étend jusqu'à l'embouchure du Frazer. Bien qu'en général d'une élévation moyenne, elle a cependant de hauts sommets : le mont Saint-Elie et le mont Fairweather (mont du Beau-Temps), deux volcans qui dressent leurs cratères à une hauteur de plus de 5 000 mètres. Tous deux sont à la limite du territoire d'Alaska; on peut les apercevoir de la mer, surtout le premier, à une distance de 50 lieues. Mais la chaîne de beaucoup la plus importante se trouve à l'E. du plateau : c'est celle des montagnes Rocheuses. Elles s'élèvent du N. au S., entre le cours de l'Youcoun et celui du Mackensie, puis séparent les affluents de ce dernier de ceux du Frazer, s'étendant ainsi, dans le Dominion, depuis les côtes de l'océan Glacial arctique jusqu'aux sources de la Columbia et des Saskatchewan. Ses sommets les plus élevés sont : le mont Brown (4 850 mètres), le mont Hooker (4 790 mètres), le Murchison (4 820 mètres), le pic Sullivan (2 394 mètres) : avec d'autres moins importants, ils forment ce que les Indiens, qui y comprennent aussi les pics plus méridionaux de la même chaîne (aux

Etats-Unis), appellent les monts du Soleil couchant.

Entre ces deux talus, de nombreux plateaux froids et secs, médiocrement élevés (4 à 500 mètres en moyenne), terrasses disposées en étages et coupées de profondes vallées, s'appuient sur d'autres chaînes parallèles, telles que les montagnes à pic (mont Deak).

De ce plateau tout granitique descendent du côté des Grands-Lacs quelques rameaux qui séparent les divers affluents du Mackensie : série d'ondulations peu élevées, entre la chaîne Britannique, le long de la côte de l'océan Glacial, et les collines des Prairies, aux confins des Etats-Unis.

Les collines des Prairies s'étendent des Rocky-Mountains aux Alleghanys : ce ne sont le plus souvent que des coteaux plats à l'excès et d'une monotonie désespérante ; longues plaines longtemps glacées, boisées çà et là, dans la Nouvelle-Bretagne ; bois, champs, prairies, terres fertiles et bien cultivées, sur les bords du Missouri et des Grands-Lacs. Le terrain va s'abaissant insensiblement des monts Rocheux à l'O. du lac Supérieur ; là, il se relève formant une double chaîne, ceinture du Saint-Laurent. Au N., les Laurentides séparent les eaux de ce dernier fleuve de celles qui se jettent dans la baie d'Hudson ; au S., les Alleghanys les séparent des affluents de gauche du Mississipi.

Les premières sont appelées également collines des Prairies ; elles sont plus élevées que

les plateaux très étendus dont nous venons de parler, pas assez toutefois pour garantir le Canada des vents glacés du pôle : montagnes abruptes néanmoins et d'un aspect sévère, couvertes de nombreuses forêts, remplies de lacs et parsemées de rochers à pic. Elles forment autour de la baie d'Hudson un grand arc de cercle, qui va du lac Supérieur aux coteaux du Labrador et de ceux-ci au cap Wolstenholme, à l'entrée du détroit d'Hudson. Toute cette région est très accidentée, mais plus élevée à l'E. qu'à l'O. Elle est formée de terrains primitifs, gneiss, quartz, roches feldspathiques, entremêlés de calcaire, dont la hauteur maxima est de 400 à 500 mètres. Les coteaux du Labrador s'appuient au N.-E. et au N.-O. sur d'autres plateaux stériles, les *barren-ground*, composés de couches d'argile, de sable, de gravier, moins élevés qu'eux ; et ainsi le terrain s'abaisse graduellement jusqu'aux rivages tantôt marécageux, tantôt gercés de roches, de la baie d'Hudson et de l'océan Atlantique.

Sur la rive droite du Saint-Laurent se dressent les monts Alleghanys ou Apalaches, série de chaînes parallèles qui bordent les côtes américaines sur une longueur de 1 800 kilomètres du S.-O. au N.-E. Elles forment un vaste plateau, large de 150 kilomètres et élevé en moyenne de 500 à 600 mètres, dont la plus grande partie appartient aux Etats-Unis. Au N. s'en détache un rameau, qui contourne les rives méridionales des Grands-Lacs et rejoint, à

l'O. du lac Supérieur, les Laurentides et les plateaux des Prairies. Seuls les derniers contreforts de cette chaîne se trouvent sur le territoire anglais : ce sont les monts de Notre-Dame, qui envoient leurs rameaux dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, et jusqu'à l'extrémité la plus orientale du Canada, au promontoire de Gaspé ou cap Rozier. Ces collines, que coupent de nombreux cours d'eau, s'abaissent jusqu'au niveau des hautes prairies canadiennes et des coteaux du Northumberland, qui, de l'autre côté du Saint-Laurent, en sont regardés comme la continuation naturelle. Elles sont, en général, d'une faible élévation, surtout aux confins des Etats-Unis. Cependant plusieurs sommets (on ne les a pas tous mesurés) s'élèvent à 1 000 et 1 200 mètres : tel est le mont Oxford (1 372 mètres). Sur la rive gauche du fleuve, de Québec au Saguenay, s'étend la chaîne des Caps. Moins haute (le mont Sainte-Anne a 819 mètres) que les Laurentides ou les monts Notre-Dame, elle exerce sur nous un attrait plus vif, grâce à ses cascades majestueuses, à ses flancs abrupts et rocailleux, à ses riches vallées, à ses forêts nombreuses, et surtout à sa situation sur le bord même du Saint-Laurent.

Cols et passages. — Les montagnes de l'Amérique anglaise sont loin d'avoir livré tous leurs secrets : on connaît peu encore les chaînes canadiennes ; à peine les rochers et plateaux les plus importants du Labrador ont-ils été

visités, et nous ne savons presque rien des terrains stériles de l'extrême Far-West, vraies murailles de granit, ensevelies sous des glaces et des neiges éternelles. Les expéditions dans ces régions éloignées ne datent que de nos jours, et les résultats incertains obtenus jusqu'à présent sont bien médiocres encore, en comparaison des difficultés nombreuses contre lesquelles se sont heurtés les explorateurs et des souffrances qu'ils ont eues à supporter.

Du 49° au 54° degré de latitude septentrionale, M. Blakiston compte huit cols principaux, dont les plus importants sont : la passe Kootenay (1 860 mètres), le col Kananaski (1 824 mètres), Jellow-Head ou Tête-Jaune, etc.

Les expéditions de MM. Palmer, Palliser, Blakiston, Milton et Cheadle; la recherche d'un passage pour le chemin de fer du Pacifique canadien, ont amené de nouvelles découvertes. Il ne faut donc pas désespérer de l'avenir, même pour ces terres désolées. Un temps viendra où des routes nouvelles seront construites, plus faciles et plus sûres que celles que suivent actuellement les trappeurs ou les Indiens coureurs de pelleteries. Par ces chemins, par ceux que présentent les lacs et les fleuves, les échanges se feront plus nombreux entre les habitants de la Colombie et ceux du Canada; et ainsi les régions de l'Athabasca, de la rivière Rouge et de l'Assiniboine pourront peut-être devenir, sinon « le vaste grenier de l'avenir », ce que, malgré l'opinion de quelques

optimistes enthousiastes, leur climat ne leur permet pas, au moins la « noble patrie » d'un peuple fier, robuste et travailleur.

IV. FLEUVES ET LACS. — C'est de la chaîne des montagnes Rocheuses que descendent la plupart des cours d'eau qui arrosent la Nouvelle-Bretagne. Cette grande arête, ligne de partage des eaux américaines, longe partout de très près la côte occidentale, déterminant ainsi vers l'E. la direction générale des fleuves ; toutefois, dans l'Amérique du Nord, elle s'écarte assez du rivage pour donner naissance à des fleuves considérables, tels que l'Youcoun et la Columbia. Il y a donc deux grands versants : celui de l'O. et celui de l'E., à partir des Rocky-Mountains. Mais ce dernier est des plus étendus, et il conduit ses flots vers quatre points différents ; de sorte que, dans le Dominion, sur ce sol aux dépressions nombreuses, nous comptons cinq régions hydrographiques distinctes : ce sont les versants du grand Océan, de l'océan Glacial arctique, de la baie d'Hudson, de l'océan Atlantique, et enfin le bassin des Grands-Lacs.

Versant du grand océan Pacifique. — Les fleuves qui se jettent dans le grand Océan, sont trop peu connus encore pour qu'on puisse les décrire avec détails.

L'Youkoun a au moins 3500 kilomètres de long : c'est un fleuve énorme. Il descend des monts Rocheux, traverse tout le territoire glacé d'Alaska, et se jette dans la mer de Behring.

La navigation y serait possible, dit Mgr Clut, évêque actuel de l'Athabaska-Mackensie, pendant quatre mois de l'année; aucune cascade ou rapide ne l'entrave. Des steamers tirant quatre pieds d'eau le remontent aisément...

Il reçoit un nombre considérable d'affluents du versant O. des montagnes Rocheuses; mais ils sont en général de peu d'étendue...

Le plus important à droite est le Porcupine, qui, comme le fleuve lui-même, n'a qu'une partie de son cours dans les possessions anglaises (Nouvelle-Géorgie). Un grand nombre de lacs se trouvent sur le lit de l'Youcoun et de ses affluents; lacs glacés la plupart du temps, dans une région ingrate, où apparaissent quelques forts disséminés çà et là à de grandes distances.

Le Simpson sépare, vers le 55° degré latitude N., le territoire d'Alaska du Dominion.

Le Salmon ou Bentinck se jette à l'entrée du détroit de Vancouver, au sud de l'île de Bank.

Le Frazer ou Tacoutchétesse se précipite de rochers en rochers à travers les monts de la Cascade, et finit dans la baie de Géorgie. Il reçoit les eaux de la rivière Thompson, au confluent de laquelle a été élevé le fort Lytton. D'autres ont été construits en grand nombre dans ce bassin, où l'on trouve également une multitude de lacs (fort Langley, aux confins des Etats-Unis).

Citons enfin sur ce versant occidental le cours supérieur de la *Columbia* ou Orégon.

Versant de l'Océan glacial arctique. — A

l'est des montagnes Rocheuses, prennent naissance plusieurs rivières, qui forment le Mackensie, le géant des fleuves de l'Amérique anglaise. La principale est l'Athabasca (rivière de la Biche), dont la source est vers 53 degrés de latitude N. Elle passe aux pieds du fort Assiniboine, traverse le petit lac de l'Esclave, et se jette, après un cours de 1000 kilomètres, dans le lac Athabasca, appelé aussi lac des Montagnes. Au sortir de ce dernier, long de 600 kilomètres, elle prend le nom de rivière de l'Esclave, traverse le grand lac de l'Esclave, que 400 kilomètres séparent du précédent, et sur les rives duquel s'élèvent les forts Reliance, Résolution, Providence et Sainte-Anne.

Le fleuve, qui tourne à l'O. et au N.-O., prend alors le nom de Mackensie, du nom du célèbre voyageur écossais qui le visita en 1789. Il passe par les forts Simpson, Vieux et Norman, traverse d'immenses solitudes, pierres calcaires et collines sablonneuses, et débouche enfin par un vaste estuaire dans l'océan Glacial arctique. Son cours total est d'environ 4 000 kilomètres.

« A partir du lac des Esclaves, la largeur du Mackensie varie de 1 à 3 kilomètres, c'est-à-dire qu'il est de huit à quinze fois plus large que le Rhône. Je l'ai parcouru dans toutes les saisons (1), et j'en ai toujours de plus en plus admiré les beautés naturelles. La perspective est superbe :

(1) Mgr CLUT.

elle offre aux regards des passagers cinq ou six rangs de montagnes formant des étages successifs. Les bords du fleuve ont 300 pieds de haut, et il n'est pas rare de trouver des mamelons qui varient de 1 000 à 1 500 pieds de hauteur. C'est un spectacle d'autant plus enchanteur, que la transparence de l'air est extrême : on croirait qu'on va toucher les chaînes les plus élevées, et les plus éloignées par conséquent, des montagnes qui bordent les rives du Mackensie. En réalité cependant, on en est à près de 30 kilomètres. »

Ses principaux affluents sont, à gauche, l'Oundjah, ou rivière de la Paix, qui descend du massif rocheux du territoire N.-O. Quelques géographes la considèrent comme le cours supérieur du fleuve. Elle arrose le pays des Chippevyans, où se trouvent plusieurs forts, entre autres le Dunwegan et le fort Vermillion, forme un rapide long de 3 milles environ, et, après un parcours de 1 700 kilomètres, se jette dans le lac Athabasca ; puis la rivière Dease, qui aboutit au fort Simpson ; enfin la rivière Peel, aux nombreux rapides, et sur les bords de laquelle s'élève le fort Macpherson.

Après toutes les rivières qui se jettent dans les lacs Athabasca et de l'Esclave, et qui envoient aussi leurs eaux au Mackensie, le tributaire le plus important de ce fleuve à droite est la rivière de l'Ours, déversoir du lac du Grand-Ours.

A l'O. et à l'E. du cap Bathurst, deux

rivières, presque deux fleuves, la rivière MacFarlane et la rivière la Roncière L. N., récemment découvertes, se jettent, celle-ci dans la baie Franklin, celle-là dans la baie Liverpool, dépendance de la grande baie du Mackensie.

Le Copper-Mine-river (rivière de la Mine de Cuivre) court également vers le N., sur une longueur de 500 kilomètres. Il arrose le pays des Esquimaux, coulant entre des rives tantôt abaissées, tantôt garnies de montagnes ou de collines, traverse plusieurs lacs importants (Point, Reddoch, etc.), et, après avoir formé une série de rapides et de cascades, se jette dans la baie du Couronnement, non loin de la mine célèbre qui lui a donné son nom.

Le Hoods-river finit au détroit arctique.

Le Backs-river ou Thloui-tho-Deseth, c'est-à-dire, fleuve du grand Poisson, a un cours d'environ 1 000 kilomètres; il traverse le lac Garry, et débouche dans un vaste estuaire (baie Cockburn), entre la presqu'île Adélaïde et la terre de Boothia-Félix.

Versant de la mer d'Hudson. — Ce versant comprend la Nouvelle-Galles, le Ruppertsland et l'East-Maine ou la Grande-Terre-de-l'Est. Les fleuves les plus importants sont :

Le Churchill, appelé encore English-river. Il sort du lac de la Crosse, traverse le lac de l'Ours, arrose le pays habité par les Knistenaux. et se jette dans la mer d'Hudson, au fort Churchill. Son cours est de 1 450 kilomètres.

Le Nelson parcourt sous des noms différents

toute la région comprise au S. des fleuves et lacs précédents, entre les Rocky-Mountains à l'O., les collines des Prairies et les monts de Nébraska au S., et la baie d'Hudson à l'E. Deux cours d'eau principaux le forment : les deux Saskatchewan, qui, sorties de la grande arête, américaine, et, séparées par le mont Hocker et ses ramifications, se rejoignent à l'E. d'Hudson-house. La branche septentrionale arrose les forts Edmonton et Carlton ; la branche méridionale, Chesterfield-house ; et toutes deux, réunies sous le nom de Nelson, autrefois fleuve Bourbon, passent par Cumberland-house et se jettent dans le lac Winnipeg. Le Nelson en sort au N. et court vers la mer d'Hudson, où il se termine au fort d'York, à l'O. du cap Talman.

Le Severn se jette dans la mer d'Hudson, au fort Severn, après avoir suivi une direction à peu près parallèle à celle du Nelson.

Le lac Winnipeg reçoit encore de nombreux affluents : les deux plus importants sont la rivière Winnipeg et la rivière Rouge.

Celle-ci (Red-river) prend sa source dans le Minnesota (États-Unis), et reçoit à gauche l'Assiniboine, qui passe au fort Garry ; celle-là traverse une série de lacs (de la Pluie, des Bois, etc.), aux frontières mêmes de la Nouvelle-Bretagne et des États-Unis, et finit au lac Winnipeg, au pied du fort Alexandre. En hiver, le trop plein des eaux s'écoule probablement par le lac Salé dans l'Albany, qui communique aussi avec le lac Nipigon.

L'Albany arrose Gloucester, le fort Albany, et, après un cours de 600 kilomètres, se jette dans la baie d'Hudson, en face de l'île Agoniska. Citons encore la rivière Moose, qui reçoit l'Abbitibbe ; le Ruppert, la rivière East-Maine, qui ont donné leurs noms à la contrée, et enfin la rivière aux Baleines, qui, de même que la précédente, descend des coteaux du Labrador et aboutit à la baie de Saint-James.

Versant de l'océan Atlantique. — L'océan Atlantique ne reçoit au nord du Saint-Laurent que des fleuves peu considérables.

La Meskikemau prend naissance au milieu des rochers du plateau labradorien, court, pendant les trois ou quatre mois de l'année où elle n'est pas glacée, à travers de misérables forêts de pins entrecoupées de plaines de mousses, et se jette au détroit de Belle-Ile. Elle est formée par la réunion d'un grand nombre de lacs, de même que le Whale et le Koksoak, qui aboutissent à la baie du Sud ou Ungawa.

Les eaux courantes sont beaucoup plus nombreuses dans le Nouveau-Brunswick, arrosé par deux fleuves importants : le Ristigouche et la rivière Saint-Jean. Le premier reçoit un grand nombre d'affluents, et se jette dans la baie des Chaleurs après un cours de 225 kilomètres. La seconde n'appartient au Nouveau-Brunswick qu'à partir du confluent de la rivière Saint-François, venue du Bas-Canada. Ses affluents principaux sont la Madawaska, qui

sort du lac Temiscouata (au Canada); le Tobique, l'Arroostook et le Jemseg, qui jette ses eaux dans le Grand-Lac, le plus étendu de cette contrée.

Sur le cours même de la rivière Saint-Jean, l'on voit à Colebrooke la belle cataracte appelée les Grands-Falls ou Grandes-Chutes. A partir de cette cascade, les embarcations légères peuvent descendre jusqu'à la mer pendant près de 150 kilomètres.

D'autres rivières ont une importance moindre; ce sont : la Miramichi, qui se termine dans la baie du même nom, au sud de la baie des Chaleurs; le Peticodiac, qui débouche dans la baie Chignecto, au fond de la grande baie de Fundy, et enfin le Chiputnaticouk, ou rivière Sainte-Croix, qui forme au S.-O. la limite des États-Unis et du Nouveau-Brunswick, et finit également dans la baie de Fundy, au golfe appelé Passamoquoddy.

V. LE BASSIN DES GRANDS-LACS ET LE SAINT-LAURENT. LA CHUTE DU NIAGARA. — On l'a dit avec raison : rien de plus beau que le système hydraulique de l'Amérique. Les lacs de l'ancien continent ne sont que de chétifs étangs et ses fleuves de maigres ruisseaux, si on les compare à ceux du nouveau monde. Mais rien n'égale l'étendue et la beauté des Grands-Lacs, qui sont de véritables mers intérieures.

Entre les Laurentides et les derniers sommets des Alleghanys, les eaux se sont réunies, formant un amas considérable, divisé en cinq lacs immenses (lacs Supérieur,, Michigan,

Huron, Erié et Ontario), qui occupent une superficie de 238 000 kilomètres carrés, égale à celle de la Grande-Bretagne. C'est la masse d'eau douce la plus considérable du globe : les géographes l'appellent la mer d'eau douce ou mer du Canada. A elle seule elle dépasse en étendue celle des lacs du monde entier.

Orienté de l'O. à l'E., le lac Supérieur a une longueur de 600 kilomètres sur une largeur de 250 : sa superficie est de 84 000 kilomètres carrés. Les naturels lui donnent le nom de Missisawgaiegon ou Grand-Lac. Ses eaux, d'une limpidité admirable, encaissées entre des rives abruptes et pittoresques, sont agitées par de fréquentes tempêtes. Leur transparence est telle, qu'elles laissent apercevoir le sol tantôt hérissé de rochers, tantôt couvert d'alluvions, sur lequel elles reposent. Leur profondeur est cependant, en bien des points, de plus de 200 mètres, c'est-à-dire que le fond du lac se trouve au-dessous du niveau de la mer, la surface de ses flots n'étant qu'à 183 mètres d'altitude. Le lac Supérieur reçoit les eaux de plus de 80 torrents, sans compter les nombreuses sources souterraines qui viennent du nord. Les plus importants de ces torrents sont : la rivière Saint-Louis (dans le Minnesota, États-Unis), que l'on a regardée pendant longtemps comme la source la plus éloignée du Saint-Laurent; la Kaministiquia et le Nipigon, dans le Dominion.

On considère aujourd'hui cette dernière comme la véritable tête du grand fleuve.

Le lac Supérieur contient plusieurs îles, dont quelques-unes importantes, telles que les îles Royale, Saint-Ignace, Maurepas, les îles des Douze-Apôtres, etc. On trouve sur la rive méridionale, qui appartient aux États-Unis, les baies de Chaquamegon et d'Ontonagon, et l'ancienne presqu'île, actuellement île de Kewenau, séparée du continent par un canal. Le déversoir du lac est la belle rivière Sainte-Marie, semée d'îles nombreuses et pittoresques. Elle forme le saut Sainte-Marie, rapides remarquables de près d'une lieue de longueur, et tombe dans le lac Huron, après avoir franchi une centaine de kilomètres.

Le lac Huron offre, à 7 ou 8 mètres au-dessous du précédent, une vaste nappe d'eau de 58 000 kilomètres carrés. Long de 320 kilomètres du N.-O. au S.-E., et large de 250, il reçoit non seulement les eaux du lac Supérieur, mais aussi, par le large détroit de Makinaw, celles du lac Michigan, aussi vaste que lui et qui appartient tout entier aux États-Unis. Au nord, le long des rives bien boisées du Canada, s'enfonce la baie de Géorgie, ou lac des Iroquois, séparée du lac Huron par la presqu'île du cap Hurs et la longue île de Manitoulin, célèbre dans les légendes indiennes comme le séjour du Grand-Esprit. Ce lac atteint une profondeur de 250 mètres.

Il contient un assez grand nombre d'îles. Il communique à l'E. par le Severn avec le lac Ontario, et au S.-E. avec le lac Érié par la majestueuse rivière Saint-Clair, longue de 70 à

80 kilomètres, le petit lac Saint-Clair (930 kilomètres carrés) et la rivière Détroit, large de 1 000 à 1 500 mètres. Un grand nombre d'affluents, venus de l'État de Michigan ou du Canada, alimentent ce lac; les plus importants parmi ces derniers sont : la rivière Française, qui vient du lac Nipissingue; le Muskoka, la Severn, etc. La Thames ou Tamise est le principal affluent canadien du petit lac Saint-Clair.

Le lac Michigan est peut-être plus profond (300 mètres), mais moins étendu (6 200 kilomètres carrés) que le lac Huron. Ses eaux limpides et froides sont sillonnées de gros vaisseaux américains. Le niveau de leur surface est à 176 mètres au-dessus de l'Océan, soit 1 m. 30 au-dessus du lac Huron et 5 mètres au-dessous du lac Supérieur.

La rivière Détroit verse par seconde 5 996 mètres cubes d'eau dans le lac Érié.

Celui-ci est le moins profond (maximum 62 mètres) et le plus orageux des grands lacs : aussi les naufrages y sont-ils fréquents comme les tempêtes. Pendant l'hiver, les glaces interrompent sa navigation. Ce lac a 400 kilomètres de long, sur une largeur qui varie de 60 à 92 kilomètres, et plus de 20 000 kilomètres carrés de superficie. Il reçoit un grand nombre de rivières, dont la plus remarquable, parmi celles qui appartiennent au Canada, est la Grand'River. Il communique au N.-E. avec le lac Ontario par la large rivière de Niagara. Le lac Érié a encore au-dessus du niveau de

l'Océan une hauteur de 172 mètres; « mais la rivière qui s'en échappe descend de 101 mètres en 55 kilomètres, et de ces 101 mètres elle en saute près de 50 en une seule fois par la merveilleuse cascade du Niagara.

« Le Niagara, lorsqu'il sort de l'Érié, roule en moyenne 7 500 mètres cubes par seconde, le volume de trois Rhône qui tomberaient de haut dans la mer avec des flots aussi beaux que ceux du seuil du Léman (1)...

« Impossible », dit une célèbre voyageuse (2), « d'exprimer par des paroles la grandeur de ce spectacle ni de quels sentiments il pénètre l'âme. Mis en présence de ce tableau, le peintre doit désespérer de le rendre, et le poète renoncer à le décrire. Au soleil, les reflets de la nappe neigeuse des deux chutes brillent de toutes les couleurs du prisme, et forment les plus beaux arcs-en-ciel que l'on puisse imaginer. Cependant je ne trouvais pas, comme d'autres voyageurs (3) l'ont affirmé, que le bruit formé par les chutes fût assourdissant et qu'on l'entendit de fort loin.

« Il faut voir aussi les chutes par une belle nuit, quand la lune illumine la terre. L'hiver, le spectacle est plus saisissant : alors ces masses

(1) ONÉSIME RECLUS, *le Monde à vol d'oiseau*.

(2) M^{me} IDA PFEFFER, *Voyage autour du monde*.

(3) Quelques-uns prétendent, en effet, que le bruit s'entend quelquefois jusqu'à Toronto, ville éloignée de 75 kilomètres. Le mot *Niagara*, corruption du mot iroquois *Ognakarra*, signifie l'eau qui tonne.

d'eaux roulantes se prennent extérieurement par l'effet des grands froids ; elles coulent invisibles mais toujours grondantes sous un mur de glace, qui ne fondra qu'aux premières effluves du printemps (1). »

L'Ontario est le plus oriental et le plus petit des cinq grands lacs. Il a toutefois une superficie de 14 000 kilomètres carrés, et ses eaux, que les glaces n'envahissent jamais complètement, ont la force de porter les plus gros bâtiments ; ceux-ci malheureusement sont exposés à des houles et à des orages trop fréquents. Sa plus grande longueur est de 290 kilomètres, sur une largeur moyenne de 100 ; sa profondeur est d'à peu près 150 mètres ; son niveau au-dessus de l'Océan de 80 mètres.

C'est sur ses rives que se trouve Toronto, la capitale du Haut-Canada. Non loin de Kingston, une pointe de terre pénètre profondément dans l'Ontario, et forme les baies Prince-Edward et Quinté. L'énorme masse de ses eaux, accrue de celles des quatre autres grands lacs, forme le Saint-Laurent.

Le Saint-Laurent. — A un Français, Jacques Cartier, revient l'honneur d'avoir remonté le premier le Saint-Laurent. Ce fleuve majestueux a un cours de 1 200 kilomètres ; il en aurait au moins 3 500 en y comprenant les grands lacs. Sa largeur, de 12 kilomètres jusqu'à Québec, varie considérablement au-dessous de

(1) M. SIMONIN.

cette ville, ses deux rives s'écartant quelquefois pour former de vastes épanouissements appelés lacs, où l'eau semble sommeiller, quelquefois se rapprochant assez pour former des rapides par lesquels les flots resserrés entre deux murailles de granit s'échappent en mugissant : ici le fleuve a de 800 à 3 000 mètres de largeur ; là, de 60 à 70 kilomètres. Sa profondeur varie également ; mais elle est toujours considérable (40 mètres à Québec).

Le Saint-Laurent sort de l'Ontario vers Kingston, sous le nom de Catoroqui (rochers trempant dans l'eau), que lui donnent encore les Indiens clairsemés de ses rives. Il baigne un long archipel d'îlots et de rochers couverts de bois et de verdure, formant le lac des Mille-Iles.

Après avoir traversé les rapides des Galops, les rapides Plats, les rapides du Long-Saut, le lac Saint-François, les rapides du Cédra, le lac Saint-Louis, le saut Saint-Louis, le lac Saint-Pierre, il arrive à l'île de Montréal, que reconnut Cartier. Il longe ensuite le fier promontoire de Québec, et s'élargit en un estuaire qui, à partir du confluent du Saguenay, va s'ouvrant de plus en plus et devient bientôt le vaste golfe de Saint-Laurent.

Le bassin du Saint-Laurent étant très limité au N. par la chaîne des Laurentides, au S. par celle des montagnes Vertes, rameau des Alleghany, ses affluents ne sont pas très longs. Toutefois leur largeur et leur profondeur les

rendent importants, et, malgré les rapides, accessibles à la navigation.

Ces affluents sont : à droite, le Salmon, qui n'a qu'une faible partie de son cours dans le Canada; le Richelieu, Sorel ou Champlain, route toute tracée et directe, par la vallée de l'Hudson, entre Montréal et New-York; le Saint-François, rivière longue, sinueuse et tourmentée, qui sort du lac du même nom et finit dans le Saint-Laurent, au lac Saint-Pierre; le Becancour, torrent sans importance; la Chaudière, qui passe à Saint-Etienne, à Liverpool, et se jette dans le Saint-Laurent, non loin de Québec. A gauche, les affluents sont en général beaucoup plus larges; ce sont : l'Ottawa (900 kilomètres), qui naît du lac de Temiscaming, traverse les lacs Chat et Chaudière, forme la limite entre le haut et le bas Canada, passe à Ottawa et finit à 40 kilomètres de Montréal; il communique par le canal Rideau avec le lac Ontario, et par le lac Nipissing avec la baie de Géorgie. C'est une route très fréquentée pour aller aux grands lacs. Les rivières Gatineau et Lièvre sont ses deux grands affluents à droite.

Après l'Ottawa viennent l'Assomption; le Saint-Maurice, long de 280 kilomètres (il finit à Trois-Rivières, après s'être jeté de presque aussi haut que le Niagara, avec un puissant flot d'eau, par la cascade de Chaouinigan); le Montmorency, qui forme la chute du même nom, haute de 75 mètres; le Saguenay, qui reçoit les eaux de quatre à cinq torrents qui se réunissent

dans le lac Saint-Jean, et dont le plus important est le Haut-Saguenay, long de 150 kilomètres. Cette rivière, un vrai fleuve, dont la largeur varie de 1 000 à 3 000 mètres, court tantôt furieuse et rapide, tantôt calme et sévère, entre deux rives que couronnent ici d'abrupts rochers, là de sombres forêts de pins; elle se jette dans le golfe du Saint-Laurent.

Le golfe du Saint-Laurent. — Ce vaste estuaire s'ouvre dans l'océan Atlantique par trois issues, entre le Labrador et le Bas-Canada au N., le Nouveau-Brunswick à l'O., la Nouvelle-Ecosse et l'île du Cap-Breton au S., et enfin Terre-Neuve à l'E. Large de 25 kilomètres déjà au point où il reçoit le Saguenay, il en a au moins 250 dans l'évasement où se trouve l'île d'Anticosti, et plus de 700 entre le détroit de Bellelle et l'île du Cap-Breton. Il reçoit du N. et du S. une foule de torrents à cascades : ceux-ci, venus des monts du Nouveau-Brunswick, ont peu d'étendue et peu de volume; les premiers, au contraire descendus de la hauteur des terres du Labrador, passeraient en Europe pour de grands fleuves. Tels sont : le Betsiamites, la rivière Outarde, le Manicouagan, le Machigabiu, la Moisie, la Shelldrake, la rivière Saint-Jean, la Romaine. La plupart de ces torrents forment des chutes pittoresques, de ravissantes cascades, dont la hauteur très variable, mais toujours considérable, indique l'inégalité de surface du pays. La Romaine a, dit-on, une cascade comparable au saut du Niagara.

Nous avons indiqué plus haut les rivières qui du Nouveau-Brunswick se jettent dans le golfe du Saint-Laurent. Terre-Neuve n'en a que fort peu : il faut citer toutefois les rivières Seconde et Humber.

Sauf les côtes glacées du Labrador, le Saint-Laurent ne baigne que des rivages pittoresques et bien peuplés : les villes importantes qui se trouvent sur son cours, sont Johnston, Ottawa, Montréal et Québec. Il serait difficile de trouver un bassin plus accidenté, plus grandiose et en même temps plus agréable. Sa superficie est égale à 100 millions d'hectares, et le débit moyen du fleuve dépasse 61 952 000 mètres cubes d'eau par heure à son embouchure. « C'est la plus belle porte d'entrée de l'Amérique du Nord. »

VI. CANAUX, PORTAGES. — « La nature avait rendu le Saint-Laurent navigable jusqu'à Québec pour les vaisseaux des plus grandes dimensions, et capable de porter jusqu'à Montréal des navires de mer de 500 à 600 tonneaux; mais là un obstacle, le rapide du saut Saint-Louis, en interrompait le cours. Au-dessus de cet endroit il était ouvert pour de grands bâtiments encore; mais, entre Montréal et Kingston, 66 kilomètres de rapides formaient une barrière à la navigation.

« Puis venait le lac Ontario. Du lac Ontario au lac Erié se présentaient, dans un espace d'environ 40 kilomètres, une ascension de 101 mètres et la chute du Niagara; de là au lac

Huron et au Michigan, les grandes eaux étaient libres ; mais l'entrée du lac Supérieur était encore fermée par le saut Sainte-Marie. Tous ces obstacles, tous ces empêchements formidables élevés par la nature, ont disparu. Vous pouvez partir d'un port de l'Océan avec un navire de 200 tonneaux, et vous rendre sans obstacle au fond du Grand-Lac sans transbordement. Le saut Saint-Louis, près de Montréal, est évité par le canal Lachine, long de 15 à 16 kilomètres, les rapides du Cédra, du Coteau, du Long-Saut, des Galops, et quelques autres par les canaux de Beauharnais (21 kilomètres), de Cornwall (41 kilomètres), de Williams-Burgh (série de trois petits canaux ayant ensemble 22 kilomètres) ; la chute du Niagara et les rapides qui l'accompagnent, par le canal Welland, long de 43 kilomètres ; le saut Sainte-Marie, par un autre canal, celui-ci très court, construit par les Américains. Le Canada s'enorgueillit avec raison de sa grande route fluviale, dont la canalisation lui a coûté près de 70 millions de francs (1). »

Cette grande route était toute tracée d'avance ; les Canadiens n'ont eu qu'à la rendre plus praticable et plus sûre. Aussi d'heureux résultats ont-ils couronné leurs efforts, et de jour en jour les deux provinces d'Ontario et de Québec complètent leur système de canalisation. Il y a

(1) M. TACHÉ, *Tableau du Canada*, cité par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, art. *Canada*.

là pour elles une source de richesse, que l'avenir rendra de plus en plus féconde.

Dans le reste du Dominion, surtout dans cette longue dépression du sol qui forme les vastes lacs américains, les voies de communication par eau douce sont très nombreuses. Quelle belle voie de navigation intérieure posséderait le Dominion ! La plupart des lacs communiquent entre eux et avec les rivières les plus importantes, soit directement, soit au moyen des portages. On appelle ainsi des espaces de terre généralement peu élevés, mais formant entre deux cours d'eau une sorte d'arête, que les Indiens franchissent en portant leurs embarcations (1). Rien ne serait plus facile, grâce à l'abaissement du terrain, que de remplacer les portages par des canaux, qui établiraient une communication directe entre l'océan Glacial et l'Atlantique, par les lacs du Grand-Ours, des Esclaves, Athabasca, Wollaston, des Rennes, Froid, Castor, lac aux Herbes, Winnipeg, des Bois, de la Pluie, les cinq grands lacs et le Saint-Laurent.

« Les fleuves sont des routes qui marchent, » a dit Pascal. Le mot est vrai pour les pays qui jouissent d'une température plus douce. Mais, dans le Dominion, fleuves, rivières et lacs sont pendant plus des trois quarts de l'année immobilisés et fermés à la navigation. Des canaux ne

(1) Ou encore ce sont les endroits d'un fleuve où se forment des chutes, ce qui oblige à porter les canots par terre.

pouvaient donc être que d'une utilité très contestable, et les dépenses qu'aurait pu entraîner leur construction n'auraient pas eu, dans ces contrées déshéritées, de compensations suffisantes.

On a songé à établir dans le Manitoba et la province de Keewatin une série de canaux, qui eussent eu, comme route directe du lac Supérieur au lac Manitoba et à la rivière Rouge, une importance considérable; on a été obligé d'y renoncer, à cause de l'inégalité du sol de cette région, beaucoup plus favorisée que le territoire N.-O. sous le rapport du climat. Pour ne citer qu'un exemple, le canal que l'on projetait du lac Shebandowan au lac du Bois par le lac de la Pluie, aurait nécessité au moins 450 pieds d'écluses. On pourrait à moins de frais, dans les contrées plus septentrionales, éviter le débordement des canots. Quoi qu'il en soit, et dans les conditions où se trouve placé ce pays, les relations, bien que lentes, sont encore possibles entre les régions de l'E. et celles de l'extrême N.-O.

Par des portages et des lacs on passe facilement du grand lac de l'Ours à la rivière de Back. Le Churchill communique de même avec la Saskatchewan par des rapides, des lacs et des portages; avec le lac Athabasca, par les lacs des Rennes et de Wollaston; avec le lac Winnipeg, par le portage et les lacs des Bois-Brûlés, par la rivière aux Canards et le lac de la Croix; le lac Winnipeg, avec la rivière Albany,

par les lacs Rouge, Salé, Saint-Joseph, etc. On peut ainsi, pendant la belle saison, voyager sans de trop grandes difficultés des lacs Garry et du Grand-Ours au lac Supérieur, et de la mer d'Hudson aux montagnes Rocheuses. Indigènes indiens ou Esquimaux, Européens coureurs de pelleteries ou missionnaires mettent tous leurs soins à trouver de bons portages, et ils pratiquent depuis longtemps ces routes, sans se laisser arrêter par les nombreux obstacles qu'apporte avec lui l'hiver rigoureux.

VII. CLIMAT. — L'Amérique anglaise du Nord est, en effet, un des pays les plus froids du monde, plus froid même que la Sibérie. Cela tient à sa configuration aussi bien qu'à sa latitude. Immense plaine, légèrement inclinée vers le N., les vents glacés du pôle la balaient dans toute son étendue, sans qu'aucune montagne s'interpose pour briser leur violence ; ils arrivent ainsi sans obstacle jusqu'au tropique, où ils rencontrent les vents brûlants avec lesquels ils luttent corps à corps. C'est ce qui occasionne de si grandes variations de la température dans certaines parties du Canada, où pendant l'été le thermomètre Réaumur s'élève quelquefois jusqu'à 28 degrés, tandis qu'en hiver le mercure gèle.

Il n'en est pas de même de la région située au N. de la ligne isotherme de 0 degré, et qui comprend, avec les terres arctiques, une grande partie du territoire d'Alaska et de la Nouvelle-Bretagne : c'est une terre gelée, la zone gla-

ciale. Le thermomètre y descend pendant l'hiver jusqu'à 55 degrés au-dessous de zéro, et cet hiver dure plus des trois quarts de l'année. Sol frappé de mort, couvert de glaces et de brouillards, sur lequel ne se trouvent que des mousses engourdies, des arbustes desséchés ; sauvage et meurtrière contrée, que l'Indien foule à peine durant les quelques jours de ce qu'il appelle l'été, été brumeux avec un soleil sans ardeur, qui ne saurait élever le thermomètre au-dessus de zéro.

Mais au S. de cette zone de terres froides et inhabitées la température commence à s'adoucir. Sans doute, sur le territoire de la baie d'Hudson l'hiver sévit encore, d'octobre à mai, avec une rigueur trop souvent égale à celle qu'il déploie dans les régions polaires ; les eaux de la mer d'Hudson restent encore figées pendant l'automne, l'hiver et le printemps ; mais déjà le soleil se montre, l'été existe. On a remarqué que la température en Amérique est d'environ 10 degrés plus basse que dans les autres parties du monde situées sous les mêmes latitudes. On explique cette différence par la configuration du continent américain, comme nous le disions plus haut, et, par conséquent, par la direction des vents et des courants, que rien n'arrête dans leur course du N. au S. ; enfin, par le voisinage de la masse glacée des terres arctiques.

Le Canada, dit M. de Humboldt, a l'été de Paris et l'hiver de Saint-Pétersbourg ; la neige

commence à tomber au mois de novembre ; il gèle en décembre, et au mois de janvier le froid sévit avec la dernière rigueur, bien que la latitude moyenne du Canada soit à peu près celle de la France. On distingue toutefois deux climats différents : celui du Bas-Canada, avec cinq mois d'hiver ; celui du Haut-Canada, avec deux seulement. Cependant le Haut-Canada est bien plus élevé et plus éloigné de la mer que le Bas-Canada ; mais il est aussi plus à l'abri des vents du N., et il se ressent davantage du voisinage des grands lacs.

Le climat d'été à Toronto est un peu moins chaud qu'à Montréal, le climat d'hiver est moins froid (moyenne de l'été à Toronto, 18°5 centigrades ; à Montréal, 19°6 ; — moyenne de l'hiver à Toronto, 4°8 ; à Montréal, 8°7). Mais les deux villes jouissent à peu près de la même température au printemps et en automne. La différence entre les deux provinces n'est donc pas aussi considérable qu'on l'a prétendu.

L'hiver ne laisse pas d'être quelquefois rigoureux, mais les Canadiens ne s'en plaignent pas. Un hiver canadien, dit un historien du pays, est accueilli par les habitants comme une saison de réjouissances accrues, plutôt que de privations et de malaise. C'est la saison des traîneaux (*sledging season*). Avec leurs branches et leurs feuillages glacés, les arbres, aux reflets du soleil, ressemblent alors à d'innombrables pyramides de cristal dans lesquelles

sont enchâssés des milliers de diamants (1).

En été, nous l'avons dit, la température est beaucoup plus élevée dans le Bas-Canada qu'elle ne l'est dans la province d'Ontario à la même époque. Au printemps et en automne, les pluies sont assez fréquentes : elles sont amenées ordinairement par les vents du N.-E., les mêmes qui produisent les froids intenses de l'hiver. Ce sont les vents dominants du Canada avec ceux du S.-O., ceux-ci régnant surtout à l'époque des grandes chaleurs ; les uns et les autres suivent la vallée du Saint-Laurent. Malgré le vent du N.-E., véritable fléau pour les Canadiens, qui le redoutent comme les Arabes le simoun, les Italiens le siroco ou nos Provençaux le mistral, on ne saurait cependant contester la salubrité du climat canadien. En 1871, il y avait dans la seule province de Québec 37 centenaires sur un million d'habitants à peine ; la province d'Ontario en comptait 37 sur un peu plus de 1 600 000 âmes ; ici 545 vieillards atteignaient 90 ans, 4 859 arrivaient à 80 ans ou dépas-

(1) GRÉGOIRE. La gelée est parfois si rigoureuse. que de l'eau jetée à une certaine hauteur retombe cristallisée : aussi rien n'égale-t-il la beauté du spectacle que présente alors une forêt pendant la pluie. Les arbres sont en un instant transformés en un innombrable assemblage de chandeliers de cristal étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette magique décoration devient encore plus belle le soir, à la clarté de la lune : les sommets des arbres paraissent revêtus de pur or, et les parties inférieures sont comme un immense semis de diamants, de perles et d'améthystes. — JULES LA BEAUME (*Univers pittoresque*).

saient cet âge; là on comptait 4 264 octogénaires et 544 nonagénaires.

Sur les pentes occidentales des montagnes Rocheuses, la Géorgie et la Colombie anglaises jouissent également, celle-ci surtout, d'un climat qui, d'après certains auteurs, rappelle assez celui de l'Angleterre.

Ce versant des monts Rocheux est, sans contredit, préférable aux pentes orientales. Abrités contre les vents du N., les vallons jouissent d'un climat doux, tiède même, mais que la proximité de l'Océan rend brumeux et humide. C'est à ces deux causes qu'il faut attribuer cette chaleur relative qui ne se fait sentir réellement qu'au fond des vallons; partout ailleurs la température est très rigoureuse pendant les trois quarts de l'année. Les points les plus habitables forment à peine le dixième de tout le pays; le reste ne comprend que des plateaux superposés les uns aux autres: région pauvre et dénudée, où le thermomètre descend parfois jusqu'à 35 degrés. Là, sous un ciel sans nuages, soufflent les vents du pôle, apportant avec eux la sécheresse et la misère. Pas une terre n'est cultivable au sommet des plateaux, d'autant plus que la chaîne des Cascades arrête au passage les nuages du Pacifique.

Au sommet de la chaîne des montagnes Rocheuses, le climat est des plus rudes: nous retrouvons la zone glaciale. La ligne isotherme de 0 degré contourne à l'O. et au S. les lacs du Grand-Ours et de l'Esclave, côtoie les rives

méridionales de la baie d'Hudson, et sépare le Labrador de la région canadienne. Au nord de cette ligne, mortelle solitude et glaces presque éternelles, que les trois mois les moins froids de l'année sont à peine capables de fondre entièrement. Cette région morte est alors couverte de brouillards impénétrables, qui semblent l'envelopper d'un funèbre manteau.

On ne saurait toutefois assigner une limite précise parfaitement déterminée entre cette zone et la zone plus méridionale des lacs et des prairies. Entre le 50° et le 60° degré boréal, la température est beaucoup plus clémente, mais sujette à plus de variations. Pendant six mois d'hiver, de décembre à mars, le froid rigoureux, les fortes gelées alternent avec les pluies torrentielles. A Winnipeg, par exemple, sous la latitude de Paris, l'hiver, généralement supportable, devient parfois d'une rigueur excessive, et le mercure y gèle trois ou quatre fois par an, sinon davantage. Trop longtemps fleuves et lacs restent glacés au point que les plus gros chariots peuvent les traverser impunément.

La Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Cap-Breton et Terre-Neuve ont un climat différent : ici les gelées sont plus rares, grâce à l'influence bienfaisante du Gulf-Stream ; toutefois les froids de l'hiver sont encore très vifs. Température généralement saine, malgré les brumes épaisses qui pendant l'été s'étendent sur ces contrées. Mêmes alternatives de chaud et de froid que dans le Canada. Sec à Terre-

Neuve et dans le Nouveau-Brunswick, plus doux et plus sain dans l'île du Prince-Edouard, l'été dans l'Acadie passe pour être lourd et accompagné de brouillards nuisibles à la santé. L'île du Cap-Breton, l'ancienne île Royale des Français, est exposée pendant la saison chaude à de violentes bourrasques, d'autant plus dangereuses pour les vaisseaux, que la brume leur cache le rivage.

L'Océan, sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord, est fréquemment agité : aux tempêtes de l'été succèdent les ouragans de l'hiver. Tempêtes violentes, rafales de vent, flocons de neige pressés, vapeurs épaisses, pluies torrentielles, été chaud, lourd parfois, hiver toujours froid : tels sont les principaux traits du climat de ce littoral et des îles.

En résumé et dans toute l'étendue du Dominion, le caractère commun à toutes les régions est la rigueur des hivers.

VIII. AURORES BORÉALES. — Mais que de beautés naturelles dans ce pays sous tant d'autres rapports si déshérité ! Ces sortes de compensations que la Providence semble lui avoir ménagées, ne se bornent pas au magnifique spectacle des montagnes, des lacs, des fleuves et des forêts. « L'uniformité de leur manteau blanc pendant les longues nuits de nos hivers sans fin est aussi et très à propos rompue par nos aurores boréales. Je ne sache pas qu'il y ait nulle part au monde de phénomène naturel qui puisse les égaler en gran-

diose. Chaque nuit, pour ainsi dire, nous jouissons de ce magnifique coup d'œil. Chose remarquable! plus on approche du N. et plus le froid est intense, plus les aurores boréales sont belles. Leurs nuances sont diverses, jaunes le plus souvent; on en voit aussi parfois de roses. Les jets de lumière qu'elles projettent sont souvent si vifs, qu'ils suffisent pour éblouir les yeux. Pendant l'été nous n'avons pas d'aurores boréales : on dirait que leur précieuse lumière nous a été réservée pour remplacer les rayons du soleil, que nous voyons si peu l'hiver.

« En présence de tant de splendeurs et avec la rapidité croissante des communications, on se prend involontairement à espérer que les Européens viendront un jour visiter nos contrées avec autant d'empressement qu'ils en mettent maintenant à se procurer la jouissance d'admirer la puissante végétation, les fleurs et les fruits des régions équatoriales (1). »

(1) Mgr CLUT.

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

I. PREMIÈRES EXPÉDITIONS ET DÉBUTS DE LA COLONISATION FRANÇAISE. — Le viking ou roi de mer Naddod trouve l'Islande en 867; Eric le Rouge, un aventurier islandais, aborde quelque temps après au Groenland, d'où partirent, dit-on, dès le x^e et le xi^e siècle, des pirates norvégiens, qui auraient rencontré l'Amérique. Les chroniques parlent en effet de la découverte des contrées de Helland, Markland et Vinland, qui passent pour être le Labrador, Terre-Neuve et l'Acadie. Des relations se seraient établies entre ces pays et la Norvège pendant plus d'un siècle, jusqu'à l'époque (1121) où l'évêque Eric alla prêcher la foi aux païens du Vinland, après quoi un silence complet se fait sur ces découvertes.

A la fin du xiv^e siècle, les frères Zéni entreprennent un voyage d'exploration dans les pays situés au N. du globe, et qu'ils appellent Fris-

land, Poland, Drogeo et Estotiland, noms dans lesquels on a cru reconnaître les îles Féroë, le Groenland, la Nouvelle-Ecosse et le Canada. D'autres explorations sont racontées, d'autres noms de voyageurs mis en avant par les Français, les Anglais, les Portugais : tous revendiquent leur part des découvertes américaines. Question d'amour-propre national !

Un historien américain, M. Bancroft, fait remarquer, dans son *Histoire des Etats-Unis*, que la découverte de l'Amérique par les Normands ne repose que sur des légendes bien antérieures aux faits en question. Ainsi, malgré des traditions respectables sans doute, la gloire de Colomb reste tout entière. Les découvertes scandinaves n'avaient eu aucun résultat, et elles étaient oubliées depuis longtemps. Habité ou non par les descendants de ces pirates aventureux du N., dont les sagas ou légendes septentrionales redirent les exploits, le nouveau monde était aussi inconnu de l'ancien que s'il n'existait pas. Le mérite de l'immortel Génois est d'avoir su le retrouver plus par la force de son génie que par les trop vagues indications que pouvaient lui fournir les légendes du moyen âge (1). « L'Amérique, plusieurs fois trouvée en vain, » s'écrie M. Michelet, « est cette fois manifestée et assurée au monde par l'obstination d'un grand cœur. » (11 octobre 1492.)

(1) V. la thèse intéressante de M. PAUL GAFFAREL (*Rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb*).

Quatre ans après le premier voyage de Colomb, un autre Génois établi à Bristol, Giovanetti Cabot, obtenait du roi d'Angleterre Henri VII l'autorisation d'explorer « toutes les terres, mers et golfes de l'O., de l'E. et du N. » Il partit accompagné de son fils Sebastiano : à eux revient l'honneur d'avoir découvert les premiers le continent américain. En 1497, ils aperçoivent la côte de la Nouvelle-Bretagne; en 1498, Sébastien la longe jusqu'au 35° degré de latitude, et découvre l'île de Terre-Neuve, à laquelle il donna le nom qu'elle mérite toujours, de terre de Bacalaos ou terre de la Morue.

Colomb, dans ses deux premiers voyages, n'avait encore découvert que l'archipel des Antilles. Ironie du sort ! Ce continent qu'il avait pressenti, d'autres le foulaient avant lui; un autre lui donnait son nom. Amerigo Vespucci, savant astronome florentin établi en Espagne, n'aborda cependant qu'en 1499 les côtes de l'Amérique du S., un an après Colomb.

Un navigateur portugais, Gaspard Cortereal, suivit les traces de Jean et de Sébastien Cabot : dès l'an 1500 il reconnaît le Groenland, puis une terre qui lui semble fertile et qu'il appelle terre de labour (laborador, Labrador), Terre-Neuve, et peut-être le détroit d'Hudson, qu'il appelle détroit d'Anian; il retourne à Lisbonne, part de nouveau l'année suivante, et vient périr dans les parages glacés qu'il a découverts (1501).

C'est vers cette époque (1504) que la France

prenait pied sur cette terre, qu'elle ne devait malheureusement pas conserver plus d'un siècle et demi, mais à laquelle, comme du reste à tous les pays qu'elle a dominés elle a laissé d'impérissables souvenirs. Nos braves marins basques, normands et bretons, pénètrent déjà dans les mers septentrionales, et viennent pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve et à l'embouchure du Saint-Laurent. Déjà, pour indiquer à ceux qui leur succéderont la route à suivre, ils dressent le plan, les cartes des contrées qu'ils visitent.

Les Espagnols et les Portugais possédaient alors d'immenses colonies, que ne paraissait guère jalouser la France, détournée de sa vraie politique. Ce n'est cependant pas qu'elle manquât d'hommes ambitieux et d'énergiques matelots capables, de suivre hardiment la route ouverte par les Colomb et les Cabot ; mais jusqu'alors les explorations françaises n'avaient été que le résultat de l'initiative individuelle. L'attention de nos rois était à d'autres conquêtes. Nos marins néanmoins tenaient la mer, et, dès le règne de Louis XII, ils amenaient dans notre pays des indigènes américains. Quelques années après, sous François I^{er}, de Léry et Saint-Just indiquaient le moyen de coloniser cette contrée. Toujours est-il qu'à partir du xvi^e siècle la France se montre plus soucieuse d'acquérir des colonies, et songe à défendre sérieusement celles qu'elle avait acquises. Les Espagnols, venus les pre-

miers au nouveau monde, se plaignirent de leurs nouveaux et audacieux rivaux. « Je voudrais bien voir », disait plaisamment François I^{er}, « l'article du testament d'Adam qui leur donne exclusivement ce bel héritage. »

En 1524, il envoie le Florentin Giovanni Verazzano explorer les régions boréales de l'Amérique. Parti sur la caravelle *le Dauphin*, ce navigateur passa par Madère, et, après cinquante jours d'une pénible traversée, jeta l'ancre sur une côte inconnue : c'était celle de la Caroline du Nord ou de la Floride. Il la remonta jusqu'à une île que les Bretons avaient découverte, et dont il prit possession au nom de la France : c'était Terre-Neuve; ce fut aussi notre première colonie officielle, qu'il appela Nouvelle-France. Le navigateur fit de son voyage une curieuse relation, qui constitue le plus ancien document relatif à la côte orientale de l'Amérique du Nord. Il entreprit l'année suivante une autre expédition, dont nous ne savons rien et où il périt.

Quelques années s'écoulaient encore, pendant lesquelles la France, toute aux guerres d'Italie, oublie les lointaines explorations. Ces guerres n'étaient pas terminées, quand Jacques Cartier demanda au roi l'autorisation d'aller à de nouvelles découvertes (1533). Cet enfant de Saint-Malo, compatriote de tant de marins fameux, allait trouver le Canada.

Au mois d'avril 1534, il mit à la voile avec deux vaisseaux, et au bout de vingt jours il

rencontra les côtes de Terre-Neuve, qu'il reconnut le premier comme une île. Il en fit le tour, puis, se dirigeant vers le S.-O. et traversant le golfe, il pénétra dans une baie qu'il appela baie des Chaleurs, et bientôt dans une autre plus petite, celle de Gaspé. Là, sur un promontoire qui domine la baie, il dressa une croix majestueuse, que surmontait un bouclier aux lis de France, puis il revint dans sa patrie.

L'élan était donné. Le nom de Cartier, volant de bouche en bouche, attira à ce promoteur de la colonisation canadienne une foule de jeunes seigneurs, qui voulurent s'associer à ses exploits. Il remonta dans un second voyage (1536) ce fleuve magnifique, splendide porte ouverte sur l'Amérique, par où avait déjà passé en 1508 Thomas Aubert, de Dieppe, commandant le navire *la Pensée*, armé par Jean Ango. Ce fleuve, Cartier l'aperçut le jour de la fête de saint Laurent; il le remonta, en releva les bords, les récifs, les îles, jusqu'à Hochelaga. « Les naturels indiens, d'origine algonquine, accueillirent les Français avec une hospitalité sans soupçon. D'après leur langage, ils devaient appartenir à la famille des tribus huronnes. Le village était situé au pied d'une colline, que Cartier gravit. Quand il en eut atteint le sommet, il fut saisi d'admiration à la vue du splendide panorama de bois, d'eaux et de montagnes qui se déroulait devant lui, et son imagination lui présenta cette colline comme le futur entrepôt d'un commerce intérieur et la métropole d'une province future.

Sous l'empire de ces pressentiments, il l'appela Montréal; et le temps, qui a étendu ce nom à l'île entière, est en voie de réaliser les prévisions de Cartier. » (*Histoire des Etats-Unis*).

Malheureusement, la colonie qu'il y établit fut loin de prospérer; et, après un troisième voyage (1541), qui lui permit de compléter ses découvertes, Cartier revint mourir obscurément dans sa patrie. Mais dès 1540 François I^{er} avait envoyé un gentilhomme picard, François de la Roque, sieur de Roberval, dans le but de fonder un autre établissement, dans le poste de France-Roy d'abord, puis au Cap-Breton. Ces tentatives du vice-roi Roberval échouèrent comme celles de Cartier. Une période d'inertie d'un demi-siècle suit ce double échec, et ce n'est qu'au début du xvii^e siècle que la colonisation du Canada prend un nouvel essor. Cependant on n'abandonna jamais complètement les pêcheries, pas plus que le commerce des pelletteries.

C'est dans ce même temps qu'eurent lieu les expéditions anglaises de Forbisher et de Davis, dans les parages où, depuis le dernier voyage de Sébastien Cabot, le pavillon britannique n'avait pas flotté. Forbisher fit coup sur coup (1576-78) trois voyages, dans l'espoir de trouver au N.-O. de l'Europe un passage qui dispenserait d'aller doubler le cap de Bonne-Espérance pour se rendre en Chine. Il découvrit quelques îles voisines du Groenland, et entra, au N. du détroit d'Hudson, dans la baie qui porte son

nom. John Davis eut plus de chance que lui. A partir de 1585, il fit trois expéditions successives dans ces régions, où la végétation est aussi rare que le soleil, où d'insurmontables difficultés se dressent à chaque instant. Il ne trouva ni mines ni diamants, il ne put s'ouvrir le passage N.-O. ; mais il montra à ses successeurs la véritable route à suivre, et reconnut, entre la terre de Cumberland et la terre de Désolation (Groenland), le détroit qui a reçu son nom, et que devaient traverser après lui tant de hardis navigateurs.

Henri Hudson, suivant la voie tracée par Davis, reconnut le large détroit qui garde aussi son nom, et périt probablement dans un troisième voyage, commencé en 1610. L'année suivante, Button fut chargé par Jacques I^{er} de compléter ces découvertes. Ce n'est toutefois qu'en 1615 qu'un des compagnons de route de ce dernier, William Baffin, partant de nouveau avec Robert Bylot, releva les côtes de la grande baie qui continue le détroit de Davis, et qu'il crut fermée : ce chenal était cependant la vraie porte du passage cherché avec tant d'obstination.

Revenons aux explorations françaises, qui se multiplient au *xvii^e* siècle. Henri IV venait de donner la paix à la France; il rouvrit les mers à la navigation et au commerce. Un protestant, M. de Monts, que nous retrouverons plus tard au Canada avec M. de Poutrincourt, avait dès 1594 longé les côtes de l'Amérique septentrionale, depuis le cap Canso jusqu'à la baie de Fundy.

Quelques années après, le littoral de l'Acadie est visité par un gentilhomme breton, Troilus du Mesgouez, marquis de la Roche, muni d'une concession privilégiée accordée par Henri III en 1578 et renouvelée par Henri IV. Il fonda dans l'île de Sable un établissement où il laissa quarante hommes, puis il revint en France chercher d'autres ressources et de nouveaux colons. La mort l'empêcha d'exécuter une deuxième expédition, et la famine décima les Français restés en Amérique. Après cet insuccès, Henri IV accorda successivement des privilèges au Normand Chauvin (1599), au vice-amiral de Chastes (1602) et au sieur de Monts. Ce dernier emmenait avec lui des gens habiles : Pontgravé, Poutrincourt, et le plus célèbre de tous, Samuel de Champlain du Brouage. Quand ce dernier apparut au Canada (1603), alors commença vraiment la colonisation. Marins et colons se font accompagner par des missionnaires ; on jette les fondations de Québec ; le pays va commencer à s'organiser, sous la protection de la France. Chauvin et Pontgravé installèrent le poste de Tadoussac, près du confluent du Saguenay et du Saint-Laurent ; leur commerce prospéra plus que la colonie qu'ils voulaient fonder, et Chauvin mourut avant d'avoir vu le succès de son établissement. Cette tâche de créer une station solide et durable était réservée à Champlain. Avant d'aller en Amérique, celui-ci s'était signalé dans la guerre maritime contre l'Espagne, en 1595. Henri IV, qui

connaissait ses exploits, le mit à la tête de la compagnie des marchands dieppois formée par M. de Chastes. C'était, après Roberval et le marquis de la Roche, le troisième effort que tentait directement la couronne de France. Bien qu'il fût, comme les précédents, fait sur une échelle des plus mesquines, il devait avoir de meilleurs résultats.

Champlain, sans s'arrêter à Tadoussac, qu'il regarda comme un port insuffisant et peu commode, remonta le Saint-Laurent jusqu'à l'endroit où Cartier s'était arrêté en 1535. Son premier séjour au Canada fut de courte durée : il rentrait en France au moment où de Monts obtenait de nouvelles lettres patentes. Ce dernier ne réussit pas mieux qu'auparavant ; mais Poutrincourt s'établit dans un havre qu'il appela Port-Royal, actuellement Annapolis (1605). Son premier soin fut, dès le lendemain de son arrivée, de mettre ses gens en besogne au labourage et à la culture de la terre. En 1608, le 3 juillet, Champlain, « qui s'embarrassait peu du commerce, » dit le P. Charlevoix, « et qui pensait en citoyen, s'arrêta enfin à Québec. Il y construisit quelques baraques pour lui et pour les siens, et commença d'y faire défricher des terres, qui se trouvèrent bonnes. » Québec devait devenir le centre de la colonisation française en Amérique. Champlain attira des colons, et dès 1620 il recevait du roi le titre de gouverneur de la Nouvelle-France. Bientôt de Québec rayonnèrent en tous sens de nouvelles explorations françaises : à l'O., vers les

Grands-Lacs ; au N., vers la baie d'Hudson ; au S.-O., dans le bassin du Mississipi. Déjà Champlain s'était mêlé aux luttes des Algonquins et des Hurons contre les Iroquois, et il construisait (1620-1624), sur une hauteur, le fort Saint-Louis, qui fut pendant si longtemps le boulevard de notre domination. Richelieu, dit M. Rameau, pressentit l'importance de cette contrée et de cet établissement : il entra complètement dans les vues de Champlain sur la nécessité d'une population laborieuse et agricole pour la création et la consolidation de cette colonie. Il suscita donc lui-même une compagnie considérable, nommée la Compagnie Richelieu ou des Cent Associés, dont le but était la colonisation de la Nouvelle-France, ainsi que l'on appela alors le Canada, et il lui adjoint le duc de Ventadour avec le titre de vice-roi. — Mais la guerre éclate entre la France et l'Angleterre (1628), guerre funeste entre toutes pour le Canada. Deux vaisseaux chargés de soldats et de munitions destinés à la Nouvelle-France furent capturés par nos ennemis. Les Anglais remontent le Saint-Laurent, s'emparent de Québec, du fort Saint-Louis, de toute la colonie. Le tout nous fut rendu deux ans après par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), grâce à l'énergie de Richelieu, qui, presque seul parmi les diplomates de la cour de Louis XIII, comprenait l'importance future de nos possessions canadiennes.

Quand le vieux Champlain mourut (1635), bien que les sauvages eussent appris à nous craindre

et à respecter nos missionnaires, notre conquête était encore bien fragile.

II. PROGRÈS DE LA COLONISATION FRANÇAISE.

— Les progrès de la colonisation française furent lents. « Le système adopté consistait, » dit M. Rameau, « non seulement à distribuer des terres aux émigrants, mais encore à concéder d'immenses étendues de terrain, à titre de tenure seigneuriale, à ceux qui, par leur fortune ou leur situation, paraissaient en état de créer eux-mêmes des centres de population. » C'est ce dernier mode qui prévalut, au moins dans le Bas-Canada, pendant toute la durée de l'occupation française.

Pendant dix ans, dix concessions seigneuriales sont faites, soit aux jésuites, soit à des particuliers (1626-1637). Les concessionnaires sous-louaient à leur tour des parties de leur territoire, soit à des colons indigènes, soit plutôt à des colons français, en se réservant certaines redevances en nature et certains privilèges. Les concessions néanmoins, malgré une assez active immigration (la plus importante est celle du Perche); les concessions, disons-nous, ne se peuplèrent pas vite. Les sauvages, les Iroquois par-dessus tout, étaient à craindre : aussi les plus prospères de nos colonies naissantes sont-elles celles que leur situation ou leurs défenses mettent le mieux à l'abri de leurs incursions, comme Beauport, la côte de Beaupré, l'île d'Orléans et l'établissement des Trois-Rivières.

« Le tout ensemble ne comptait pas cepen-

dant en 1640 plus de 300 âmes, y compris Québec. » (RAMEAU.)

Les Hurons, si puissants autrefois parmi les nations des bords du Saint-Laurent, étaient devenus nos alliés. Malheureusement, leurs querelles avec les Iroquois faillirent compromettre nos premiers établissements. Les Iroquois, dispersés sur la rive droite du Saint-Laurent jusqu'au-dessus du lac Ontario, se divisaient en cinq cantons. Ils avaient à venger de vieilles défaites que les Hurons leur avaient naguère infligées, et de plus ils étaient excités contre nous par les Hollandais, comme ils le seront plus tard encore par les Anglais établis sur les bords de la baie d'Hudson. Le chevalier de Montmagny, successeur de Champlain, eut beau se plaindre au gouverneur de la Nouvelle-Belgique : les Iroquois n'en venaient pas moins menacer leurs adversaires et nos colons en même temps jusque sous les retranchements de Québec. Il faut lire dans le P. Charlevoix les souffrances qu'ils firent endurer à un de leurs prisonniers, le P. Isaac Jogues, missionnaire des Hurons (1). Nous ne pouvons raconter ici toutes ces luttes des nations sauvages entre elles; nous ne pouvons davantage entrer dans le détail de leurs rapports avec les gouverneurs de la colonie. Disons seulement que ceux-ci furent peu heureux et trop souvent mal ins-

(1) Ce récit se trouve par fragments dans *l'Univers pittoresque* (tome V, *Possessions anglaises dans l'Amérique du Nord*, par M. FRÉDÉRIC LACROIX).

pirés. M. de Montmagny crut un instant faire la paix avec les Iroquois : on put voir à un moment donné les Algonquins, les Hurons et les Iroquois mêlés ensemble, chasser aussi paisiblement que s'ils avaient été d'une même nation (1645). Mais dès l'année suivante la guerre avait éclaté de nouveau : heureusement, quelques tribus cantonnées au S.-E. du Saint-Laurent, entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, se donnèrent à nous ; les Iroquois recommencèrent les hostilités. En 1647, l'année même où M. le comte d'Ailleboust remplaçait M. de Montmagny, ils surprirent le village huron de Saint-Joseph et y massacrèrent 700 personnes, vieillards, femmes et enfants, M. d'Ailleboust ne réussit pas à défendre ses alliés, et la Compagnie du Canada ne fit rien pour eux : les Hurons de Québec disparurent. Il en fut de même en 1654 de la race des Eriés, dont il ne resta d'autre souvenir que le nom du lac près duquel ils stationnaient. Nombre de colons songeaient à revenir en France.

Cependant Montréal et treize seigneuries nouvelles avaient été concédées ; seigneurs et communautés avaient demandé à la France des colons, des cultivateurs, des jeunes filles. Les *filles du roi* étaient de jeunes personnes tombées orphelines ou malheureuses en bas âge, et qui étaient élevées aux frais du roi à l'hôpital général de Paris. C'était de cet établissement que l'on dirigeait des envois sur le Canada. Malheureusement, ces jeunes filles étaient éle-

vées trop délicatement pour le climat et les travaux du Canada. En 1670, M. Colbert pria donc Mgr de Harlay, archevêque de Rouen, de faire choisir désormais par les curés de trente ou quarante paroisses des environs de cette ville une ou deux filles en chaque paroisse pour les envoyer au Canada, en remplacement des anciennes filles du roi. (*Vie de la sœur Bourgeois.*) Néanmoins, pas de progrès sensibles dans la colonie, et découragement profond. Sous le gouvernement général de M. de Lauzon et sous celui du vicomte d'Argenson, qui lui avait succédé, nos colonies furent plus que jamais menacées, et Québec bloqué par plus de 700 Iroquois. Et la France persistait dans son système d'abandon et d'incurie; d'autre part, pouvait-on attendre des pensées grandes et généreuses de la part de ces marchands, occupés uniquement de gain, qui composaient la Compagnie du Canada?

Nous arrivons à l'année 1661, qui vit venir M. d'Avaugour comme gouverneur général. Malgré la création de dix nouvelles seigneuries depuis 1650, malgré plusieurs convois venus de France, la situation ne s'améliorait pas. Il fallait décidément rompre avec les errements passés : c'est ce que fit le nouveau gouverneur, qui sut se faire écouter de Louis XIV et obtint la suppression de la Compagnie. Mazarin venait de mourir : il y eut peut-être moins de difficulté pour l'obtention des renforts. — M. de Mezy, successeur d'Avaugour, conduisit un premier con-

voit en 1663; le marquis de Tracy amène des Antilles quatre compagnies, que rejoint bientôt le régiment de Carignan. C'était une véritable armée : la colonie reprend courage.

Colbert avait, il est vrai, remplacé la Compagnie Richelieu par la Compagnie des Indes occidentales; mais, en envoyant M. de Tracy, il lui adjoignit un homme de grand mérite, M. Talon, ancien intendant du Hainaut. Entre temps M. de Courcelle avait été désigné pour remplacer M. de Mezy.

« Si Cartier fut le découvreur, et Champlain le fondateur du Canada, on peut bien dire que Talon en fut le créateur. » (RAMEAU). Il avait été envoyé pour étudier la situation et les remèdes à y apporter. Et voici ce qu'il écrivait à Colbert : « Si Sa Majesté veut faire quelque chose du Canada, il me paraît qu'Elle ne réussira qu'en le retirant des mains de la Compagnie des Indes occidentales, et qu'en y donnant une grande liberté de commerce aux habitants, à l'exclusion des seuls étrangers; si, au contraire, Elle ne regarde ce pays que comme un lieu de commerce, propre à celui des pelleteries et au débit de quelques denrées qui sortent de son royaume, l'émolument qui en peut revenir ne vaut pas son application et mérite très peu la vôtre. »

Telle était l'alternative. Colbert choisit la pire, et Talon eut raison. N'est-ce pas ainsi qu'échouèrent le plus souvent nos anciens essais de colonisation? Toutefois la Compagnie,

trouvant ses bénéfices trop médiocres, ne tarda pas à se dissoudre.

Le licenciement des troupes de Tracy et du régiment de Carignan fournit bien cependant mille colons de plus au Canada. « Cette évaluation est confirmée par le recensement de 1668. » De cette date à 1672, au moment où M. de Courcelle est remplacé par M. de Frontenac, il y a peu d'événements à signaler en dehors des progrès croissants des Iroquois et des empiètements de l'Angleterre. Iroquois et Anglais ne cessèrent d'inquiéter nos possessions sous le gouvernement de M. de la Barre (jusqu'en 1685) et de M. de Denonville, deux hommes de peu d'énergie, dont l'administration malhabile rendit nécessaire le retour du vigoureux et entreprenant Frontenac.

En somme, si nos progrès sont d'une lenteur quelquefois désespérante, ils n'en sont pas moins continus ; et la meilleure part en revient aux missionnaires, qui savent lever la tête aussi bien que la croix et marcher hardiment au milieu des sauvages. Champlain avait des franciscains parmi ses compagnons. Déjà les jésuites, avec les PP. Biart, Caron et Brébeuf, avaient fondé la mission du lac des Iroquois. Quelque temps après, une veuve d'Alençon, jeune, riche et d'une grande piété, Mme le Peltier, créait un couvent d'ursulines pour l'éducation des jeunes filles indigènes. L'établissement de Montréal n'est autre au début qu'une sorte de colonie chrétienne, rappelant les pre-

miers jours de l'Eglise, et tendant avant tout à convertir et à civiliser les Indiens. « Sachez », disait le P. Vimont aux premiers associés, « qu'on ne mène personne à Jésus-Christ que par sa croix ; que les desseins qu'on entreprend pour sa gloire en ce pays, se conçoivent dans les dépenses et dans les peines, se poursuivent dans les contrariétés, s'achèvent dans la patience et se couronnent dans la gloire : la patience mettra la dernière fin à cet ouvrage. » Singulier discours ! comme le fait remarquer M. Rameau : il ne promettait ni succès ni dividendes, pas même les satisfactions de l'amour-propre. Et ce sont ces dévots qui fondent une ville et créent un peuple, tandis que les marchands de la Compagnie du Canada le ruinent en ne songeant qu'à s'enrichir eux-mêmes.

Les missionnaires découvraient peu à peu des régions nouvelles.

Un jésuite, le P. Albanet, accompagné d'un gentilhomme canadien, le sieur de Saint-Simon, remonta le Saguenay en 1656. Il découvrit les régions du N. du côté des Laurentides, et notamment les lacs de Saint-Jean et de Mistassin. Poursuivant leur route, ils arrivent jusqu'à la baie d'Hudson, dont, la même année justement, le sieur Bourdon venait de prendre possession au nom de Louis XIV. L'O. de cette baie ne fut découvert que plus tard, en 1682, par deux Français canadiens, nommés de Groseillers et Raddison. Ils reconnurent une petite baie où viennent se jeter deux grandes rivières, qu'ils

appelèrent l'une Sainte-Thérèse et l'autre Bourbon. Cette dernière, ainsi que la baie, fut débaptisée par les Anglais, qui la nommèrent Nelson, sous ce prétexte que Nelson, le pilote de Henri Hudson, avait été le premier à la reconnaître.

Plus loin encore, les découvertes continuent. Un jeune gentilhomme de Rouen, Cavelier de la Salle, esprit cultivé, mais aventureux et enthousiaste, descend (1670) l'Ohio ou Belle-Rivière jusqu'au Mississipi. Ce fleuve, le plus grand après celui des Amazones, doit sa première découverte aux Espagnols. Hernandez de Soto, un aventurier (à la recherche de la fontaine de Jouvence, qu'il ne trouva pas), avait dès 1541, rencontré le *Père des eaux*, qu'il ne cherchait point. Trois ans après Robert de la Salle (1673), un négociant en fourrures, nommé Joliet, et le missionnaire Marquette, partis de la baie Verte, à l'O. du lac Michigan, descendirent la rivière Wisconsin, affluent du Mississipi, et bientôt le fleuve lui-même, jusqu'au delà des embouchures du Missouri et de l'Ohio; ils revinrent, en remontant l'Illinois, rapporter à Québec la nouvelle de leurs découvertes. Grâce à elles, le Meschacebé indien était devenu le Colbert français, et le fils du grand ministre de ce nom, grand ministre lui-même, Seignelay, envoyait dès 1684 à notre nouvelle colonie quatre vaisseaux avec près de 300 personnes, soldats, prêtres et colons. « L'espace illimité qui s'ouvrait devant la colonie de la Nouvelle-France ou du Canada, offrait à ses premiers

regards », dit Raynal, « des forêts sombres épaisses et profondes, dont la seule hauteur attestait l'antiquité. La nature y déployait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandait la vénération, et mille grâces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles de nos climats. »

III. LUTTE AVEC L'ANGLETERRE. — L'Angleterre fut jalouse : il n'en fallait pas tant pour exciter sa cupidité ; elle convoita nos possessions américaines. Sans doute, ses premières tentatives avaient été infructueuses : les noms de Cabot, Forbisher, Hudson, Davis, Button et Baffin en sont la preuve. Quelques expéditions cependant, sans avoir un succès définitif, eurent un meilleur résultat. Nous sommes au temps où l'un de ses marins, Francis Drake, fait, cinquante-sept ans après Magellan, le deuxième voyage autour du monde.

Bientôt sir Walter Raleigh, qui avait su conquérir les bonnes grâces de la reine Elisabeth, prend possession du pays qu'il nomme Virginie, en l'honneur de sa souveraine (V. *Kenilworth* de Walter Scott) (1585). L'année 1620 rappelle l'établissement des puritains à New-Plymouth ; six ans après, Boston est fondé. Ensuite (de 1625 à 1632) les Anglais abordent les Antilles (Barbade, Saint-Christophe, Antigua, Montserrat). Bientôt les colonies anglaises prospèrent, surtout dans cette contrée fertile de l'Amérique comprise entre le Saint-Laurent, les Alleghany et l'Atlantique.

« La morale politique de l'Angleterre ne s'embarrasse d'aucun scrupule, » dit M. Froust de Fontpertuis : « chaque nation, amie ou ennemie, a pu en faire l'expérience. Elle convoitait à la fois le bassin du Mississipi, que nos missionnaires et la Salle venaient d'explorer, et les nouveaux Pays-Bas des Hollandais. Ceux-ci pouvaient alléguer le droit de première découverte et une occupation de quarante ans, réelle et effective, telle que nos jurisconsultes l'exigent pour qu'elle puisse conférer à ce droit un appui tiré de la morale et du bon sens. Les Anglais osèrent se prétendre les inventeurs du bassin de l'Hudson, et le roi Charles II fit donner à son frère le duc d'York les nouveaux Pays-Bas, comme faisant partie des découvertes de Cabot en 1498. Ce fut encore le prétendu droit de première découverte que les Anglais invoquèrent quand ils voulurent s'approprier le Canada et la vallée du Saint-Laurent. Cabot, disent-ils, avait suivi cette côte en 1497. Comme si, répondait M. de Vergennes, cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prise de possession du Canada par Cartier, sans que l'Angleterre eût songé à faire valoir la prétendue découverte de Cabot ! comme si l'établissement de Port-Royal n'avait pas précédé de vingt-cinq ans l'établissement de Boston dans la Nouvelle-Angleterre ! Autant il eût valu prétendre que la découverte du Mississipi n'appartenait pas à Soto de Mayor, et que Marquette et la Salle n'avaient pas descendu son cours jusqu'à la mer

et exploré son vaste bassin. Guillaume III et Coxe ne reculèrent pas devant cette énormité. Hennepin, l'ancien compagnon de la Salle, passé à la solde de l'Angleterre, avait publié un mémoire dans lequel il revendiquait pour lui seul la découverte des bouches du Mississipi... Toujours en vertu de ce droit de première découverte, les Anglais nous contestaient encore la possession du bassin de l'Ohio, dans lequel ils ne voulaient voir qu'un démembrement de la Virginie, compris dans la charte de concession d'Elisabeth. Ils voulaient enfin nous exclure des pêcheries de Terre-Neuve. Par compensation, c'est le principe français, le principe de l'occupation réelle, utile et permanente, que l'Angleterre opposa plus tard à l'Espagne, quand elle voulut s'emparer de ses colonies (1) ».

En 1688, les hostilités commencèrent entre les Français et les Anglais d'Amérique. La révolution d'Angleterre avait placé sur le trône des Stuarts Guillaume d'Orange, l'adversaire implacable de Louis XIV. Il sut grouper autour de lui la plupart des nations de l'Europe. L'Espagne même nous déclara la guerre. Nous aurions pu perdre dès ce moment nos colonies américaines, d'autant plus qu'un congrès se réunit à New-York, où les puritains anglais, nos rivaux, résolurent d'attaquer à la fois Québec et Montréal. Nous avions, il est vrai, grâce

(1) *Le Canada*, par M. FROUT DE FONTPERTUIS, excellent ouvrage, auquel nous avons eu fréquemment recours.

à nos missionnaires, l'alliance d'un grand nombre de tribus indigènes. Mais il nous fallait défendre une vaste étendue de territoire, toute la vallée du Mississipi, l'Acadie, le Canada, les terres avoisinan la baie d'Hudson. Les Iroquois des cinq nations étaient, on l'a vu, nos ennemis déclarés; mais le gouverneur français, Frontenac, redoubla d'énergie. Montréal fut brûlé par les Peaux-Rouges, l'Acadie prise et reprise, et les colons anglais vinrent échouer devant Québec. Ils avaient pourtant une flotte de trente-quatre voiles et portant 3 000 hommes de débarquement(1690). Cette flotte était commandée par Guillaume Phibs. Lorsque celui-ci somma, au nom du roi Guillaume, les Français de se rendre, M. de Frontenac répondit au trompette : « Je ne connais pas le roi Guillaume ; je connais seulement un prince d'Orange, usurpateur et déloyal. Quant à la sommation de votre chef, je vais y répondre par la bouche de mes canons. » Et il y répondit si bien, que le premier boulet abattit le pavillon de l'amiral anglais. Nous n'avions cependant point d'artilleurs dans nos batteries. Sainte-Hélène, gentilhomme canadien, pointait à lui seul presque toutes les pièces ; mais tous les coups portaient. Des Canadiens s'étaient jetés à la nage dans le fleuve, pour enlever au milieu de la mitraille le pavillon abattu ; ils l'apportèrent à la cathédrale. Les assaillants durent abandonner la partie, laissant leur camp, leur artillerie, leurs munitions. — Les Iroquois, de leur côté, commirent

de nombreuses atrocités ; mais ils durent, comme leurs alliés de la Nouvelle-Angleterre, se borner à défendre leur propre territoire (1671-1696). La flotte anglaise envoyée par Guillaume pour secourir ses sujets d'outre-mer, ne sut que leur apporter la fièvre jaune, qui fit de grands ravages. On signa la paix de Ryswick en 1697. Elle nous laissa nos colonies, et suspendit pour un moment seulement les hostilités.

Trois ans après, les cinq nations de la confédération iroquoise envoyèrent à Montréal plusieurs de leurs chefs, qui reconnurent au nom de tous la suprématie de la France. Un traité fut conclu en 1700 entre de Callières, successeur de Frontenac, et le Mat, chef des Hurons de Mac-Kinaw. Cette alliance nous eût été de la plus grande utilité, si nous avions pu compter sur la fidélité des Iroquois. Mais ils étaient pressés par les Anglo-Américains, qui toujours les considérèrent comme leurs sujets.

La paix de Ryswick, du reste, n'avait été qu'une trêve dans la lutte de l'Europe entière contre la France. La succession de Charles II, roi d'Espagne, qui laissait son trône au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, allait amener de nouvelles hostilités, qui ne se terminèrent en Europe que par le traité d'Utrecht (1713). Dans l'intervalle, les Français avaient continué leur œuvre colonisatrice. Le chevalier d'Iberville avait depuis plus de dix ans mis à la raison les Anglais dans la baie d'Hudson, et détruit les forts Ruppert et Nelson (1694-96); nous le trou-

vons, dès le 2 mars 1698, avec Bienville son frère et des franciscains, aux bouches du Mississippi. La Mothe-Cadillac, envoyé par de Callières, avait pris possession des territoires avoisinant le détroit, la rivière et le lac Saint-Clair. Il n'était pas jusqu'aux déserts de l'O. qui ne fussent déjà visités. C'était le moment où la guerre éclatait en Europe. Les Anglais attaquèrent aussitôt les colonies espagnoles; les Français et les Espagnols échouèrent à leur tour dans leur tentative sur Charlestown (1706).

Sous l'administration du marquis de Vaudreuil, qui succéda à de Callières (1713), la ville de Louisbourg fut fondée (1720) dans l'île du Cap-Breton; on éleva de même les forts Beau-séjour, Niagara et Saint-Frédéric. Vaudreuil sut se concilier, sinon l'alliance, du moins la neutralité des Iroquois: aussi les Anglais du Maine, du New-Hampshire et du Massachusetts n'eurent-ils aucun allié pour se défendre contre les Abénakis, qui ravageaient leurs possessions. Ils avaient pu, après des échecs successifs, s'emparer enfin de Port-Royal, grâce aux secours de Bolingbroke et à la flotte de Nicholson; mais là s'étaient arrêtés leurs succès, et en somme, vers 1713, nous avions l'alliance de la plupart des tribus indiennes, en somme nous étions victorieux en Amérique. Malheureusement, de l'autre côté de l'Atlantique, on signait la paix d'Utrecht, et l'Angleterre se faisait l'arbitre de l'Europe. Louis XIV reconnaissait la lignée protestante de la maison de Hanovre; il abandonnait en

outre à ses rivaux la baie et le détroit d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie, appelée dès lors la Nouvelle-Ecosse. L'Espagne, qui perdait tant en Europe, accordait de plus aux Anglais la faculté de transporter annuellement, pendant trente ans, 4 800 nègres dans ses possessions américaines, « clause plus honteuse encore pour la puissance qui l'imposait que pour celle qui l'acceptait. » Malgré leurs secrètes convoitises, les Anglais n'osèrent cependant pas encore nous enlever la Louisiane ni le bassin du Mississipi.

Mais les nouvelles délimitations territoriales n'étaient pas parfaitement déterminées. Ce fut la cause d'une autre guerre : d'abord, contre les Abénakis, nos alliés ; ensuite, contre les établissements iroquois au N. et à l'O. du lac Erié, que les Anglais réclamaient sous prétexte que les Mohawks et les Oneidas s'étaient placés complètement sous la domination britannique. Les Français ne voulurent pas davantage acquiescer aux prétentions anglaises : nos droits furent maintenus.

C'était l'époque du système de Law et de la Compagnie du Mississipi (1717). Trois vaisseaux, *la Victoire*, *la Duchesse-de-Noailles* et *la Marie*, avaient transporté un millier d'émigrants, avides de richesses, vers le nouvel Eldorado français (1718). On sait comment échouèrent nos chercheurs d'or. La révolte des Natchez, suivie bientôt de celle de quelques tribus voisines, mit en péril un grand nombre de nos établissements. La Compagnie du Mississipi abandonna son

privilège, et la Louisiane fit retour à la France. Les colonies anglo-américaines étaient alors très prospères; mais au N. et au S. elles confiaient aux établissements français. Le Canada, qui nous était resté, se divisait en 82 paroisses, 48 au N., 34 au S. du Saint-Laurent. Un recensement de la population fait en 1722 reconnaît 25 000 Français, dont 3 000 à Montréal et 7 000 à Québec. Notre voisinage était toujours inquiétant pour l'Angleterre. Mais des raisons sérieuses l'empêchèrent de nous déclarer la guerre à ce moment. Elle la fit à l'Espagne en 1739, au sujet de l'ignoble traite des nègres dont les Anglais voulaient avoir le monopole. Lorsque ceux-ci se furent alliés à l'Autriche dans la guerre de la Pragmatique, Louis XV leur déclara la guerre (1744). Les hostilités commencèrent aussitôt en Amérique, où elles n'offrirent rien de remarquable en dehors de la prise de Louisbourg (1745) : les grands coups d'épée se donnaient en Europe. Après Fontenoy, Lawfield, Raucoux, on signa le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), qui laissa les choses au point où elles en étaient avant la guerre. Louisbourg nous fut rendu; mais, hélas! nous sommes à la veille de la fatale guerre de Sept Ans.

Français et Anglais s'y préparent aux colonies en recherchant l'alliance des Indiens. Les sachems (chefs) des Onondagas, des Cayugas, des Senecas et des Mohawks s'étaient soumis, dès l'année 1684, à Dongan, gouverneur de New-York, et à lord Howard d'Effingham, gou-

verneur de la Virginie. Le gouverneur du Canada, de la Barre, avait alors fait d'inutiles tentatives pour se les attacher. Mais de Callières avait été plus heureux en 1700 : il avait signé avec les Iroquois un traité d'alliance, auquel ceux-ci étaient restés fidèles quarante-quatre ans après, pendant la guerre que soutint Louis XV contre les Anglais. Malheureusement, à cette époque, les tribus de la Confédération iroquoise étaient plus que jamais pressées par nos ennemis de se déclarer en leur faveur : en 1748, elles signaient un dernier traité, qui les mettait sans réserve sous l'autorité britannique.

La lutte fut déclarée entre la Galissonnière, qui avait, en 1747, succédé au marquis de Beauharnais comme gouverneur du Canada, et l'amiral George Clinton, gouverneur de l'État de New-York. La question des Iroquois faits prisonniers par les Français et réclamés par l'Angleterre, celle des limites de l'Acadie mal déterminées rendaient une nouvelle guerre inévitable. Nous possédions deux belles colonies, la Louisiane et le Canada, qui commandaient l'entrée des deux plus grands fleuves de l'Amérique du Nord, le Saint-Laurent et le Mississippi : c'était une menace permanente pour l'Angleterre. Des deux côtés on désirait la guerre, peut-être plus encore à Versailles qu'à Londres.

Nous avions élevé sur l'Ohio le fort Duquesne; les Anglais construisirent dans les environs le fort de la Nécessité. Un officier français, Jumon-

ville, chargé d'en négocier le démantèlement, fut surpris et mis à mort par un détachement d'Anglo-Américains et d'Indiens, que commandait George Washington, ce Washington qui allait devenir bientôt si célèbre. M. de Villiers, frère de Jumonville, parti pour le venger, fit capituler les Anglais dans le fort de la Nécessité. Mais l'Angleterre envoya le général Braddock, avec mission de nous enlever le fort Duquesne. « Les sauvages », disait ce général, « ne feront pas la moindre impression sur les troupes régulières et disciplinées du roi. » Il ne s'en fit pas moins battre et tuer par les 250 Français et les 5 ou 600 Indiens qui l'attaquèrent en route, et qui étaient commandés par Beaujeu, Dumas et de Lignery. Le gouvernement français envoyait des secours aux Canadiens. L'amiral anglais Boscowen rencontra à la hauteur de Terre-Neuve 3 de nos vaisseaux, qu'il captura : *l'Alcide*, *le Lys* et *le Dauphin*. Nos ennemis nous enlevaient en ce même moment, partout où ils les rencontraient, 300 navires de commerce, 10 000 matelots et 30 millions de marchandises. C'était d'après les ordres de l'amirauté anglaise. Louis XV, mécontent, écrivit à George II une lettre indignée pour lui demander réparation de la « piraterie » de ses sujets ; il rappela son ambassadeur et déclara la guerre (mai 1756).

Dans l'Acadie, les forts français de Beau-Séjour et de Gaspereaux furent rendus aux Anglais, qui, pour punir nos malheureux com-

patriotes de leur attachement à la France et à la religion catholique, attirèrent 7 000 d'entre eux dans une embuscade, et les transportèrent en masse dans la Nouvelle-Angleterre. C'est un des plus douloureux épisodes de cette lutte héroïque de nos colonies, épisode qu'il faut lire dans les récits de Rameau (*la France aux colonies*), de Moreau et des historiens canadiens : pères et mères furent séparés de leurs enfants, maris de leurs femmes; tous furent dispersés, leurs biens furent confisqués. Quelques-uns de ces Acadiens vinrent en France, où ils s'établirent dans les landes du duché de Châtellerault, et peuplèrent un canton qui prit d'eux le nom d'Acadie. C'est cette brutale et odieuse séparation que l'Américain Longfellow a chantée dans son touchant poème d'*Evangelina*. Il n'y a pas d'exemple dans les temps modernes, dit M. Garneau, de châtement infligé à un peuple paisible et inoffensif avec autant de calcul, de barbarie et de sang-froid, que celui dont il est question.

Au N.-E. de l'Acadie, Louisbourg, capitale de l'île du Cap-Breton, fut assiégé le 28 mai 1758 par une flotte formidable, que commandait Boscowen. 2 500 hommes et 300 miliciens indigènes formaient la garnison. Mais cette garnison avait à sa tête le chevalier de Drucourt, qui se défendit avec une admirable énergie. Sa femme même le secondait, affrontant la mort sur les remparts, excitant et encourageant les troupes, pointant les canons et y mettant elle-même le

feu. On tint bon deux mois durant, malgré des brèches nombreuses; il fallut se rendre enfin aux 15 ou 20 000 hommes de l'amiral anglais. La ville fut saccagée, brûlée, anéantie.

Nous fûmes pendant quelque temps plus heureux au Canada, où le marquis de Vaudreuil et Montcalm prirent à nos ennemis les forts Oswego et de Saint-Georges. Vaudreuil était un Canadien, successeur du gouverneur Duquesne. Montcalm ! le nom de ce héros est un des plus glorieux de ce siècle. Il avait fait la campagne du Rhin avec Berwick (1734), celle de Bohême avec son ami Chevert, celle d'Italie avec Belle-Isle. D'Argenson eut le mérite de le connaître et de le comprendre, et il l'envoya en Amérique avec le titre de maréchal de camp. Montcalm partit accompagné de Bougainville, de Lévis et d'une armée de 4 000 hommes à peine. « Avec une telle armée, mal nourrie, à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder une frontière de plusieurs centaines de lieues... Etonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne l'idée ! Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans limites, succédant à d'autres lacs, à d'autres forêts, à d'autres fleuves ! pour armée, des troupes étranges : le higlander écossais et le grenadier de France, qui porte la queue et l'habit blanc, combattent près de l'Iroquois et du Huron à la plume d'aigle. Tantôt, la hache à la main, le fusil en bandoulière, les soldats de

ces armées cheminent sous bois; tantôt ils portent à bras, au delà des rapides écumants, les bateaux où ils se embarquent; et l'hiver, des raquettes aux pieds, la peau d'ours au dos, ils suivent sur la neige des traîneaux de campagne attelés de grands chiens. Guerre remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et aux fracas des cataractes. » (DE BONNECHOSE.)

La situation périlleuse du Canada devint plus critique encore lorsque William Pitt en Angleterre arriva au pouvoir. Les maisons de Bourbon et de Hapsbourg, oubliant leur ancienne rivalité, s'étaient unies contre le roi de Prusse. L'Angleterre alors resserra son alliance avec le grand Frédéric, et résolut de nous chasser définitivement du Canada. Pitt joignait à une ambition sans égale une grande force de volonté et des talents reconnus. Il détestait surtout la France, et voulait élever l'Angleterre au-dessus des autres nations. Aussi fut-il l'âme de la guerre, et il poussa vigoureusement les opérations militaires en Amérique. « De la poudre ! envoyez au moins de la poudre ! » écrivait Montcalm. — Et le cabinet de Versailles faisait la sourde oreille ; il trouvait même excessives les dépenses pour la guerre (6 millions en 1755, 11 millions en 1756, 19 en 1757), sans en accuser le vrai coupable, l'intendant du Canada et sa bande. Cet intendant, François Bigot, le

treizième et dernier, « créa une administration à son image ; et, pour voler, il eut, comme le géant de la fable, des mains par centaines : chaque fonctionnaire pillait, depuis l'intendant et le contrôleur jusqu'au moindre cadet ; dans cette honteuse concurrence, le chef ne reprochait à l'inférieur que de « voler trop pour sa place. » (DE BONNECHOSE). Au milieu de cette épidémie de vols, Montcalm manquait de munitions, et, pour comble d'infortune, la famine arriva : néanmoins ce héros remporte la victoire de Carillon (3 juillet 1758). Peut-être lui accordera-t-on des secours... il envoie en France Bougainville et le commissaire ordonnateur Doreil. « Monsieur, » dit brutalement à Bougainville le ministre de la marine, Berrier, « quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » — « Monsieur, » répliqua le jeune aide de camp, « on ne dira pas du moins que vous parlez comme un cheval. » — Montcalm fut nommé lieutenant général, et n'obtint pas de renforts.

Pendant ce temps-là William Pitt multipliait les secours. Les Anglais, commandés par le général Wolff, vinrent mettre le siège devant Québec, que défendait Montcalm. Une bataille meurtrière fut livrée sous les murs de cette ville, dans les plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Ce fut le dernier combat ; mais il fut acharné, et les deux généraux Wolff et Montcalm furent tués. On prétend que Wolff, blessé à la tête et craignant que son armée ne vînt à se décourager, reparut le front bandé ; une

seconde balle l'atteint dans le ventre, il dissimule encore ; une troisième enfin lui troue la poitrine. Contraint de se retirer et ne pouvant plus suivre l'action, car ses yeux s'obscurcissent, il demande des nouvelles. — « L'ennemi recule, » lui dit-on. — « Je suis content, » s'écria-t-il. Et il expira.

Le drapeau britannique flotta sur les murs de Québec. Ce furent des transports de joie frénétiques en Angleterre et en Amérique, d'autant plus qu'on apprit bientôt l'insuccès de Lévis, successeur de Montcalm, qui avait tenté de reprendre la capitale française du Canada. « Joignez-vous à moi, mon amour, » écrivait Pitt à sa femme, « joignez-vous à moi dans les actions de grâces les plus humbles et les plus reconnaissantes envers le Tout-Puissant. »

Le ministre français Choiseul faisait tous ses efforts pour amener la paix. Pitt fut intraitable : il voulait l'abaissement complet de la maison de Bourbon. La lutte continua encore en Amérique ; mais Vaudreuil ne fut pas plus heureux que ne l'avaient été ses prédécesseurs Montcalm et Lévis. Montréal tomba au pouvoir des Anglais (1760). Un grand changement s'opérait alors dans la politique de l'Angleterre : George II était mort et avait été remplacé par son petit-fils George III, plus ami de la paix (1760). Pitt fut renversé du pouvoir ; mais il dut bien se réjouir dans sa retraite, de l'abaissement profond de notre pays, obligé d'accepter les conditions les plus humiliantes. Choiseul

avait réuni par le pacte de famille (1761) les quatre branches régnantes de la maison de Bourbon ; cette alliance ne donna pas plus de force à nos armes et nous fûmes obligés de signer le fatal traité de Paris, qui terminait la guerre de Sept Ans et nous enlevait toutes nos colonies continentales de l'Amérique du Nord.

IV. L'AMÉRIQUE DU NORD ANGLAISE. NOUVELLES DÉCOUVERTES. — Dès lors le Canada fut sous la domination de l'Angleterre, qui l'a conservé jusqu'à nos jours. Tout d'abord le gouvernement britannique lui fit une situation à part au milieu de ses colonies, et l'acte de Québec (1774) conserva aux Franco-Canadiens leurs lois, leurs usages, leur langue et leur religion. Ils ne purent jamais, malgré leur habileté, voire par l'abus de la force, revenir sur cet acte. Mais le traité de Paris n'en avait pas moins été funeste aux Anglais. Leurs établissements d'outre-mer n'avaient plus à lutter contre la rivalité des colonies sises au N. du Saint-Laurent : les Anglo-Américains songèrent à conquérir leur indépendance nationale. Ils la méritaient, disait lord Mansfield, et les hommes d'Etat prévoyaient, comme M. de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, une lutte toute prochaine entre la vieille et la nouvelle Angleterre. Elle ne tarda pas à éclater en effet, et la déclaration d'indépendance des Etats-Unis fut la conséquence immédiate et logique de la défaite des Français au Canada ; le traité de Versailles (1783) nous vengea, vingt

ans après, du traité de Paris, comme Lafayette et Rochambeau avaient vengé la défaite de Montcalm, comme Suffren avait fait payer aux Anglais l'audace de Boscawen.

Les Américains ne purent cependant prendre le Canada; le général Montgomery fut tué sous les murs de Québec, et les Anglais conservèrent toute la région comprise au N. du Saint-Laurent et des Grands-Lacs. A cette époque commence une nouvelle colonisation, celle des Loyalistes, émigrés américains qui viennent vivre sous la protection des lois anglaises. L'élément anglo-saxon pénètre dès lors dans le territoire du Dominion; bientôt il l'envahira, car à ces 40 000 émigrés environ, venus des Etats-Unis, va se joindre l'invasion continue des colons sortis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. L'élément français paraissait condamné à disparaître, l'émigration de nos compatriotes s'arrêtant tout d'un coup. Ce ne fut pas cependant une raison pour que les Anglais possédassent sans conteste les provinces qui nous avaient appartenu autrefois. Ils avaient fixé, en 1790, les limites du haut et du bas Canada; ils voulurent, en 1813, régler les frontières américo-britanniques. Une foule de contestations s'élevèrent entre les Américains et les Anglais: le fait le plus important est le combat de Château-Guay, où le général Hampton fut battu par le Canadien Salaberry; elles se terminèrent néanmoins tout à l'avantage des premiers, qui agrandirent leur territoire de

44 000 kilomètres carrés, enlevés au Bas-Canada. Une révolte qui éclata en 1837 entre la colonie et l'Angleterre, fut brutalement réprimée : de cette époque date l'émigration des Franco-Canadiens aux Etats-Unis, émigration qui a conduit plus de 600 000 d'entre eux dans les pays de l'Union, et qui a duré jusqu'à nos jours. Nos rivaux purent espérer un instant de voir leurs rêves de domination absolue se réaliser ; mais ils avaient compté sans la fécondité et la vaillance du peuple qu'ils avaient dompté sans le soumettre complètement : celui-ci garda toujours, avec ses mœurs et ses coutumes, son amour pour la France. Les deux Canadas furent réunis en 1841 en une seule province, avec Kingston pour capitale ; bientôt le gouvernement fut transféré à Montréal (1844), puis à Toronto (1849), et enfin à Ottawa (1858). Mais à cette dernière date les deux provinces étaient déjà séparées, et avaient une administration distincte comme aujourd'hui.

L'exploration complète de l'Amérique anglaise ne date réellement que de nos jours.

En 1728, le Danois Behring, qui avait servi à Cronstadt comme capitaine dans la marine créée par Pierre le Grand, découvre le détroit qui unit l'océan Glacial à l'océan Pacifique et sépare le territoire d'Alaska de la Sibérie. Il était réservé à Cook de le franchir, après l'avoir complètement exploré.

Cependant, quelques années avant l'expédition de ce dernier dans ces parages, deux vais-

seaux espagnols, commandés par Fr. de la Bodega y Quadra et par don Juan de Ayala, avaient été envoyés à la découverte sur la côte occidentale d'Amérique. L'expédition échoua par suite du mauvais temps et d'une foule de difficultés imprévues, et les navigateurs ne purent apercevoir la côte. Pareille chose arriva à Cook, qui faisait en 1778 son troisième voyage autour du monde. Il avait traversé le grand Océan, exploré avec soin le littoral d'Alaska, et s'était avancé jusqu'à 70°44' de latitude N., quand, retournant sur ses pas, il vint se faire tuer par les naturels d'Hawaï : des brouillards l'avaient empêché de voir la côte de la Colombie anglaise. Portlock et Dixon, en 1786 et en 1787 ; Meares, en 1786 et en 1788 ; Marchand, en 1791, s'en approchèrent davantage, mais ne purent se rendre compte de sa configuration. Dixon avait découvert toutefois les îles de la Reine-Charlotte. L'Anglais George Vancouver devait être plus heureux. Né vers 1750, il avait accompagné Cook dans son deuxième et dans son troisième voyage autour du monde. En 1790, le gouvernement britannique le mit à la tête d'une expédition chargée d'étudier toute cette partie (18 ou 20 degrés) de côte américaine, que ses prédécesseurs Cook, Lapeyrouse et Dixon n'avaient pu reconnaître. Il constata que ce qu'ils avaient pris pour le continent même, n'était qu'un vaste archipel d'îles semées le long du littoral ; il laissa son nom à la plus grande de ces îles, explora l'archipel du Roi-George et celui du

Prince-de-Galles, l'île de l'Amirauté, et rentra en Angleterre en 1795. Il dressa la carte des îles et de la côte américaine avec une remarquable précision.

Pendant ce temps, sous l'influence et sous la direction de l'Angleterre et des Etats-Unis, l'intérieur était l'objet de nombreuses explorations; une foule de voyageurs allaient reconnaître la région du Far-West. C'était à l'époque où MM. Alexandre de Humboldt et Bonpland visitaient l'Amérique espagnole.

Les deux explorateurs les plus illustres sont Hearne et Mackensie. Le premier, après deux tentatives inutiles, en fit une troisième en 1771. Il parcourut à pied plus de 75 milles avant de rencontrer la moindre trace de végétation. Il trouva la rivière de la Mine-de-Cuivre. Le second découvrit, en 1789, le fleuve qui porte son nom, et de 1792 à 1793 il traversa toute l'Amérique du Nord.

En 1804, Clarke et Lewis, par l'ordre du gouvernement de l'Union, explorent les contrées de l'Orégon; ils remontent le Missouri jusqu'à sa source, franchissent les montagnes Rocheuses, et descendent à travers la Colombie jusqu'à l'océan Pacifique. L'année suivante, le lieutenant Pike reconnaît les sources du Mississipi. En 1819, au moment où l'Anglais Parry franchissait le détroit de Lancastre et découvrait l'archipel Parry, une expédition scientifique et militaire, dirigée par le major américain Long, faisait connaître les régions situées au N.-O.

du Mississipi, entre ce fleuve et les montagnes Rocheuses. Deux ans après, Parry découvrait le détroit de Fury et de l'Hécla (noms de ses deux navires) et la presqu'île de Melville ; et Franklin, parvenu, le 29 août 1820, avec MM. Hood, Back et Richardson, au fort Entreprise, où il passa un hiver des plus rigoureux, quittait ce fort le 14 juin 1821, descendait la Coppermine, et arrivait au milieu de juillet dans l'océan Glacial, dont il longea la côte, tout à fait inconnue avant lui, jusqu'à la pointe Turnagain : il venait de découvrir le golfe du Couronnement. Il compléta ses découvertes dans une seconde exploration (1825) ; il reconnut cette fois une grande partie du littoral (plus de 12 degrés) à l'O. du Mackensie, tandis que le Dr Richardson le longeait à l'E. jusqu'à l'embouchure de la Coppermine, et trouvait, chemin faisant, la terre de Wollaston.

Les capitaines Lyon et Beechey, qui, dans le même temps, venaient, l'un par le détroit de Behring, l'autre par celui d'Hudson, cherchant à donner la main à Richardson et à Franklin, furent arrêtés par les glaces. Le capitaine Beechey put cependant envoyer une barque, qui s'avança jusqu'à 160 milles du point où se trouvait Franklin.

Une seconde expédition du capitaine Ross avait lieu en 1829. Mis par les Anglais à la tête de l'expédition polaire de 1818, la première de cette longue série d'explorations dans les mers arctiques, il avait été moins heureux que son lieutenant Parry, et n'avait pu que recon-

naître les côtes de la mer de Baffin : aussi avait-il résolu de faire une seconde tentative. Il partit sur le vaisseau *la Victoire*, qu'une souscription publique avait mis à sa disposition. Pendant quatre ans on n'en eut plus de nouvelles. L'opinion publique s'émut en Angleterre, et les deux navires *l'Isabelle* et le *William Lee* furent envoyés à sa recherche. Ceux-ci ne donnant pas signe de vie, on commençait à avoir des craintes sérieuses sur le sort du hardi capitaine. Déjà même le soin d'une autre expédition était confiée à George Back, quand *l'Isabelle* ramena en Angleterre Ross et ses compagnons.

Enfermés dans les glaces de la passe du Prince-Régent, ces marins avaient été obligés de passer trois hivers successifs, après lesquels ils avaient dû abandonner leur navire *la Victoire*. Ross avait néanmoins relevé dans ces parages les caps Abernethes, Sabine, Young et Félix; il avait découvert les îles Beverley, Matty, et la grande presqu'île Boothia. Son neveu sir James Ross avait déterminé la position du pôle magnétique, résolvant ainsi une grave question, dont les savants s'occupaient depuis longtemps et sur laquelle ils avaient échaudé bien des hypothèses. Ross et ses compagnons, privés de ressources, avaient pu rejoindre *la Fury*, navire échoué depuis 1825, dans lequel ils retrouvèrent fort heureusement de nombreuses provisions, qui leur permirent de passer leur quatrième hiver, jusqu'au moment où ils

aperçurent *l'Isabelle*, qui les délivra et les recueillit. C'était en 1833.

L'expédition confiée à George Back s'effectua cependant dans l'intérêt de la science. Back était un hardi voyageur, un marin intrépide, qui avait accompagné Franklin dans ses deux expéditions à travers le continent américain. Il découvrit le fleuve du Grand-Poisson (Thleouitho-Deseth), auquel il donna son nom, le descendit jusqu'à son embouchure, reconnut à l'O. la péninsule Adélaïde, et revint en Angleterre après une absence de près de trois ans (1835). L'année suivante, le capitaine Back fit une nouvelle expédition sur le navire *la Terror*. Il entra dans le détroit d'Hudson, et se dirigeait par la passe de Frozen vers la baie Répulse, quand il fut arrêté par les glaces. Il put cependant se dégager en 1837 et regagner un port d'Irlande.

Cette même année eurent lieu les expéditions de MM. Peter William Dease et Thomas Simpson, qui complétèrent, de 1837 à 1839, les découvertes de Back et de Franklin : de telle sorte que, sauf un intervalle de quelques degrés en longitude, le littoral du continent nord-américain était reconnu ; il le sera définitivement et tout entier avant la seconde moitié de notre siècle, grâce aux voyages nombreux qui furent entrepris pour rechercher Franklin.

Vingt ans après son second voyage (1845), Franklin, chargé par l'amirauté britannique d'une dernière expédition destinée à parfaire

les deux précédentes, partit avec deux vaisseaux, *Erebus* et *Terror*, qui devaient laisser leurs noms à deux baies de l'île du Roi-Guillaume. Depuis le mois de juillet 1845, on n'entendit plus parler de lui.

Lady Franklin, le gouvernement anglais et quelques généreux citoyens de la libre Amérique envoyèrent tour à tour, à partir de 1848, des navires à la recherche du malheureux navigateur. Seize expéditions furent entreprises jusqu'en 1859; vingt-sept navires sillonnèrent les mers américaines. James Ross, Kennedy, Collinson, Belcher, Inglefield, Kane, etc., explorèrent les passes de l'océan Glacial arctique, tandis que James Anderson, sir Richardson et le Dr Rae devaient longer les côtes à l'O. et à l'E. On dépensa plus de vingt millions de francs pour aboutir à la découverte de terres stériles, en même temps que pour apprendre la malheureuse fin de Franklin. Le capitaine Mac-Clin-tock et son lieutenant Hobson, que la courageuse lady Franklin avait chargés de faire une dernière tentative, trouvèrent dans l'île du Roi-Guillaume un cairn élevé par les compagnons de Franklin : c'était une sorte de cachette formée d'un amas de pierres, sous lesquelles avait été placé un manuscrit qui donnait de tristes détails sur les résultats de l'expédition. Les navires avaient été emprisonnés au milieu des glaces au N. du cap Félix, à la fin de septembre 1846, et Franklin était mort découragé, le 11 juin 1847.

C'est en 1851 seulement que les Anglais, avec Mac-Clure, franchissent le passage N.-O., récompense bien due à leurs efforts inouïs, à leur admirable acharnement ! Sans doute, d'autres nations sont dignement représentées dans ces périlleuses explorations : après les Anglais viennent les Américains ; les Français, qui, tels que le lieutenant Bellot et l'enseigne de Bray, sacrifient d'avance leur vie dans l'intérêt de la science ; mais l'honneur des expéditions arctiques revient en majeure partie à l'Angleterre : c'est elle qui, depuis Cabot jusqu'à Franklin, envoya le plus souvent à la découverte, et, il faut le dire, à la mort, de nombreux navigateurs dans les passages glacés du pôle.

Le passage du N.-O. ne sera peut-être jamais d'une utilité pratique, à cause de la rigueur du climat ; mais, quel que soit le résultat, nous ne devons pas moins admirer le courage et la persévérance de ceux qui l'ont obtenu. Déjà il est plus facile de pénétrer dans l'intérieur de l'extrême N.-O., révélé naguère à l'ancien continent et connu pendant longtemps des seuls trappeurs. Là aussi l'Angleterre et les Etats-Unis ont bien mérité de la géographie. Les Américains Nicollet (1833-38) et Frémont (1842-45) explorent les régions occidentales du Dominion depuis les sources du Missouri jusqu'à la côte de l'océan Pacifique, et cherchent une route praticable entre l'Union et la Colombie anglaise à travers les montagnes Rocheuses. Ce n'est certainement pas avec autant de désin-

téressement et dans un but aussi noble que les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson parcourent les déserts glacés de l'Amérique septentrionale : le commerce des pelleteries, et bientôt la fièvre de l'or sont les principaux mobiles de leurs courageuses excursions ; mais ils n'en ont pas moins été les premiers pionniers de la civilisation dans ces sauvages contrées. David Thompson (1803), Frazer (1806), M. Har-
mont, etc., et tant d'autres ont montré la route aux voyageurs contemporains (Palliser, 1858, Milton et Cheadle, etc.), aux missionnaires (Mgr Grandin, P. Petitot, etc.), aux chercheurs de tous les pays.

CHAPITRE III

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE VILLES

I. — Le Dominion du Canada est une confédération immense, instituée en 1867 par un acte du gouvernement britannique. Il comprend huit provinces, sur neuf que forment les possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, et est régi par un gouverneur général à la nomination de la couronne d'Angleterre. Celui-ci est assisté d'un conseil privé, de treize membres. Le gouverneur général a un traitement annuel de 250 000 francs; le premier ministre touche 40 000 francs; les autres ministres, 35 000 fr. : le tout à la charge de la colonie... naturellement.

La capitale fédérale est Ottawa, sur la rive droite de la rivière du même nom, au confluent du Rideau, dans le comté de Carleton. C'est là que siège le parlement du Dominion, dans lequel entrent, avec les députés des deux provinces canadiennes, les représentants de la Co-

lombie anglaise, du Manitoba, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du Prince-Edouard. La durée d'un parlement est de cinq ans, à moins que pour de graves raisons il ne soit dissous par le gouverneur général. Il doit être convoqué au moins une fois par an. C'est la Chambre des communes, composée d'un peu plus de 200 membres choisis par les électeurs de chaque province. Au-dessus d'elle il y a un Sénat de 77 membres, nommés à vie par le gouverneur en conseil. Sénateurs et députés reçoivent un traitement de 5 000 francs, sans compter les indemnités pour frais de voyages (1). Le tableau suivant montre dans quelle proportion chaque province est représentée dans les deux chambres :

	Sénateurs	Députés
Colombie britannique. . . .	3	6
Ile du Prince-Édouard . . .	24	6
Nouvelle-Écosse		21
Nouveau-Brunswick.		16
Bas-Canada.	24	65
Manitoba.	2	4
Haut-Canada.	24	88
	<u>77</u>	<u>206</u>

Dans chaque province se trouve un gouverneur nommé par le gouvernement fédéral, qui

(1) Pour être sénateur, il faut avoir trente ans au moins et posséder 4 000 piastres de propriétés foncières dans la province de Québec ; pour être député, il faut être sujet anglais et propriétaire ou tenancier de terres valant au moins 2 000 piastres.

lui fixe ses appointements; dans chaque province aussi il y a un parlement électif, avec ministres responsables vis-à-vis du peuple. Ce parlement est indépendant du parlement fédéral pour les affaires locales et pour les finances. En somme, chaque province peut décréter tout ce qui ne gêne en rien le gouvernement fédéral, qui a le droit de contrôle. Chaque province nomme ses juges particuliers; seuls les juges inamovibles sont nommés par le parlement fédéral.

Le territoire du N.-O., faute d'une population suffisante, n'envoie pas encore de députés au parlement général. Ce territoire est excessivement étendu : racheté en 1870 à la Compagnie de la baie d'Hudson au prix de 7 500 000 fr., il ne contient pas moins de 1 800 000 milles carrés de terres, ce qui revient à 465 millions d'hectares. Chaque province conserve ses lois particulières, avec son parlement local.

Ottawa, toute jeune encore, possède déjà 21 500 habitants, dont 7 200 Français; et, bien qu'elle ne soit née que dans la première moitié de notre siècle, un bel avenir paraît lui être réservé. Elle doit ses avantages surtout à sa position centrale, presque à égale distance de la mer et des Etats-Unis. Un rameau du Grand-Tronc la relie au Saint-Laurent, avec lequel elle communique aussi par la rivière Ottawa. Au moyen du canal Rideau, les relations sont également faciles avec Kingston et les Grands-Lacs, et, grâce à des routes nombreuses, quoique

souvent détestables, avec toutes les parties du Canada. Ville fortifiée à l'européenne, importante comme situation militaire, elle deviendra plus importante encore par son commerce et son industrie. « Déjà Hull et la Gatineau, ses faubourgs franco-canadiens, doublent sa population; et la Chaudière, ce « second Niagara », dont les flots bouillonnent devant ses murs et seraient capables de faire mouvoir des milliers de machines, semblent appeler les industriels et les usiniers de tous les points du globe. » (O. RECLUS.)

II. La Colombie britannique (888 944 kilomètres carrés, 49 459 habitants) faisait autrefois partie des territoires de la baie d'Hudson. Ce n'est qu'en 1868, lorsque de nombreux chercheurs d'or vinrent s'abattre en Amérique, à la suite de la découverte de gisements importants, que cette contrée devint indépendante. Elle forma alors une double colonie jusqu'en 1866, avec deux capitales : Victoria et New-Westminster. Depuis cette époque, les deux provinces sont réunies, et forment, sous le nom de Colombie britannique, cinq divisions électorales; ce sont : New-Westminster, Yale et Caribou, dans la partie continentale; Vancouver et Victoria, dans l'île. Le lieutenant gouverneur, qui représente « Sa Gracieuse Majesté Britannique », est assisté d'un conseil exécutif de 4 membres et d'une assemblée législative de 25 députés. Ceux-ci sont nommés par des circonscriptions électorales, dont le

siège est d'ordinaire un de ces anciens établissements coloniaux fondés autrefois par les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson. Pour être électeur, il suffit d'être sujet anglais et d'avoir douze mois de résidence dans son district électoral.

New-Westminster, qui s'appelait 'Queensborough avant 1859, et Victoria ne sont encore que des villes naissantes, avec des « embryons de rues »; toutefois elles grandissent vite. « Victoria est admirablement située sur les bords d'une baie rocheuse, espèce de conque creusée dans le promontoire que forme la mer en pénétrant dans le havre Esquimalt pour s'enfoncer profondément dans les terres... Tout le trafic de la Colombie britannique passant, à l'entrée et à la sortie, par Victoria, ses marchands se sont rapidement enrichis, et de beaux magasins en briques ont remplacé bien vite les bâtiments en bois. » (Vte MILTON et CHEADLE.) Les forts les plus importants sont les forts Hope, Lytton, Saint-Georges et Alexandria, sur le Frazer. Ce dernier, qui doit son nom au célèbre Alexandre Mackensie, a conservé une certaine importance, grâce au voisinage des placers du Caribou. Citons encore le fort James, sur la rivière Stewart; le fort Kamploops, sur le Thomson; le fort Shepherd, sur la rive droite de la Columbia.

La Colombie est encore peu habitée : l'intérieur n'est guère parcouru que par des tribus d'Indiens; les côtes seules sont occupées par des

colons anglais. Le recensement de 1881 donne, pour le district de New-Westminster, une population de 15 417 habitants : pour celui de Caribou, 7 550 ; de Yale, 9 200 ; de Victoria, 7 300 ; pour celui de Vancouver enfin, 9 991. Il y a là, c'est un fait, et en dehors des gisements aurifères, les éléments d'une colonie agricole qui peut arriver à une prospérité relative.

III. On n'en saurait dire autant des vastes territoires de la baie d'Hudson, dont la partie méridionale seule, le Manitoba, est habitable. Cette région immense occupe 6 902 721 kilomètres carrés, et ne renferme que 60 000 habitants, Indiens ou Esquimaux, avec quelques coureurs de fourrures. Un acte de la couronne d'Angleterre l'a annexé en 1875 au Dominion, sous le nom de territoire Nord-Ouest, indépendant du Manitoba. Il ne contient aucune ville, mais seulement des postes ou factoreries, au nombre de plus de 200, établis par les compagnies qui font le commerce des pelleteries. Fort-York (910 habitants), à l'embouchure du Nelson, n'est encore qu'un fantôme de capitale, dont dépend tout l'ancien territoire de la baie d'Hudson ou terre de Ruppert, avec le Labrador. D'autres subdivisions de districts commencent à se peupler : citons ceux de Qu'Appelle (5 241), Battlefort (4 830), Athabasca (8 200), Mackensie (7 300), Eastern Ruppert's Land (4 350), etc.

C'est en 1870 que le district de la rivière Rouge fut érigé en province autonome, sous le nom de Manitoba. Un lieutenant gouverneur,

des ministres responsables et deux chambres, l'une à vie et l'autre élective, assurent ici, comme dans les provinces voisines, le fonctionnement du régime parlementaire. La capitale est Winnipeg (fort Garry), sur la rivière Rouge, au confluent de l'Assiniboine : ce n'était, il y a quelques années, qu'une mince bourgade, composée d'un fortin et de quelques wigwams ; M. Frédéric Gerbié lui donne aujourd'hui 25 000 habitants. En face de Winnipeg et sur la rive droite a été bâtie la petite ville de Saint-Boniface, siège d'un archevêché et capitale religieuse du Manitoba. C'est à son isolement même que cette colonie franco-canadienne doit son autonomie.

Mais, disent les adversaires de la colonisation française, plus de la moitié de ce territoire n'est pas cultivable, et le succès que vous désirez se fera attendre d'autant plus que le Manitoba ne communique aisément avec les deux provinces canadiennes que par les Etats-Unis.

Or les faits de tous les jours prouvent le contraire. Le Manitoba, ce nouvel État français d'origine, de langue et de cœur, est de moins en moins isolé : il se relie déjà au lac Supérieur par des voies nouvelles, sans compter le chemin de fer du Pacifique canadien, qui fera plus que toutes les autres pour la colonisation du pays ; d'assez nombreux canaux sont en outre construits ou projetés à travers le district de Keewatin. La capitale provisoire du Keewatin, Fort-Pelly, sera transférée des bords de l'Assini-

boine sur les rives de la Saskatchewan méridionale. Les travaux de Battleford se continuent, et cette ville sera le siège du gouvernement d'un État qui n'existe pas encore. Les territoires (extension) en somme se peuplent autour du Manitoba proprement dit. Déjà le Manitoba lui-même est divisé en quatre districts : Selkirk, Provencher, Lisgar et Marquette, qui envoient chacun un député au parlement fédéral. Ces districts se subdivisent peu à peu, selon l'accroissement de la population, en sous-comtés, qui deviendront eux-mêmes des comtés : on remarque dès aujourd'hui ceux d'Assiniboia, Kildonau, Winnipeg, Saint-Boniface, Springfield (Selkirk); — Morris, Emerson, Sainte-Agathe, Laveyrandrye, Cartier (Provencher), — Saint-Paul, Saint-Clément, Saint-Andrews, Rockwood (Lisgar); — Gladstone, Westbourne, Mountain, Portage, Dufferin, Saint-François-Xavier, etc. (dans le district de Marquette).

La population totale du Manitoba est de 65 954 habitants, et, nous le répétons, les districts nouvellement créés se peuplent avec une rapidité extraordinaire. Winnipeg n'avait que 241 habitants en 1871; le recensement de 1881 en compte 7 985, plus que triplés actuellement : d'où, en dix ans, une augmentation de 7 744 habitants dans cette ville, mauvais village d'hier. Attendons le recensement de 1891. Et nous aurons le plaisir de constater que la colonisation est éminemment française dans le Keewatin, le Manitoba et la région des Prairies. Cela

tient à ce que l'immigration des familles canadiennes-françaises, venues, soit du Canada, soit des Etats-Unis, a pris des proportions considérables, au détriment de l'immigration anglaise ou yankee. Le clergé surtout a pris en main la cause de la colonisation à l'O. J'ai en ce moment sous les yeux deux petits volumes d'un missionnaire de sauvages (le P. Lacasse), dont je citerai plus tard quelques pages. Ces volumes prêchent à *l'habitant*, aux Franco-Canadiens, aux sauvages, la colonisation à outrance. C'est un membre du clergé, homme énergique, travailleur infatigable, administrateur distingué en même temps qu'habile géographe, qui a su grouper en un seul faisceau les éléments de cette population si disséminée. Grâce à Mgr Tasché, archevêque actuel de Saint-Boniface, nous devons de voir notre nationalité et notre langue non seulement se maintenir, mais croître dans toute cette région des Prairies jusqu'aux montagnes Rocheuses. Mgr Tasché a pour collaborateurs Mgr Grandin, Mgr Faraud, le P. Lacombe, le P. Petitot, etc. C'est un autre membre du clergé, un jeune prêtre canadien établi dans l'Etat américain d'Illinois, qui s'est donné pour mission d'envoyer au Manitoba le plus grand nombre possible de Canadiens de cet Etat, qui renferme des centres très considérables d'origine française, tels que «Bourbonnais». Aussi le rapatriement des Canadiens français se fait assez vite, et c'est pour nous, je n'hésite pas à le dire, un heureux évé-

nement. En 1881, la douane constatait le retour de 9 800 individus, et en 1883, de plus de 21 000, sans compter ceux qui reviennent sans avoir de bagages à déclarer. Ils doivent être fort nombreux.

IV. — Le Canada forme deux provinces distinctes autant par la nature et la configuration du sol que par le caractère des populations qui l'habitent. Le Bas-Canada fut colonisé le premier, et par des Français; le Haut-Canada ne vint au monde que beaucoup plus tard : il dut le jour à nos voisins d'outre-Manche; mais il grandit très rapidement, au point d'égaliser et de dépasser bientôt son aîné en population. Les Anglais, maîtres de ces belles provinces depuis 1763, les réunirent sous un même gouvernement, dans le but inavouable, quoique avoué, de subordonner, sinon de le détruire tout à fait, l'élément français à l'élément anglo-saxon. Cet accord forcé, qui rappelle l'« union » des frères siamois, dura de 1841 à 1867. Depuis cette dernière époque, les deux provinces vivent séparées, avec leurs coutumes, leurs tribunaux, leurs parlements particuliers; mais, comme les autres contrées, elles sont soumises l'une et l'autre, pour les affaires d'intérêt général, au gouvernement d'Ottawa (1). Les deux Canadas sont divisés en comtés, subdivisés eux-mêmes en paroisses ou cantons (*townships*). Le Bas-Canada renferme 65 comtés; le Haut-Canada, 50.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1885. Une ancienne colonie française. VICTOR DU BLED.

Le Haut-Canada (263 473 kilomètres carrés, 1 923 228 habitants) s'appelle aujourd'hui province d'Ontario, et a pour capitale Toronto. Ce nom fut primitivement celui d'une chétive bourgade indienne, que les Anglais débaptisèrent pour lui donner celui d'York, beaucoup plus dur encore. Deux ou trois cents maisons, la plupart en bois, plantées dans un terrain marécageux, des rues boueuses, telle fut York pendant longtemps. Elle a bien changé depuis, grâce à son heureuse situation. Bâtie sur une baie de la côte N.-O. du lac Ontario, à 600 kilomètres de Montréal, à 135 kilomètres de la merveilleuse cascade du Niagara, sur l'emplacement de l'ancien fort Frontenac, la nouvelle Toronto possède des rues larges et régulières se coupant à angle droit comme la plupart des nouvelles cités d'Amérique, des édifices remarquables, de belles places publiques où s'agite une nombreuse population, presque tout anglaise encore, bien qu'on y compte plus de 1 200 Canadiens français, et leur nombre s'accroît tous les jours davantage. Toronto est donc aussi une de ces villes « champignons » comme elles ne poussent qu'en Amérique. Elle ne comptait que 9 200 habitants en 1834; juste un demi-siècle après, on y trouve 95 000 habitants (en 1884). Le recensement de 1871 lui donnait 56 092 habitants; celui de 1881, 86 415 : d'où, en dix ans, une augmentation de 30 323 habitants. Ces chiffres sont éloquentes : aussi bien souvent donnerons-nous, à côté des chiffres de 1881, ceux de 1871,

qui permettront une instructive comparaison.

A l'extrémité occidentale du lac Ontario, au S.-O. et à une faible distance de Toronto, Hamilton, quoique de fondation relativement récente, possède 35 961 habitants (26 716 en 1871); London, sur le Thames, en a 19 746; Kingston, 14 091. Cette dernière a été, de 1839 à 1843, la capitale de tout le Canada. Située sur la rive N.-E. du lac Ontario, à 225 kilomètres E.-N.-E. de Toronto, près de l'issue du Saint-Laurent, et à l'entrée même de la province d'Ontario, elle est la clef des régions centrales : aussi l'a-t-on fortifiée avec soin. Ses maisons sont en pierres de taille, dont il y a de vastes carrières dans les environs. Son port, le plus grand et le plus sûr peut-être de tous ceux qui se trouvent sur le lac, est depuis longtemps le rendez-vous de tous les navires qui apportent les pelleteries et qui viennent prendre en échange des marchandises de traite. C'est l'entrepôt du commerce entre Montréal et les Grands-Lacs. Ce fut aussi, pendant la lutte avec les États-Unis, un port de guerre très important. L'Angleterre y entretenait une flotte considérable, réduite depuis, mais toujours conservée. Il y a un arsenal, des chantiers militaires. Nous y trouvons aussi le souvenir de la France : car cette ville anglaise n'est autre que l'ancien fort Cataraqui, construit par nos compatriotes d'autrefois. Elle a augmenté de près de 1 700 habitants depuis 1871. Telles sont les plus « grandes » villes de la province d'Ontario. Après elles, il nous suffira d'indiquer

Brantford] (9 616 habitants), Sainte-Catherine, (9 631), Belleville (9 516), Guelph (9 890), Chatam (7 873), Port-Hope (5 585), et Brockville (7 609). Le reste du Haut-Canada offre en plusieurs endroits des postes destinés à devenir des villes, et qui déjà portent des noms rappelant la métropole. Cobourg, sur le lac Ontario, a 7 000 âmes. On cite encore Chatham (78 734 habitants); Anherstbourg, entre les lacs Erié, Huron et Saint-Clair. Au point où l'Ontario reçoit le Niagara, les Anglais ont fondé, en 1792, une petite ville, qui continue à porter le nom de la chute, malgré tous leurs efforts pour lui imposer celui de Newark. Niagara (ville et *township*, 3 445 habitants en 1881) n'est toujours qu'un gros bourg, bien bâti et très vivant, malgré sa faible population d'un millier d'habitants.

V. — Le Bas-Canada, ou province de Québec (488 676 kilomètres carrés, 1 359 027 habitants), possède des cités plus populeuses, parce qu'elles sont plus anciennes. La capitale, Québec (62 446 habitants, dont 46 444 Français), a été fondée par les Français au commencement du xvii^e siècle (1608). Fièremment campée sur un promontoire de la rive gauche du Saint-Laurent (la pointe Diamant), elle s'élève à 250 pieds au-dessus du niveau du fleuve, à son confluent avec la rivière Saint-Charles. Avec ses maisons vieilles, petites et de mauvais goût, ses rues étroites, escarpées et irrégulières, elle est loin d'être jolie, sauf dans les quartiers neufs, où un meilleur genre de construction a été adopté et où l'on a

évitée et vaincu les inégalités du sol. On distingue la ville basse et la ville haute. On arrive à celle-ci en grim pant par un chemin en zigzag, qu'on appelle rue de la Montagne, et qu'il n'est possible d'éviter qu'en suivant d'autres passages que les Québécois nomment avec raison des casse-cou. La basse ville est bien percée et mieux bâtie que la ville haute. Celle-ci est une forteresse également défendue par la nature et par l'art. Les Américains n'ont pu s'en emparer en 1775, et Montgomery leur général y fut tué. Les principaux monuments de Québec sont : le nouveau palais de la Législature provinciale, la cathédrale catholique, la cathédrale anglicane, l'hôtel de la Poste, la Bourse, les bâtiments du séminaire, l'université Laval, la Banque, la Douane, l'hôpital de la Marine et le palais de justice. La « Plateforme », l'Esplanade et le Jardin du gouverneur, voilà ses belles promenades, très fréquentées. Ville savante et ville de commerce tout à la fois, admirablement située sur un large fleuve, dont les eaux profondes seraient capables de porter toutes les flottes de l'Europe, elle offre à ses visiteurs des séductions de plus d'un genre. — Au pied d'un promontoire, le Saint-Laurent forme un bassin magnifique, assez vaste pour contenir cent vaisseaux de ligne. Les environs surtout sont charmants : l'île d'Orléans, la cascade de Montmorency, la Jeune-Lorette, etc., sont, aux beaux jours, le but d'excursions fort intéressantes. Première ville du Bas-Canada sous

beaucoup de rapports, Québec ne vient cependant qu'après Montréal pour le commerce et l'industrie.

Montréal est situé sur la côte méridionale de la grande île du même nom, à 60 lieues au-dessus de sa métropole politique. Ses hautes murailles, ses maisons bien construites en pierres de taille, entremêlées de couvents et d'églises élevées par plus de vingt sectes différentes, ses rues larges, sa magnifique promenade de Mont-Royal et les nombreux navires mouillés dans sa rade la font ressembler à une ville d'Europe. C'était autrefois le siège des affaires et l'entrepôt des marchandises de la Compagnie Nord-Ouest; c'est toujours un des centres de commerce où les deux Compagnies aujourd'hui réunies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson expédient les fourrures qui doivent être exportées; ce sera bientôt le port le plus actif du Dominion. Grâce à la profondeur de l'eau et à l'escarpement du rivage, les bâtiments peuvent se ranger tout contre le quai. Les rues de la ville sont droites et pavées, les trottoirs en bois souvent vermoulu, les maisons couvertes en tôle ou en fer-blanc. Mais de jour en jour Montréal s'embellit : monuments, promenades publiques, œuvres d'art, rompent la monotonie des constructions élevées par les manufacturiers; de jour en jour une population plus nombreuse, plus française, afflue dans ses murs. On y comptait, en 1815, 15 000 âmes à peine, 40 000 quelques années plus tard,

107 000 en 1871, 140 000 en 1881 : sur ce dernier chiffre, 75 000 Français !

« Cette ville », dit M. de Molinari, « est divisée en deux comme par la lame d'un couteau : à l'O., c'est la partie anglaise ; à l'E., la partie française. Les deux populations, quoique vivant en très bon accord, ne se mêlent guère : on ne cite pas dix Canadiens français qui fréquentent la société et les clubs anglais... C'est la population anglaise, composée en presque totalité de banquiers, d'industriels et de négociants, qui tient le haut du pavé... — Ah ! voici enfin des enseignes françaises et des noms français ! voici l'écusson de MM. Larivière et Pressier, deux avocats associés, et celui de MM. Jetté, Beige et Choquet, associés à trois ; voici l'enseigne de M. Armand Pauzé, meublier, dans la rue Saint-Vincent ; l'enseigne de MM. Lafortune et Goderre, maison de bois de sciage, et de Mlle Haquette, modiste, qui estampe et brode dans la rue Notre-Dame. — Entre parenthèses, du côté français, toutes les rues sont baptisées de noms de saints et de saintes, tandis que du côté anglais on les a placées sous le patronage des anciens gouverneurs. Voici enfin, sur un déballage de confectiions, une pancarte en pur franco-américain : « Pas de blagues ! c'est le temps maintenant ou « jamais d'acheter des marchandises pour la moi-
« tié de leur valeur. N'oubliez pas que c'est l'achat
« de deux stocks de banqueroute ! » Que voulez-vous ? nous sommes à deux pas de la fron-

tière des Etats-Unis. » (*Lettres sur les Etats-Unis et le Canada*)

Le pont Victoria, qui rejoint à Montréal les deux rives du Saint-Laurent, a coûté 30 millions de francs. « Long de près de 3 kilomètres (10 284 pieds anglais d'un bord à l'autre), avec sa galerie tubulaire, c'est un véritable tunnel, formé de 25 tubes en fer d'une longueur totale de 6 138 pieds, soutenus à 60 pieds au-dessus du niveau du fleuve par deux culées et 24 piles d'un calcaire noir compact; ces piles s'allongent dans le sens du courant, et lui présentent une arête affilée en tranchant, semblable à l'éperon d'un navire cuirassé, contre laquelle d'énormes glaçons viennent se briser au moment de la débâcle. Commencé en 1856, il fut inauguré en 1860, en présence du prince de Galles. » (H. DE LAMOTHE).

Entre Québec et Montréal, au confluent du Saint-François, du Saint-Maurice et du Saint-Laurent, Trois-Rivières est une petite ville de 8 670 habitants (7 570 en 1871). Naguère fréquentée par les seuls sauvages, marchands de fourrures de la Compagnie, elle est aujourd'hui l'un des centres les plus importants de la colonisation canadienne-française vers la hauteur des terres. C'est un des premiers points qu'avaient colonisés les Français du XVII^e siècle.

Citons encore Lewis, petite ville de 7 à 8 000 habitants; Sorel (5 791), près de l'embouchure du Saint-François; Sherbrooke (7 227), Richemont (1 571) — ces deux dernières sur le Saint-François, non loin de la frontière des Etats-

Unis ; — New-Port, à l'E., sur la baie des Chaleurs.

VI. — Le Nouveau-Brunswick est en quelque sorte la continuation du Canada, dont il n'est séparé que par le Ristigouche. C'est une péninsule montueuse, de 70 378 kilomètres carrés de superficie. La population, encore bien faible en 1871 (286 000 habitants), était dix ans plus tard augmentée de beaucoup (321 233). Comme le Canada, comme les autres provinces du Dominion, le Nouveau-Brunswick a un lieutenant gouverneur, assisté d'un conseil exécutif nommé par la couronne ; au-dessous, une assemblée législative élue par les habitants. Pour être électeur, il faut avoir cent piastres de propriétés foncières, ou 400 de valeurs mobilières, ou un revenu annuel de 40. — On remarquera que les conditions électorales diffèrent selon les provinces. Ainsi, à Québec et à Ontario, il est nécessaire que le citoyen anglais soit principal locataire ou tenancier de propriétés valant 200 piastres à la campagne et 300 à la ville : c'est plus qu'au Nouveau-Brunswick. Il suffit au Manitoba d'avoir trois mois de résidence, de posséder une propriété foncière de 100 piastres, ou d'être locataire de biens-fonds valant 200 ou payant 20 piastres de rente. C'est moins qu'au Nouveau-Brunswick : cette remarque faite, nous dirons que cette province envoie 16 membres au parlement général d'Ottawa. La capitale est Fredericton, sur la rivière Saint-Jean (6 218 habitants).

Le Nouveau-Brunswick est divisé administrativement en 15 comtés, dont les plus importants sont ceux de Northumberland, capitale Newcastle, sur le golfe du Saint-Laurent; York, chef-lieu Fredericton; Charlotte (Saint-Andrews); Westmoreland (Dorchester) et Gloucester, chef-lieu Bathurst, sur la baie des Chaleurs. La ville la plus considérable est Saint-Jean (44 000 habitants), excellent port à l'embouchure de la rivière du même nom. Carleton et Portland, qui ne sont en réalité que ses faubourgs, ajouteraient plus de 10 000 âmes à sa population, d'origine européenne en grande partie, comme dans le reste du pays.

VII. NOUVELLE-ECOSSE ET ILE DU PRINCE-EDOUARD. — Au Nouveau-Brunswick se rattache par un isthme étroit la Nouvelle-Ecosse, que les Français appelaient *Acadie* avant le traité d'Utrecht, qui la céda à l'Angleterre (1713). Mêmes divisions administratives, même gouvernement local que dans les autres provinces. Ici le lieutenant gouverneur est assisté d'un conseil de vingt membres, investi de fonctions judiciaires et législatives; les comtés nomment une assemblée de cinquante et un membres, et envoient vingt et un députés au parlement fédéral. L'île du Cap-Breton dépend de ce gouvernement, dont la superficie totale est de 56 380 kilomètres carrés et la population réunie de 388 000 habitants. Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse, sur la côte orientale, est une ville de 36 100 habitants, couverte et couronnée de forts. Elle

possède un beau port, toujours libre de glaces, oint de relâche des bâtiments qui vont d'Europe en Amérique. C'est également la principale station navale de l'Angleterre. Toutefois le port de Whitehaven, plus rapproché de l'Europe, lui fait une concurrence redoutable; mais l'achèvement du chemin de fer du Dominion conservera au premier toute son importance. Annapolis (2 833 habitants), sur la baie de Fundy, est l'ancien Port-Royal; Yarmouth (6 280 habitants); Windsor (6 561 habitants); Truro, etc.

L'ancienne capitale de l'Acadie était Louisbourg, dont les fortifications aujourd'hui ruinées nous coûtèrent 30 millions de francs. La capitale du Cap-Breton est Sidney, sur la côte septentrionale, qui ne compte que 6 000 habitants, à peu près autant qu'Arrichat, la seule cité importante de population tout acadienne.

L'île du Prince-Edouard a une étendue de 5 524 kilomètres carrés, sur lesquels vivent 108 891 habitants.

Charlottetown est la capitale de cette île, qui envoie 6 députés à la Chambre des communes d'Ottawa. Peuplée de 8 807 habitants en 1871, cette ville atteignait, en 1881, le chiffre de 11 485. L'île du Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick élisent 24 sénateurs.

Ces trois provinces formaient notre ancienne Acadie. Nous ne pouvons nous empêcher ici de comparer les chiffres de la population acadienne en 1771 et en 1871 : ils nous montreront le mouvement de cette population pendant un

siècle; ils feront éclater à nos yeux la prodigieuse puissance de vitalité et d'expansion de cette race, et par ces chiffres nous pourrons préjuger de l'avenir.

En 1771, la population franco-acadienne tout entière n'était, après la brutale et odieuse déportation de 1755 et la prise de Louisbourg, que de 8 442 habitants pour les trois provinces; ils étaient, en 1871, plus de 90 000, et ils augmentent encore. Certes, ce n'est pas la place qui manque : on ne compte que 4,03 habitants par kilomètre carré au Nouveau-Brunswick; 6,8 en Nouvelle-Ecosse; 16,7 à l'île du Prince-Edouard. En 1861, il y avait en Nouvelle-Ecosse 66 Franco-Acadiens sur 1 000 habitants; en 1871, 99,5; au Nouveau-Brunswick, en 1861, 120 Franco-Acadiens; en 1870, 159,2 sur 1 000 habitants.

« Jadis, » écrit M. Bertholon, « jadis on les persécutait, hier on les méprisait encore; aujourd'hui on en tient compte; demain ils auront voix délibérative dans les assemblées. Ces hommes, contraints de lutter pour l'existence contre leurs ennemis d'hier, leurs rivaux d'aujourd'hui, n'ont pas encore conquis la même influence que leurs compatriotes Bas-Canadiens. Les Anglais, lors de la proscription, leur avaient volé terres, habitations, bétail, matériel agricole et autres biens. A ceux qui sont revenus, on a donné des terres incultes et stériles. Il leur a fallu bien du travail et de l'énergie pour ne pas succomber à la misère. Grâce à leurs qualités, ils ont reconquis quelque ai ance. »

Il n'est pas sans intérêt de reproduire la description d'un de leurs villages, Chezzetcook, fondé vers Halifax par des Acadiens qui avaient pu s'échapper dans les bois lors de la proscription. Cette description caractéristique des mœurs de ces rudes pionniers est due à la plume de M du Hailly. Cet officier de marine a visité ce village il y a quinze ans environ. « A l'entrée, quelques marmots déguenillés jouaient dans un fossé. Combien résonna doux à notre oreille leur langage enfantin, émaillé de *j'allions* et de *j'étions* ! De même, à la ferme où nous allâmes demander l'hospitalité, tout était français, tout avait été religieusement conservé, le costume aussi bien que le langage. Ça et là quelque locution vieillie rappelait depuis combien de temps les pauvres exilés vivaient loin de la mère patrie, qu'ils désignaient toujours sous les noms touchants de vieux pays. On eût pu se croire dans un villages normand d'il y a deux siècles. »

Jusqu'à ce jour Terre-Neuve (Newfoundland), par suite de difficultés purement locales, n'est pas encore entrée dans la Confédération; il serait, par contre, question d'y annexer une possession britannique plus éloignée, la Jamaïque. La superficie de Terre-Neuve est de 104 000 kilomètres carrés, et sa population, de 162 000 habitants. La capitale de l'île, Saint-Jean, en est en même temps la ville la plus importante : 33 000 habitants. La population s'est réfugiée sur les côtes, où l'on trouve un assez

grand nombre de ports excellents : celui de Harbour-Grâce a 12 000 habitants. Terre-Neuve forme un gouvernement, avec Anticosti, le Labrador oriental et les îles de la Madeleine. Au S.-O. sont trois petits îlots appartenant encore à la France, qui a conservé le droit de pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve ; ce sont : la Grande-Miquelon, la Petite-Miquelon ou Langlade, et Saint-Pierre.

VIII. NATIONALITÉS. — La superficie totale du Dominion est d'environ 8 740 000 kilomètres carrés. Sur ce vaste territoire vit une population énergique et intelligente de 3 700 000 habitants, où domine l'élément anglo-saxon, sans cesse renouvelé par l'immigration continue des Anglais, Ecossais et Irlandais, mais où l'élément français tient une place de jour en jour plus large (1 200 000). Quatre provinces (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse et les deux Canadas) ont formé le premier noyau de la Confédération canadienne. Elles comptaient ensemble en 1881 : 1 274 417 Français (1 082 950 en 1871) ; 918 362 Irlandais (846 414) ; 839 723 Anglais (706 569) ; 631 315 Ecossais (549 946) ; 243 712 Allemands (202 991) ; 29 509 Hollandais (29 662) ; 26 366 sauvages (23 035) ; 4 537 Suisses et 1 644 Italiens.

Le Bas-Canada est le pays le plus vraiment français de toute la Confédération. On y trouvait, en 1881, une population française de 1 073 820 individus sur 123 749 Irlandais, 54 923 Ecossais, et seulement 81 515 Anglais. Rien de

plus éloquent que ces chiffres, et l'on comprend que les Anglais commencent à s'inquiéter sérieusement. Si les Français sont les plus nombreux, disent-ils, ils sont, eux, les plus riches, et ils n'ont plus qu'une part nominale au gouvernement dont ils font la fortune et la prospérité. Il est de fait que c'est grâce à ce nombre que les Français sont arrivés à envahir les corps élus comme l'administration proprement dite. Le maire d'Ottawa est un Français; toutes les municipalités qui avoisinent Montréal, sont aux neuf-dixièmes françaises. On peut même, dès aujourd'hui, prévoir le jour où l'Etat voisin du Maine sera soumis à l'influence canadienne-française, nos compatriotes d'outre-mer ayant déjà réussi à faire entrer deux des leurs comme députés à la législature de cet Etat américain. M. J. Guérard, cité par M. Bertholon (*Revue de géographie*, 1879), raconte d'une façon fort plaisante cette invasion du Canada anglais par l'élément français : « Des centaines de petits Canadiens surgissent comme de dessous terre, s'ébattent sur la voie publique, et, sans respect pour la race conquérante, échangent de vigoureux coups de poing avec les rejetons de la Grande-Bretagne. A cette vue, l'Anglais devient mélancolique; les plus tristes pronostics l'assiègent, et pour la première fois il se prend à douter de son avenir, comme si ces voix enfantines lui criaient : « Frère, il « faut mourir ! » Et il n'est pas question ici du Bas-Canada, dont la race française forme plus

des quatre-vingts centièmes de la population totale,

Ce qu'on appelle les « Sauvages » forme une infime minorité : en 1881, 7515 ; en 1871, 6988 dans la province de Québec ; en 1881, 15325 ; en 1871, 12978 dans celle d'Ontario. Odjibouais, Mississagas, Outaouais, descendants des anciens Eriés ou Erigas, des Hurons des cinq nations, etc., ne diminuent pas, — les chiffres ci-dessus le prouvent, — mais tendent à se fondre chaque jour davantage avec les populations qui les entourent. Ils ont perdu leur caractère sauvage, ils sont devenus des citoyens tranquilles, Même ceux que l'on regarde comme les descendants les plus authentiques des anciennes races, tels que les 200 Hurons de la Jeune-Lorette (près Québec), les 1350 Iroquois du saut-Saint-Louis, les 450 Indiens de Saint-Régis, ceux d'Oka, etc., ont du sang des « visages pâles », surtout du sang français dans les veines. Ce sont de braves gens, ces sauvages-là, de braves ouvriers, canotiers, cultivateurs, qui, malgré leur « peau rouge », ont déjà le type européen, et ont la plupart conservé dans leur cœur un grand amour pour les « Français de France ».

La province d'Ontario ne renfermait, en 1871, que 75383 Français ; nos 75000 compatriotes sont devenus en dix ans 102000, contre 627262 Irlandais, 535835 Anglais, 378536 Ecossais, 188393 Allemands, race prolifique et absorbante aussi, 15335 sauvages, etc. La population totale de la province d'Ontario est de 1923228.

elle n'était, en 1871, que de 1 620 851 individus.

Après l'élément britannique, vient en première ligne l'élément germanique, qui, en dix ans, s'est accru de 29 786 représentants. Ces chiffres, nous devons nous les rappeler. Le reste, d'origines diverses, forme une population de 50 à 60 000 individus, sans compter les Indiens. La race française, qui ne vient ici qu'en troisième lieu, y est donc encore en grande minorité. Il ne faut pas s'en étonner : car (et nous ne craignons pas de nous répéter) elle est le peuple vaincu, et les Anglais ont usé de tous les moyens pour l'asservir davantage et se substituer à elle. Efforts inutiles ! Pendant un siècle, le peuple conquérant les a domptés sans pouvoir les écraser ; aujourd'hui, il a renoncé à la lutte, et le bûcheron canadien, vainqueur à sa façon de l'industriel anglais, domine toujours sur les rives du bas Saint-Laurent. Mais cette lutte a retardé la colonisation franco-canadienne dans la province d'Ontario ; elle en a disséminé les forces, et ce n'est que depuis quelques années que l'élément français envahit de nouveau la région des Grands-Lacs. Cette invasion, pour être lente, n'en est pas moins continue, et le Canadien français, plus fécond que le Saxon, avance sans cesse sur cette terre où naguère il n'avait que quelques représentants. La minorité d'aujourd'hui sera la majorité de demain.

Le Nouveau-Brunswick ne possède que 290 000 habitants, parmi lesquels 45 000 Fran-

çais. Dans cette province, comme dans la Nouvelle-Ecosse, qui ne possède que 33 000 Français sur 390 000 habitants, l'Anglo-Saxon l'emporte, reconnaissant ici 300 000, là 225 000 des siens ; mais le rapatriement des émigrés canadiens aux Etats-Unis promet de changer rapidement ces chiffres. Les indigènes seuls n'ont rien à attendre de l'avenir. Le nombre des noirs est de 1 638 au Nouveau-Brunswick ; celui des Indiens, de 1 401 ; ceux-ci ne sont que 2 125 dans la Nouvelle-Ecosse : descendants des Abénakis, des Mikmaks et des Etchemins, ils voient avec tristesse et dédain le progrès des « visages pâles ».

La population de l'île du Prince-Edouard est composée en majeure partie d'individus descendant des highlanders écossais. On évalue à 10 751 le nombre des habitants d'origine française ; à côté d'eux, 21 404 Anglais, 25 415 Irlandais et 48 933 Ecossais, 150 noirs et 250 sauvages.

Le territoire du N.-O. et le Labrador n'ont guère que des Indiens et quelques métis, ceux-ci au nombre approximatif d'une dizaine de mille, ceux-là comprenant environ 60 000 individus.

Le Manitoba est encore plus habité relativement ; mais nous avons dit plus haut combien rapidement et pour quelles causes s'augmente sa population.

Dans la Colombie anglaise, c'est toujours l'élément indigène qui domine (25 661 sauvages en 1881), 7 297 Anglais, 916 Français, 3 172 Irland-

dais, 3 892 Ecossais, 858 Allemands, et quelques centaines d'individus d'autres nationalités européennes. Mais une race asiatique, la race chinoise, a fait irruption dans cette contrée (1 548 Chinois en 1871, 4 350 en 1881). Un peu plus de 400 nègres et près de 8 600 individus d'origine européenne complétaient la population de cette province. Les noirs ont diminué. C'est encore peu de colons; mais la rigueur du climat est telle, que cette contrée ne saurait compter sur un avenir brillant, et les Indiens ou Esquimaux, malgré les efforts faits pour tirer tout le parti possible de ce pays, n'ont pas de longtemps à redouter les grandes invasions étrangères. On a cru reconnaître là deux groupes principaux, auxquels se rattacheraient les tribus de l'intérieur. Malgré les observations faites plus haut, disons d'une façon générale, avec M. Frédéric Gerbié, que « la race aborigène tend à diminuer considérablement, malgré la douceur du régime administratif auquel elle est soumise. Au lieu d'être traqués comme leurs frères des Etats-Unis, les Indiens du Canada, placés sous la direction immédiate du lieutenant général des affaires indiennes, sont traités avec bonté et bonne foi. Par des traités passés avec le gouvernement, ils abandonnent leurs terres à celui-ci, moyennant certain paiement annuel et des réserves de terrains. Les terres formant des réserves sont administrées à leur profit par le bureau indien, et les revenus, ainsi que des allocations en es-

peces, leur sont payés annuellement, sous forme d'intérêt de leur capital. La presque totalité est convertie au catholicisme, parle le français, et atteint un degré de civilisation assez avancé. (*Nouvelle Revue*, mars 1885.)

IX. RELIGIONS. — Catholiques, anglicans, méthodistes, presbytériens, anabaptistes, luthériens, congrégationistes, quakers, juifs, etc., voilà les dénominations religieuses que nous trouvons dans le recensement de 1881 : ce qui prouve que toutes les sectes sont autorisées. De même que les libertés civiles les plus étendues existent au Canada, comme la liberté de la presse, liberté des réunions publiques, liberté de pétition, etc., de même les libertés religieuses sont des plus complètes : ainsi absolue liberté de conscience, et point de religion d'Etat.

Naturellement, le protestantisme domine dans les pays de race anglaise, et le catholicisme dans ceux de race française. Québec est la métropole catholique du Bas-Canada. L'archevêque de cette ville a sous sa juridiction les cinq évêques de Montréal, de Trois-Rivières, de Saint-Hyacinthe, de Sherbrooke et de Rimouski. Dans le Haut-Canada, les évêques d'Ottawa, de London, de Kingston, d'Hamilton et du Saut-Sainte-Marie dépendent de l'archevêque catholique de Toronto.

On compte dans toute la confédération plus de 1 500 000 catholiques, dont un million pour la seule province de Québec ; il n'y en a que 320 000 dans la province d'Ontario, contre 166 539 angli-

cans, 600 000 méthodistes, 415 000 presbytériens de toutes sectes. Toutes ces sectes protestantes ont leurs districts particuliers, leurs presbytères spéciaux. Les anglicans ont un archevêque métropolitain, à Montréal; celui-ci a pour suffragants les six évêques de Toronto, Toronto-Ouest, Ontario, Huron, Algoma et Québec. C'est un seul évêché anglican pour le Bas-Canada tout entier; et de fait, dans cette province, l'anglicanisme (68 797 adhérents), toutes les sectes dissidentes et les autres cultes reconnus atteignent à peine le chiffre de 180 000 fidèles, tandis que le catholicisme à lui seul est pratiqué par 1 170 718 individus.

Il domine également dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, dans l'île du Prince-Edouard et le Manitoba; il pénètre avec les Franco-Canadiens dans la région des Prairies et le N.-O., où ont été fondés l'archevêché de Saint-Boniface, sur la rivière Rouge; l'évêché de Saint-Albert, sur la Saskatchewan, et le vicariat apostolique du fleuve Mackensie. Un des derniers créés, le diocèse de Vancouver, compte déjà 5 400 catholiques (sur 30 000 habitants).

X. LANGUES. — Deux langues dominantes. Le français et l'anglais sont facultatifs au parlement d'Ottawa, dans les chambres provinciales, et obligatoires pour la rédaction des actes publics, procès-verbaux et journaux officiels. Les rapports des différents ministères doivent être écrits et imprimés dans les deux langues; il en est de même des lois civiles, qui

ont été codifiées en 1866 à l'instar du code civil français. Tous les actes du parlement fédéral et de la législature de Québec peuvent être imprimés dans les deux langues ; devant les tribunaux on use de l'une ou de l'autre à volonté.

Nous n'avons pas à parler ici des langues indigènes, du reste à peine connues. On désigne sous le nom de langues colombiennes toute une famille de langues américaines parlées dans la région missouri-colombienne : ces langues semblent généralement chargées de sons gutturaux, d'aspirations et d'intonations extraordinaires. Chaque peuple, chaque tribu parle un dialecte qui lui est propre, et il y a probablement autant de rapports entre les langues qu'il y a de parenté entre les tribus ou les familles différentes ; mais jusqu'à présent il a été impossible de les classer en des groupes parfaitement déterminés, même aux voyageurs et aux missionnaires les plus familiarisés avec le langage (sauvage), comme disent les Canadiens. Il a paru à Montréal, l'an dernier, un ouvrage intitulé : *Lexique de la langue iroquoise*, avec notes et appendices, par J.-C. Cuoq, prêtre de Saint-Sulpice. D'autres dialectes aussi ont été étudiés avec soin. Mais laissons là le sauvage, pour nous occuper un peu du français parlé au Canada.

M. Ampère trouve que notre langue est en minorité sur les enseignes, et il cite comme exemples les suivants : « Manufactureur de ta-

bac » — « sirop de toute description » ; il trouve que le voisinage de l'anglais le corrompt ; il entend deux charretiers se disputer à Montréal, et ceux-ci emploient des mots que désavoue le *Dictionnaire* de l'Académie, etc. Nous sommes persuadé qu'en France deux charretiers, même sans s'insulter, n'emploient pas toujours des termes techniques. Ce que M. Ampère dit de l'invasion de l'anglais est plus grave, et un poète canadien a caricaturé ainsi qu'il suit le langage parfois défiguré des Franco-Canadiens :

Très souvent, au milieu d'une phrase française
Nous plaçons sans façon une tournure anglaise :
Présent'ment, indictement, impeachment, fireman,
Scheriff, writ, verdict, bill, roast-beef, foreman.
Nous écorchons l'oreille avec ces mots barbares,
Et rendons nos discours un peu plus que bizarres.
C'est trop souvent le cas à la Chambre, au barreau.

Est-il vraiment besoin d'aller aux Chambres canadiennes pour entendre des discours « bizarres », où le mot juste ne vient pas toujours à point ? et n'entendons-nous pas, même chez nous, des expressions étranges, survenues tout d'un coup, sans qu'on sache d'où elles viennent et dans quel sens on les emploie ? Le langage *pschutt* d'un héros de la « gomme » n'empêche pas de se produire les beaux et grands discours, bien français ceux-là, des jours de réception à l'Académie. Nous pensons que le jargon des artisans au Canada n'est pas un obstacle insurmontable à l'extension de la bonne langue française. Il en sera probablement de ce jargon ce

qu'il arrive de tous les patois : il disparaîtra peu à peu, ou vivra pendant longtemps parallèlement à notre langue.

On a de même prétendu que les Canadiens parlaient le patois normand du **xvi^e** et du **xvii^e** siècle. C'est une erreur : car nous trouvons dans nos dictionnaires les mots français employés de l'autre côté de l'Atlantique ; il semble même, au contraire, que ce langage, loin de s'altérer, tende à devenir de plus en plus correct. Tous les voyageurs cependant reconnaissent qu'il y a un accent, qui, loin d'être désagréable, plaît à beaucoup d'entre eux... Est-ce l'accent normand ? Peut-être lui ressemble-t-il. Mais un Canadien voyageant en France a prétendu que c'était à Chartres qu'il avait trouvé la plus exacte reproduction de l'accent franco-canadien. (LAMOTHE.)

La vérité est que le Canadien des rives du Saint-Laurent n'a jamais parlé autre chose que la langue de Racine, sa seule et vraie langue maternelle, à lui léguée par ses ancêtres venus de la vieille France, et qu'il conserve avec un soin jaloux, comme un joyau d'un prix inestimable. (SYLVA CLAPIN.)

XI. INSTRUCTION PUBLIQUE. — Nous voudrions pouvoir insister sur la situation actuelle de l'instruction publique au Canada, car nous avons entre les mains les rapports officiels adressés l'an dernier à la législature de Québec. Le cadre de ce petit livre ne nous le permet pas. Disons seulement que l'instruction publique est très développée dans l'Amérique

anglaise, où l'éducation va de pair avec la colonisation. Dans le Canada seulement, on compte près de 10 000 établissements scolaires, qui reçoivent ensemble 750 000 élèves : c'est presque le quart de la population canadienne. Toutefois, le Bas-Canada est encore relativement en retard sur le pays d'en haut ou province d'Ontario. Il y avait dans cette dernière 500 000 élèves en 1876, et 250 000 dans la première. Ce n'est pas une marque de décadence chez nos compatriotes d'au delà de l'Atlantique, mais une conséquence de la dépendance dans laquelle ils ont vécu pendant de longues années. Aujourd'hui plus que jamais ils regagnent le terrain perdu : notre langue est enseignée déjà dans les moindres villages ; il y a au Canada près de quatre-vingts journaux rédigés en français.

A côté des universités anglaises de Lennoxville et de Mac-Gill à Montréal, il n'y avait que l'université Laval à Québec. On vient d'en fonder une seconde à Montréal.

Il y a dans la province d'Ontario dix-sept collèges protestants décorés du nom d'universités, plusieurs écoles normales, trois « universités » catholiques, en tout plus de 5 000 établissements scolaires. La province de Québec en comptera bientôt autant ; elle a aussi ses « académies », ses collèges, ses écoles normales. Dans les deux provinces canadiennes (et les voisines suivent ce mouvement), de nombreuses sociétés savantes se forment : sociétés

d'agriculture, de littérature, d'histoire, etc.; des bibliothèques publiques surgissent çà et là de jour en jour : on cite la Société historique et l'Institut canadien de Québec.

Une pléiade d'hommes intelligents, instruits et dévoués à la cause franco-canadienne, s'est mise à la tête de cette jeune nation : orateurs, historiens, poètes, journalistes, travaillent dans le même but, celui de fixer cette nationalité. Déjà une littérature franco-canadienne existe, littérature dont nous nous proposons, au moyen d'extraits, de donner, dans un autre volume, une idée exacte. Nous avons déjà, dans le cours de ce travail, cité les noms de quelques-uns de ces hommes illustres, comme les Chauveau, Papineau, Parent, Garnaud, Lafontaine, Taché, Ferland, et surtout Crémazie, le poète national canadien.

Parmi les pièces de Crémazie, nous pouvons citer : *le Drapeau de Carillon*, *le Chant des voyageurs*, *les Morts*, *Guerre*, etc. Après lui, Louis Fréchette, auteur de *Fleurs boréales*, *d'Oiseaux de neige*, couronné par l'Académie française. *Le Monde illustré*, du 9 septembre 1882, a reproduit le morceau intitulé : « 1870 », du même auteur. *La Louisiane*, *le Mississipi*, *Alleluia*, *Sursum corda*, sont des poésies également fort remarquables.

Parmi les prosateurs, viennent en premier rang M. J.-C. Taché, auteur de *l'Evangile ignoré*, *l'Evangile prêché*, *l'Evangile accepté*, trois légendes dont chacune caractérise une

époque de l'histoire des tribus indiennes ; M. de Gaspé, auteur des *Anciens Canadiens* ; Joseph Marmette, auteur de romans historiques : *le Chevalier de Mornac*, *la Fiancée du rebelle*, *François de Bienville*, *l'Intendant Bigot* ; Mlle Laure Conan (*Angéline de Montbrun*), etc.

Pas plus en littérature qu'en politique les Franco-Canadiens n'oublient la mère patrie. On vient de fonder également à Québec une Société de géographie. N'est-ce pas une bonne occasion pour nous de renouveler avec nos cousins d'outre-mer des relations trop longtemps interrompues ; de renouer avec eux, comme l'a dit un écrivain, cette union morale qui, supérieure aux circonstances, déjoue les vicissitudes de la politique, franchit les espaces, et survit aux accidents de la force comme aux vains arrangements de la diplomatie ? Les relations intellectuelles avec le Canada en amèneront d'autres avec toutes les provinces du Dominion ; les relations commerciales suivront de près plus nombreuses entre nos deux pays, et ainsi la science, l'industrie, le commerce, seront un jour, avec la communauté de langage, les liens nouveaux qui rattacheront à son ancienne métropole une colonie que, sur la foi de Voltaire, elle a trop méconnue et trop délaissée.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

I. AGRICULTURE. — On peut diviser le vaste territoire de l'Amérique anglaise du Nord en quatre régions naturelles très distinctes ; ce sont : la Colombie britannique, le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, le Canada, et enfin le Nouveau-Brunswick, avec les terres et les îles qui l'entourent.

La région colombienne comprend les îles de la côte du Pacifique, le bassin supérieur de la Colombie et celui du Frazer. L'île de Vancouver n'a que très peu de terres cultivables, mais elles sont bien cultivées. Plus riches peut-être et moins bien soignées sont celles de l'archipel de la Reine-Charlotte ; toutefois les céréales y réussissent aussi complètement qu'en Angleterre, bien que le climat y soit moins égal. Tout comme ici, on cultive dans la Colombie anglaise toute sorte de céréales et de légumes : le blé, l'orge, les turneps, les pommes de terre, le riz,

les pois, les fruits d'Europe. Les pommes et les poires y viennent, dit-on, en abondance. Il y a malheureusement trop peu de vallées fertiles dans cette âpre et misérable contrée pour que l'agriculture puisse y devenir jamais une source de revenus suffisants. Les neuf-dixièmes du pays sont, comme le territoire de Stekeen, au N. de la rivière Simpson, couverts de rochers abrupts, de montagnes élevées, de plateaux froids, stériles et déserts. La Colombie est plutôt un pays de pâturages qu'une terre de labour. Mais là où l'agriculture aujourd'hui végète, peut-être un jour l'industrie prospérera. Les forêts de cette région, qui au premier aspect semble n'être qu'une masse de bois, suffiraient, dit le lieutenant Macdonald, pour fournir le monde entier, pendant bien des générations, d'excellents bois de construction. Les flancs des montagnes et des collines sont couverts d'arbres de toute sorte, et qui atteignent, comme dans les contrées méridionales, des proportions prodigieuses : le saule, le bouleau, le noisetier, le genévrier, le cerisier sauvage, le chêne, le cèdre, le peuplier, l'érable, mais surtout les pins et les sapins, y croissent admirablement. Disons-le tout de suite, les produits forestiers sont une véritable richesse pour le Dominion, et chaque année la valeur de leur exploitation atteint plus de 100 millions de francs. C'est surtout dans le Canada qu'ils sont exploités.

Cette végétation arborescente, si vigoureuse qu'elle rappelle la puissance des terres califor-

niennes ou du Far-West américain ; le climat beaucoup plus doux relativement que celui de l'Amérique orientale à la même latitude, surtout dans les vallées encaissées et sur le penchant des coteaux, sont dus aux vapeurs de l'Océan, tièdes émanations que produit le grand courant d'eau chaude qui longe toute cette côte, comme celle de la Californie.

En dehors des vallons encaissés et propres à la culture, en dehors des plateaux couverts de forêts déjà exploitées par des industriels entreprenants, on ne trouve plus que des terrains granitiques et stériles. C'est à peine si l'Indien, çà et là, dans quelque secret recoin que le souffle de mort oublie, cultive sa chère kamass, une sorte de racine, grosse comme un oignon, dont il fait ses délices les plus pures.

Le territoire de la baie d'Hudson, qui mesure plus de sept millions et demi de kilomètres carrés, n'offre pas dans toute son étendue des caractères identiques. Aussi doit-on le subdiviser en plusieurs régions. L'extrême Nord-Ouest, ou région des sources de l'Youkoun au delta du Mackensie, glacée pendant neuf mois de l'année, ressemble aux parties septentrionales de la Sibérie ; elle s'étend jusqu'au lac Athabasca, où commence la région des prairies. Des mousses, de verts gazons, quelques bouquets de bois au fond des vallées, des lichens, des *tripes* de roches (sorte de lichen gélatineux), des bouleaux nains : telles sont les maigres ressources de cette zone. La région des bois est plus riche :

elle comprend tout le pays situé entre les lacs Huron et Supérieur, la mer d'Hudson et le lac Winnipeg. Pendant deux ou trois mois seulement l'hiver a disparu, la température est supportable, les arbres reprennent un peu de vie. Peupliers, saules, bouleaux, pins, mélèzes, thuyas, se couvrent de feuilles; mais le sol, surtout sur les rivages, devient un vaste marais. La région du Labrador n'est qu'un plateau de granit glacé et stérile, incapable de justifier le nom de Tierra de Labrador que lui donna Cortereal. Jusqu'à un certain point la côte méridionale est moins ingrate : des mousses, quelques arbres rabougris, mélèzes, pins, bouleaux, peupliers, végètent sur la rive du Saint-Laurent.

Tel est, dans son ensemble, le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson : désert et stérile au N., il est à peine peuplé et cultivable au S., où cependant depuis quelques années la colonisation franco-canadienne a fait de rapides progrès : mais heureusement la Compagnie réunie du N.-O. et de la baie d'Hudson vient en aide aux quelques milliers d'Esquimaux et d'Indiens qui trouvent un dédommagement dans la chasse et la pêche, la seule richesse du pays.

Pour ne rien exagérer, nous devons ajouter que certaines parties, sans doute plus méridionales, mais encore très reculées du N.-O., sont fort cultivables. Sir Charles Tupper, ministre des chemins de fer et des canaux, prétendait (dans un discours du 5 février 1884) que « 100 000 cultivateurs, ensemençant chacun

320 acres, avec un rendement moyen de 20 minots, récolteraient (dans la partie achetée du N.-O.) 640 millions de minots de blé, soit 50 pour 100 de plus que la production totale des Etats-Unis : or, sans parler de ses mines, de bassins houillers très étendus, le N.-O. renferme six zones qui donneraient à 100 000 cultivateurs 320 acres. » (V. DU BLED.)

Le sol et le climat canadiens sont beaucoup plus favorables à la production agricole : dès le XI^e siècle, les explorateurs scandinaves avaient donné le nom de Vinland (pays des vignes) aux contrées voisines du Saint-Laurent. Le raisin est en effet ici en pays ami, plus encore toutefois dans la province d'Ontario que dans le Bas-Canada, où il fut signalé tout d'abord. A Québec il n'arrive qu'à une demi-maturité, qu'il atteint plus facilement à Montréal, mais qui n'est réellement complète qu'à Toronto. Ce que nous avons dit du climat suffit à expliquer cette particularité. Certains fruits, comme la pêche et le raisin, réclament une température plus douce et plus soutenue : ils réussissent mieux dans le Haut-Canada ; d'autres plantes, comme le maïs, l'orge, l'avoine, redoutent moins les ardeurs du soleil et les brusques variations de l'atmosphère : la province de Québec leur convient davantage. L'agriculture est assez avancée dans les deux provinces. Le blé, l'orge, l'avoine, le riz, le maïs, le sarrasin, toutes les espèces de grains, en un mot, y sont cultivées avec soin. On y trouve des fruits de toute

sorte : pommes, poires, abricots, fraises, framboises, etc. ; des légumes, des pommes de terre, des melons, du houblon, du tabac, du lin, du chanvre. Les céréales mûrissent jusqu'au 52° degré de latitude septentrionale ; les plantes oléagineuses ne dépassent pas le 51° degré.

En général, la province d'Ontario est plus productive et plus riche, et elle exige moins de labeurs que sa sœur de Québec, dont le sol est moins fourni en terre végétale. A cet égard on distingue trois régions : la région d'Ontario, la région Laurentienne et la Champagne, ces deux dernières dans le Bas-Canada. La Champagne est cette vaste plaine qui s'étend, par une pente très douce, des Laurentides aux bords du Saint-Laurent, plaine formée de terrains dévonien et siluriens, très fertile et bien cultivée à l'O., mais épuisée, faute de soins, vers l'E., surtout entre Québec et Ottawa. L'arête légère des hauteurs qui relient les Laurentides aux Adirondacks, sépare la Champagne de la région d'Ontario. Au N. de l'une et de l'autre, s'étend sur les flancs des collines et jusqu'aux plateaux labradoriens la région Laurentienne, pays de forêts d'une étendue considérable. Aux cryptogames de la région polaire, aux maigres forêts de pins, de saules rabougris, de bouleaux étiés et de longs peupliers, qui seuls peuvent braver les rudes hivers des bords de la mer d'Hudson ou du territoire N.-O., succèdent les érables, les magnolias, les chênes, les rhododendrons, qui annoncent le voisinage d'un climat

plus tempéré. Les arbres sont moins beaux, moins vigoureux que ceux de la Colombie; mais ils sont des plus variés : pins, sapins, cèdres, peupliers, frênes, hêtres, ormes, érables, sycomores, noyers, lauriers, châtaigniers, s'y trouvent réunis. Quelques espèces même atteignent, comme dans la région colombienne, des dimensions qui doublent leur utilité : l'orme, par exemple, que les indigènes creusent en canots, et l'érable, que les Canadiens ont choisi comme emblème de leur nationalité. Spéculateurs ou colons, incendies même, auront beau faire : il y aura de longtemps au Canada de magnifiques forêts. Les vergers sont nombreux aussi, donnant ces pommes fameuses dont on fait aujourd'hui un si grand commerce. — En 1883, on en a exporté 158 018 barils, qui valaient 2 505 908 francs.

La partie de ce pays située au S. du Saint-Laurent forme une région à part, la région des communes de l'E. Pays de plaines sur les bords du fleuve, de fermes et de pâturages sur les coteaux et les montagnes de l'E., elle va rejoindre la dernière région agricole de l'Amérique anglaise du Nord, la région acadienne, qui, avec le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, comprend l'île du Prince-Edouard et Terre-Neuve.

Terre-Neuve a des endroits bien cultivés : ce sont les vallées profondes et étroites qu'enserrent des collines granitiques, sur les flancs desquelles, entre des rocs dénudés, apparaissent çà et là des bruyères et des forêts. La seule culture qui

y réussisse vraiment, est celle des pommes de terre ; le sol est surtout propre aux pâturages.

Moins granitique, l'île du Prince-Edouard jouit d'un climat plus doux et plus constant. Son sol bas et marécageux, couvert de prairies, est plus riche en céréales, mais possède moins de forêts. La Nouvelle-Ecosse et l'île du Cap-Breton contiennent les unes et les autres. Grâce à une assez grande quantité de sol alluvial au fond des vallons, les pommes de terre, le froment, l'avoine, y viennent à merveille ; les légumes, les fruits (groseilles, framboises, etc.), n'y sont pas rares. Mais cette terre est encore mal cultivée. Ce qui fait sa principale richesse, ce sont ses vastes forêts de pins, de sapins, de bouleaux, d'ormes, etc., peu exploitées encore. Il y avait à l'E. de la rivière Saint-Jean, dans le Nouveau-Brunswick, de très belles forêts ; aujourd'hui disparues et remplacées par des terrains fertiles livrés à la culture. Les céréales, le maïs réussissent très bien dans les plaines ; les collines et les plateaux sont encore couverts de bois d'une certaine étendue.

En général, les contrées les mieux cultivées se trouvent dans la vallée même du Saint-Laurent ou sur les bords des Grands-Lacs. Sur les deux rives du fleuve, le sol est recouvert d'une couche assez profonde de terre fraîche, de couleur foncée, mêlée d'une terre végétale très grasse, qui s'étend au N. et au S., à une quinzaine de lieues. C'est sans contredit la zone la plus fertile du Dominion ; c'est aussi la plus

peuplée. La Colombie anglaise n'est encore qu'une colonie au berceau, et le territoire N.-O. ne saurait compter lorsqu'il s'agit d'agriculture. La production agricole des régions canadiennes peut être évaluée à plus de 12 millions d'hectolitres de froment par an, 20 millions d'hectolitres d'avoine, 15 millions d'hectolitres de pommes de terre, 9 millions d'hectolitres de navets, 5 millions d'hectolitres de pois. Avec des colons plus nombreux, les Franco-Canadiens commencent à le comprendre, avec des voies de communication plus faciles, ces ressources ne feront que s'augmenter.

II. PRODUCTIONS MINÉRALES. — La constitution géognostique de cet immense territoire est en général peu connue, et ses richesses minérales peu exploitées. Depuis quelques années cependant, certains districts ont été mieux étudiés. En 1856 la rumeur se répand qu'une mine d'or vient d'être découverte aux environs du Frazer : aussitôt industriels et mineurs font irruption (*rush*) dans ces contrées bienheureuses, que jusque-là l'insonciant Indien avait foulées sans se douter de son opulence. En 1858, nouvelle découverte de gisements aurifères, nouveau départ d'hommes cupides et affamés de richesses. Ils trouvent et exploitent en 1862 le placer du Caribou (entre 53 et 54 degrés 30' lat.), et se portent peu à peu dans la région environnante, surtout dans le bassin de la rivière de la Paix.

Des milliers d'Yankees, d'Anglais, de Cana-

diens, de Californiens, s'adonnèrent à cette exploitation, devenue de jour en jour plus difficile, par suite de la plus grande rareté des paillettes d'or qu'il faut extraire des roches de quartz qui les contiennent. « D'après un journal des Etats-Unis, l'or fourni par les placers de la Colombie britannique monte, pour les années 1858-1873, à une valeur totale de 116 millions de francs. Si l'on y ajoute les valeurs qui ne sont pas confiées aux escortes officielles, on arrive au chiffre approximatif de 175 millions de francs, soit de 11 à 12 millions par an. »

Cette ardeur à dépouiller les placers aurifères a fait négliger les autres richesses de cette contrée volcanique. D'autres métaux pourtant s'y trouvent en abondance : argent, cuivre, fer, zinc, plomb, mercure, manganèse, ainsi que des calcaires, des grès, du charbon de terre. Le sol, dans la Colombie comme à Vancouver, recèle des mines houillères, qui promettent de devenir pour cette colonie une source abondante de revenus.

L'or natif se rencontre également, bien qu'en moins grande quantité, dans quelques comtés du Bas-Canada et de la province d'Ontario. On cite aujourd'hui les placers du comté de Beauce, du comté d'Hastings, et ceux du Saint-François.

En revanche, on trouve beaucoup de fer et de cuivre, que l'on exploite sur divers points, notamment dans la région des lacs (au N. du Supérieur et du lac Huron, au N. du lac Ontario,

au S. du Saint-Laurent, dans la Nouvelle-Ecosse depuis le lac Champlain jusqu'à la pointe de Gaspé, dans la région des communes de l'E. (Bas-Canada), à l'embouchure de la Moisie, etc.)

En 1827, ont été découvertes les fameuses mines de fer magnétique de Hull. Longtemps elles furent négligées, faute de capitaux, et surtout faute de voies de communication; mais aujourd'hui, grâce au chemin de fer de colonisation du Nord, grâce à la formation de sociétés d'industriels chargés de l'exploitation, Hull, ville toute française, sur l'Ottawa, est devenue un centre d'industrie considérable. Aussi sa population, actuellement de 12 000 habitants, a-t-elle triplé depuis 1871.

On trouve aussi près de Trois-Rivières des mines importantes d'oxyde de fer hydraté appelé limonite, et qui servent à alimenter les forges de Saint-Maurice, établies par les Français à l'époque de leur domination.

En bien des endroits le cuivre existe à l'état pur, ce qui permet de le recueillir assez facilement. La valeur totale du minerai de fer et de cuivre est, pour les seules contrées orientales, de près de deux millions de francs. Les rochers qui forment la rive septentrionale du lac Supérieur, renferment d'importantes mines d'argent et du plomb, que l'on trouve aussi en différents points des Laurentides, dans les monts de la Gaspésie et dans le comté de Kingston (province d'Ontario). Il y a un peu partout, mais surtout

sur les bords des Grands-Lacs, du nickel, du cobalt et de l'étain.

On signale également dans plusieurs régions, notamment sur les bords de l'Ottawa (Outaouais), des dépôts considérables de chaux phosphatée (apatite), que l'on commence à exploiter. Cette exploitation ne tardera pas à se faire sur une beaucoup plus grande échelle : car les agriculteurs canadiens reconnaissent les propriétés éminemment fertilisantes de ce minéral, appelé à devenir un élément nouveau, une ressource de plus pour la prospérité agricole sur les bords du Saint-Laurent. L'exploitation du phosphate de chaux a produit 18 000 tonnes en 1881.

Le terrain houiller, qui occupe de si vastes espaces dans la région alléghanienne, se retrouve à Terre-Neuve, dans la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Ici l'exploitation de la houille ne produit guère que 20 à 30 000 tonnes (à Hillsborough, au fond de la baie de Fundy); les couches les plus épaisses sont dans les comtés de Picton et de Cumberland (Nouvelle-Ecosse) et dans la partie orientale de l'île du Cap-Breton; elles donnent aujourd'hui plus de 70 000 tonnes de houille. On la trouve aussi en abondance dans l'île d'Anticosti et dans les deux Canadas, où les terrains houillers occupent au moins 36 000 hectares.

Dans la Gaspésie, l'huile de pétrole est l'objet d'une assez importante exploitation; il en est de même dans l'Ontario méridional, pointe du

Haut-Canada qui s'avance entre les lacs Huron, Erié et Ontario.

La tourbe, le marbre, la pierre meulière, l'argile plastique, la pierre lithographique, les grès, les calcaires, le tripoli, se rencontrent au S. et au N. du Saint-Laurent, et surtout dans le Labrador, où l'on exploite aussi le fer, le cuivre, la pyrite sulfureuse, la pierre spéculaire, le cristal de roche et le labradorite, minéral qui appartient au groupe des feldspaths. L'asbeste ou amiante, substance incombustible, recouvre de ses filaments bon nombre de rochers de l'Amérique anglaise.

Mica, baryte, ardoise, sel gemme, antimoine, phosphate de chaux, se trouvent en bien des points. Peut-être le territoire N.-O. renferme-t-il à lui seul toutes ces richesses minérales réunies. Là encore on rencontre le terrain houiller, qui s'étend jusqu'aux régions polaires; mais toute exploitation est bien difficile, surtout dans les régions glacées septentrionales. L'Athabasca-Mackensie possède certainement des gisements aurifères; mais si les chercheurs d'or n'y viennent pas en aussi grand nombre que dans les placers de la Colombie, cela tient aux difficultés trop nombreuses qu'ils rencontrent en ces froids pays. Comment exploiter les bancs de sables aurifères au moyen des lavages, quand pendant six à sept mois de l'année la terre n'est qu'un bloc de glace que le dégel transforme en torrents épouvantables?

Dans le N. existent des mines de toute sorte

inexploitées. Une entre autres est très célèbre : c'est celle qui s'étend dans la région où le Copper-Mine (rivière de la Mine de cuivre) prend sa source. Les eaux qui sortent de la montagne en sont tellement saturées, qu'on dirait une source de cuivre. Les indigènes tiraient de là le métal dont ils fabriquaient leurs couteaux, haches et autres instruments. On a découvert aussi des gisements de charbon dans ces mêmes parages. « Sur la rive gauche de la rivière des Esclaves, il existe une mine de sel qui est très probablement la plus considérable de la terre, et certainement elle est plus précieuse pour les populations de nos contrées que les gisements aurifères... Par suite de la difficulté des communications, cette mine n'est que très peu exploitée. (Mgr CLUT.)

C'est cette même raison qui fait qu'il nous reste tant de choses à apprendre sur ces terres lointaines. Quoi qu'il en soit, nous en savons assez pour affirmer qu'elles ne sont pas sans richesses. Dès aujourd'hui en effet, sous le rapport de la production minérale, le Dominion peut rivaliser avec les pays les plus favorisés du nord de l'Europe. La production totale de la houille a été en 1881 de 1 307 824 tonnes; le pétrole non raffiné a produit 774 500 hectolitres.

III. INDUSTRIE. — *Industrie de l'or.* — Pendant quelques années l'industrie de l'or fut de toutes la plus importante, surtout dans la Colombie anglaise. L'or, disait-on, se ramassait en plusieurs endroits par pelletées; les beaux jours

de la Californie venaient de reparaître... Ce fut pour s'évanouir bientôt. Les champs d'or n'étaient pas aussi riches qu'on l'avait supposé, et bon nombre d'aventuriers revinrent après de cruelles déceptions.

L'exploitation de l'or continue toujours, mais elle est loin d'être la source la plus abondante des revenus dans les provinces anglaises.

Chasse et pêche. — Aujourd'hui la chasse et la pêche ont une importance bien plus considérable : c'est la vraie richesse du pays, c'est la ressource principale des Indiens et de nombreux trappeurs, soit qu'ils travaillent pour leur propre compte, soit qu'ils soient employés par les Compagnies réunies d'Hudson et du Nord-Ouest, ou toute autre compagnie de commerce.

Rien de plus riche que la faune de la Nouvelle-Bretagne. Les animaux sauvages, bêtes de proie ou de chasse, se sont, pour ainsi dire, réfugiés dans les vastes solitudes de cet immense pays. Beaucoup d'entre eux sont très précieux à cause de leurs fourrures : aussi sont-ils les premiers en butte aux attaques des chasseurs, et ils deviennent de plus en plus rares ; quelques espèces même ne tarderont pas à disparaître.

Parmi les plus importants nous citerons :

Le bison ou bœuf musqué. Les bisons vivent en troupes nombreuses sur les rives du Missouri et de la rivière Churchill, sur la côte occidentale de la baie d'Hudson et dans les monts Rocheux. Le buffle, les castors au pelage

tantôt tout blanc, tantôt d'un beau noir comme dans l'extrême Nord-Ouest, tantôt d'un brun roux uniforme comme au Canada, quelquefois d'un jaune pâle dans la région des prairies, ou bien varié de jaunâtre et de brun. La guerre acharnée faite au castor a changé sa nature : de sociable qu'il était, il est devenu solitaire et il fuit l'approche de l'homme. Rare en Europe, il tend à disparaître même dans la Nouvelle-Bretagne, où il diminue de jour en jour.

Le cerf, au museau pointu, à la taille élégante et svelte. C'est le daim des Anglo-Américains. Son pelage est d'un jaune clair en été, d'un gris roussâtre en hiver. Le chevreuil d'Amérique ou cariacou est plus petit que le précédent. Les daims de Virginie habitent la Nouvelle-Géorgie.

Le lynx du Canada, au poil long, fauve ou tacheté de gris ou de brun. Sur la côte N.-O., dans la Colombie, on trouve le lynx à bandes. Le chat sauvage se rencontre en beaucoup d'endroits. On trouve également des renards en grand nombre et de couleurs très différentes : renards croisés gris et blancs, renards tricolores au pelage doux, fin et soyeux, renards argentés des bords du Missouri et des Rocheuses.

Les ours sont très communs dans toute l'étendue du Dominion : ours bruns, noirs, gris et blancs. L'ours brun se rencontre surtout dans les régions montagneuses ; il est lourd de me et très caranssier. L'ours noir se nour-

rit presque exclusivement de végétaux ou de poissons, qu'il pêche avec habileté ; il fait son régal favori de la pomme de terre, qu'il arrache fort prestement au moyen de ses griffes puissantes. L'ours gris n'est autre que l'ours féroce de Lewis et Clarke. Son audace égale sa force. Plus carnassier même que l'ours brun, il se jette sur des troupeaux entiers de bisons, qui se forment aussitôt en cercle, de manière à lui présenter de toutes parts leurs cornes, armes puissantes qui ne font pas toujours fuir leur redoutable agresseur. L'ours blanc n'est pas plus terrible que l'ours noir, malgré l'effroi qu'il inspire aux voyageurs, trompés en cela par les faux récits de ceux qui les ont précédés. Cet animal vit de phoques et de cétacés, et ne s'attaque à l'homme que lorsqu'il est affamé. Toutes ces variétés sont précieuses, à cause de leur abondante fourrure.

Il en est de même des blaireaux, moufettes, martes, loutres, hermines, belettes, etc., qui abondent dans les possessions anglaises.

Le blaireau carcajou, variété du blaireau commun, habite le Labrador et le pays des Esquimaux : animal paresseux, défiant, solitaire, mais plein de ruse et d'intelligence ; il se fait une demeure souterraine, que souvent lui vole le renard, peu habile à creuser la terre. Le blaireau se nourrit de fruits, de mulots, de grenouilles, de serpents, et, quand il le peut, de perdrix et de lapereaux.

La moufette, à peu près grosse comme notre

chat domestique, est un animal nocturne, auquel on donne le nom de bête puante, d'enfant du diable, à cause de l'odeur infecte qu'elle répand lorsqu'elle est irritée. Son pelage offre des teintes variées.

La marte, comme la moufette, a le pelage doux et soyeux, mais l'instinct le plus sanguinaire. Ces animaux ne se nourrissent que de proie vivante, et font le plus de victimes possible. La marte des Hurons est une variété d'un brun clair, qui se trouve surtout dans le Haut-Canada. Là aussi on voit le vison, brun généralement, avec des teintes plus ou moins foncées ; il se nourrit de poissons, d'oiseaux aquatiques, de rats, souris, moules, etc.

La loutre forme des troupes qui fréquentent les fleuves ; le rat musqué et d'autres variétés se rencontrent sur les bords de la baie d'Hudson ; çà et là l'hermine ou roselet, au pelage d'un brun marron en été, tout blanc en hiver.

Citons encore : l'orignal, espèce d'élan, quadrupède énorme, excellent gibier dont les Peaux-Rouges se montrent très friands. Le caribou, qui « est le plus grand cerf de l'Amérique du Nord. C'est un animal dont la forme ressemble beaucoup à celle du renne de la Laponie, mais dont les mœurs sont tout à fait différentes. Le caribou est sans contredit aussi dangereux que le bison (1). »

(1) BÉNÉDICT-HENRY REVOIL, *Chasses dans l'Amérique du Nord*;

L'urson, ou porc-épic velu, couvert de piquants bien plus courts que ceux du porc-épic ordinaire ; ils sont en partie blancs ou jaunâtres, et en partie bruns ou noirâtres. L'urson se nourrit de fruits, de graines et de racines, et surtout de l'écorce de pin du Canada et de celle du tilleul glabre. La chair de cet animal est très estimée des Américains, qui lui font une chasse continuelle, à laquelle il se dérobe comme il peut, en grimpant sur les arbres, en se cachant dans leur tronc creusé par le temps ou sous leurs racines.

Cette énumération est forcément incomplète, mais elle suffit pour donner une idée de la richesse et de la variété de la faune nord-américaine.

Dans la gent volatile, nous nous contenterons d'indiquer le cygne sauvage, le dindon, l'oie, le canard, la perdrix et la plupart des autres espèces européennes, telles que les martins-pêcheurs, le faisan, l'outarde, de fort jolis grimpereaux, le colibri, la bécassine, le pluvier, la sarcelle et la poule des prairies, parmi les oiseaux de terre. N'oublions pas cependant leur seigneur et maître, le type de la rapacité, de la force brutale, l'aigle, que les États-Unis ont choisi comme emblème héraldique de leur vaste république (1). Il y en a dans ces régions

(1) Franklin déplorait vivement le choix de ses compatriotes, parce que, disait-il, l'aigle est un oiseau d'un caractère féroce et honteux, qui ne sait point gagner honnêtement sa vie.

deux variétés principales : l'aigle brun et l'aigle à tête blanche.

Parmi les oiseaux de mer, on reconnaît principalement les albatros, qui construisent leurs nids avec de l'argile, à quelques pieds au-dessus du rivage. Ces oiseaux, malgré leur volume considérable, volent avec rapidité et s'avancent très loin en pleine mer. Ils se nourrissent de mollusques et surtout de poissons volants, qu'ils saisissent en rasant la surface de l'eau.

Les pics noirs, d'un noir velouté, profond, mais dont le vol est disgracieux ; et enfin les pingouins, marqués de raies blanches et de taches noires. Ils habitent ordinairement les glaces flottantes, et ne se rendent sur le rivage que pour permettre à la femelle de déposer sa ponte annuelle, un œuf seul mais très gros.

La chasse offre donc des ressources plus sûres et plus abondantes que les gîtes aurifères (1). On en peut dire autant de la pêche. Le courant arctique, qui longe les côtes canadiennes, y amène en été une quantité prodigieuse de poisson. Nul pays au monde ne possède peut-être de pêcheries plus riches que celles du Dominion. Malheureusement, elles sont jusqu'à ce jour peu exploitées, sauf cependant les pêcheries de morues sur les bancs de Terre-Neuve, qui occupent tous les ans plus de 5 000 matelots et de

(1) Nous devons dire cependant que, par suite de l'accroissement de la population, le produit de la chasse tend à diminuer ; mais il y aura de longtemps assez de territoires non colonisés, pour défrayer les chasseurs.

1 800 navires (1). Mais sur les côtes il n'y a que peu d'établissements de pêche. Les deux plus importants sont sur le littoral de la Colombie anglaise : l'un, pour le saumon, que l'on exporte comme conserve; l'autre, pour la pêche de la baleine. Contre ce roi des cétacés, les pêcheurs font usage de balles explosibles, qui, en pénétrant dans l'animal, éclatent et y forment un harpon. Les phoques vivent principalement sur les côtes glacées qui terminent au nord le continent américain; sur toutes les autres, à l'ouest comme à l'est, on trouve en grandes quantités, après la morue, qui se multiplie avec une étonnante rapidité, le hareng, l'anchois, la sardine, le flétau, le chien de mer, les huîtres, etc., etc. Les rivières et les lacs de l'Amérique anglaise foisonnent également en poissons de toute sorte, tels que saumons, truites, carpes, anguilles, esturgeons, maquereaux, turbots, etc. Sur le Saint-Laurent on pêche le marsouin, avec la graisse duquel on fabrique une excellente huile à brûler.

Des milliers de bras sont occupés aux pêcheries, mais les efforts sont trop individuels. Il faudrait, pour tirer vraiment parti de ces richesses inépuisables et pour régulariser la vente des produits de la mer, l'organisation de compagnies sérieuses et sûres, et l'établissement de vastes réservoirs sur de nombreuses parties

(1) Sur ces 1 800 navires, il y en a plus de 900 français, jaugeant 100 000 tonneaux. Le produit moyen pour la pêche anglaise seulement est de 22 millions de francs.

du littoral. Néanmoins le produit des pêcheries s'est élevé en 1882 au chiffre de 85 millions de francs, et les pêcheries canadiennes ont obtenu un magnifique succès à l'Exposition internationale des pêcheries qui a eu lieu à Londres en 1883.

Chasse et pêche sont donc les véritables mines d'or du Dominion.

Autres industries. — Mais, indépendamment de la pêche et de la chasse, les occupations habituelles des populations de la Nouvelle-Bretagne sont l'agriculture proprement dite, l'élevage du bétail et l'exploitation des bois. Les forêts canadiennes ont produit pour l'année 1870 près de 800 millions de mètres cubes de bois de toute sorte et plus de 120 000 mâts de navires. Nos animaux domestiques, introduits dans les provinces orientales, se sont étonnamment multipliés : on comptait en 1871 plus de 800 000 chevaux, 2 millions et demi de têtes de gros bétail et 3 millions de moutons, rien que dans les quatre provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Aussi l'industrie a-t-elle été jusqu'à ce jour généralement agricole. Cet état de choses servait trop bien les intérêts de ses manufacturiers, pour que l'Angleterre ne se soit pas appliquée à le faire durer autant que possible. Depuis quelques années cependant, l'industrie manufacturière a fait de grands progrès dans les contrées du Sud et sur les bords du Saint-Laurent. Il ne pouvait en être autrement dans un

pays où se trouvent tant et de si belles chutes d'eau, des mines et des forêts si riches, où le combustible végétal et minéral existe en abondance. Il n'y a plus aujourd'hui seulement des moulins à farine ou des scieries de bois pour la construction des navires. Mais les chantiers de constructions navales, l'industrie la plus ancienne de ce pays, se sont multipliés considérablement : à celui de Québec, un des plus grands chantiers de construction du monde, il faut ajouter ceux de Saint-John, d'Halifax, de Toronto, de l'île du Prince-Edouard, qui rivalisent désormais avec ceux de l'Angleterre, et qui produiraient des revenus bien plus abondants, si cette industrie ne souffrait actuellement de la concurrence des vaisseaux en fer. On cite les forges et les fonderies d'Ottawa, de Saint-Maurice, de Trois-Rivières ; les manufactures de drap, les tanneries de la province d'Ontario ; la carrosserie et l'ébénisterie de Toronto et de Québec ; les ateliers de construction de machines agricoles, les fonderies de suif, la chapellerie ; la fabrication du sucre d'érable, de la potasse, et beaucoup d'autres branches d'industrie qui peuvent figurer dignement à côté des industries de la vieille Europe.

IV. COMMERCE. — *Voies de communication : chemins de fer, canaux, routes.* — Les chemins de fer se multiplient rapidement dans le Dominion. La ligne la plus importante est celle du Grand-Tronc (*Grand-Trunk railway*), qui va de Détroit à Rimouski. Elle passe par Chatham, London,

Oxford, côtoie le bord septentrional du lac Ontario, dessert Toronto, Windsor, et arrive à Kingston. Elle longe alors la rive nord du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, en passant à Prescott et à Johnst. Montréal est le centre des chemins de fer canadiens. Dans cette ville, le Grand-Tronc traverse le fleuve sur le pont Victoria, dont nous avons parlé plus haut. La voie ferrée suit dès lors la rive droite du fleuve, dont elle s'écarte constamment jusqu'à Richemont; elle s'en approche ensuite, en passant à Athabasca, Liverpool, Saint-Joseph, Montmagny, Kamouraska et la rivière du Loup.

Une autre ligne, l'Intercolonial, part de la rivière du Loup, traverse le Nouveau-Brunswick, passe par l'isthme de Memerancook ou de Beauséjour, entre dans la Nouvelle-Ecosse, et va jusqu'à Halifax, sur l'Atlantique, avec des embranchements sur Saint-John et sur la baie des Chaleurs.

Le Grand-Tronc envoie de nombreuses ramifications à droite et à gauche, vers les États-Unis et dans les deux Canadas. Ces deux provinces sont littéralement sillonnées de chemins de fer, et tous les jours on en construit de nouveaux, surtout dans le Bas-Canada, qui, malgré ses grandes villes de commerce, en possédait moins que la province d'Ontario. Les plus importants sont les embranchements de London à Charlotteville, d'Oxford à la rivière de Niagara. Celui-ci se termine en face de la ville américaine de Buffalo. Deux lignes partent de

Toronto, l'une vers la rivière Saint-Clair, l'autre à la baie de Géorgie ; deux autres mettent en communication rapide la population des vallées de l'Outaouais et du Saint-Laurent : la première et la plus longue va des Mille-Iles à Sydenham ; la seconde, à voie étroite, un vrai chemin de fer en miniature, part de Prescott (vis-à-vis Ogdonsburgh, dans l'État de New-York), pour aboutir à Ottawa. Quelques-unes viennent seulement d'être achevées : celles, par exemple, qui relient Montréal à Québec, et Montréal à Hull et au portage du Fort, sur l'Outaouais. Cette dernière, qui conduit un grand nombre d'émigrés vers les riches vallées des Hautes-Terres et des affluents de l'Ottawa, mérite déjà le nom, que lui ont donné ses promoteurs, de « chemin de la colonisation du Nord ». La ligne la plus importante sur la rive droite du fleuve est celle qui rejoint Athabasca à Trois-Rivières. Mais, nous l'avons dit, beaucoup d'autres sont en voie d'exécution et l'on en projette tous les jours de nouvelles. La construction d'une voie gigantesque était même à l'étude depuis longtemps : il s'agit du Grand-Pacifique canadien. Malgré les querelles politiques de 1872, ce chemin de fer, prolongement immense (4 600 kilomètres) du Grand-Trunk railway, véritable défi porté à la nature, est en voie d'exécution, et le moment n'est plus guère éloigné où Halifax et Québec communiqueront avec New-Westminster, comme aujourd'hui New-York avec San-Francisco, par le Grand-

Central-Pacifique. On pense même pouvoir inaugurer le chemin de fer colonial cette année (1886) : car il ne reste guère plus de 1000 kilomètres à construire. Une première conséquence sera de faciliter la colonisation vers l'O. : on songe à réduire le tarif d'émigration de Québec à Winnipeg (de 31 à 12 piastres), et l'on assure qu'une ligne de France ou d'Angleterre la distance à l'extrémité orientale de l'Asie, au Japon, sera de plus de 1700 kilomètres plus courte que par New-York et le Transcontinental américain. Aujourd'hui le Dominion canadien possède 13 000 kilomètres de voies ferrées, et le Transcontinental à lui seul en aura 6 000 l'an prochain.

Nous avons indiqué ailleurs les principaux canaux, ceux surtout qui, évitant les brusques ressauts du terrain dans la vallée des Grands-Lacs et du Saint-Laurent, font de ce fleuve la plus belle voie de navigation intérieure qui existe dans le monde. Des améliorations successives, de nouveaux travaux rendent de jour en jour cette navigation plus facile : on élargit les canaux, on les creuse davantage, de façon à en permettre l'accès à des navires de mille tonnes. On pourrait ainsi transporter avec la plus grande facilité et la plus grande économie tous les produits de l'O. depuis le lac Supérieur jusqu'à Montréal, qui deviendrait pendant six mois au moins chaque année le port le plus commerçant du Canada. Grand'haven, South-haven, Chicago, Milwaukee, Détroit, Duluth,

toutes les jeunes cités qui s'élèvent et grandissent si rapidement sur les bords des cinq grands lacs, en seraient les tributaires forcés.

On songe à créer de nouveaux canaux, tels que ceux de Trenton, de Toronto à la baie de Géorgie, de Caunavhaga, qui évitera par la rive droite le saut Saint-Louis, que le canal Lachine tourne déjà par la rive gauche, etc. « Un autre projet grandiose, qui date déjà de quelques années, consisterait à rouvrir au commerce, par des travaux de canalisation, la route autrefois suivie par les canots des voyageurs et des missionnaires qui se rendaient du Saint-Laurent à la baie Géorgienne par l'Outaouais, la Matawan, le lac Nipissing et la rivière des Français (1). » On projette également d'autres canaux latéraux, destinés à rendre plus praticable la navigation d'un grand nombre de rivières, notamment dans le Bas-Canada.

Les provinces d'Ontario et de Québec possèdent quelques belles routes carrossables, qui relient les principales villes entre elles; mais, en général, les grands chemins laissent beaucoup à désirer. A l'ouest des Grands Lacs et jusqu'aux montagnes Rocheuses, on ne trouve encore que des sentiers de chasse, bien connus des trappeurs. Ailleurs les chemins n'existent pas, et les quelques routes suivies communément deviennent impraticables pendant la plus grande partie de l'année.

(1) H. DE LAMOTHE.

La majeure partie de l'immense territoire du Dominion reste donc encore privée de voies de communication. Les difficultés sont grandes pour en établir ; mais elles ne sont pas insurmontables, en dehors de ces plaines glacées et à jamais ingrates de l'extrême Far-West. Il faut donc attendre beaucoup du travail et de la persévérance de l'homme. A côté du chemin de fer prodigieux qu'il établit maintenant, il tracera de nombreuses routes rendues nécessaires par un commerce plus actif et des relations plus fréquentes ; et ces voies nouvelles uniront par la communauté des intérêts la Colombie et les Canadas ; elles joindront les bassins du Frazer et de l'Orégon à celui du Saint-Laurent à travers la région boisée du haut Mackensie, du Churchill, du Nelson et du Severn, à travers les plaines beaucoup plus riches et les fertiles vallées des deux Saskatchewan et de la rivière Rouge.

V. NAVIGATION. PRINCIPAUX PORTS. — Le mouvement de la navigation dans l'Amérique anglaise est, en chiffres ronds, de 10 millions de tonneaux. Ce mouvement comprend deux éléments très distincts : la navigation intérieure sur le Saint-Laurent, les Grands-Lacs et les canaux, et la navigation extérieure. Celle-ci se concentre dans le golfe du Saint-Laurent, sur les rives duquel se trouvent les ports principaux de la Nouvelle-Bretagne, Québec et Montréal, auxquels il faut ajouter Halifax, sur la côte orientale de la Nouvelle-Ecosse. Ces trois villes se partagent à peu près tout le commerce

maritime, qui compte pour plus de quatre millions de tonneaux. L'Angleterre et les colonies anglaises ont pris jusqu'à ce jour la plus grande part à ce mouvement commercial ; les États-Unis viennent en second lieu pour le chiffre des échanges. Halifax, Montréal et Québec sont rattachés à Liverpool par un service régulier de paquebots transatlantiques anglais ou canadiens d'autres services les relient également à Boston et à New-York.

Mais les transactions les plus nombreuses entre les États-Unis et le Dominion s'effectuent surtout par Montréal et les ports situés sur les rives des Grands-Lacs. Dover-Sherbrooke, sur le lac Erié ; Sarnia, sur le lac Huron ; Hamilton, Kingston, Toronto, sur le lac Ontario, deviennent de jour en jour plus importants, grâce au transit des produits, des céréales surtout, qui viennent de l'Union et qui suivent la voie du Saint-Laurent pour se rendre à Montréal, à Québec, et de là sur les marchés européens. La navigation intérieure atteint le chiffre de 5 millions et demi de tonneaux. Il faut citer encore les ports de Trois-Rivières, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Maurice ; de Saint-John, dans le Nouveau-Brunswick ; de Charlottetown et de Georgetown, dans l'île du Prince-Edouard. La capitale même de la confédération, Ottawa-City, sur la rivière Ottawa, possède un port très fréquenté.

VI. COMMERCE EXTÉRIEUR : IMPORTATIONS, EXPORTATIONS. — Le commerce extérieur de

l'Amérique anglaise s'élève aujourd'hui à plus de 1 200 millions de francs, dont 700 millions à l'importation. A eux seuls, les deux Canadas se partagent plus de la moitié des transactions.

Les principaux articles exportés sont les bois de construction (planches, madriers, etc.); les céréales, blé, orge et seigle, farine; le bétail, le beurre, le poisson séché et salé, les huiles de poisson et les huiles minérales, les métaux, la houille, la potasse, le sucre d'érable. L'importation consiste surtout en machines, fer et quincaillerie, ouvrages de métal; lainages, cotonnades, soieries; denrées coloniales, sucres, thés, vins et spiritueux; articles de modes, articles de Paris, etc. Après l'Angleterre et les États-Unis, qui prennent part à ce commerce chacun pour plus de 300 millions, viennent les colonies anglaises, et en quatrième rang, mais bien loin après elles, la France. Notre commerce total avec le Canada n'atteint pas actuellement (1884) 20 millions de francs, alors que c'est par centaines de millions que se chiffrent nos échanges annuels avec l'Amérique du Sud, par exemple. Nous envoyons à peine quelques centaines de nos compatriotes chez leurs cousins de l'Amérique du Nord, alors que c'est par milliers qu'ils émigrent dans les divers États de l'Amérique méridionale. Il est grand temps, croyons-nous, de renouer des relations commerciales avec les Franco-Canadiens : c'est là pour nos produits un débouché nouveau, qui ne nous coûtera ni un homme ni un coup de fusil.

CONCLUSION

Et pour conclure, nous n'aurions qu'à répéter ce qu'ont dit avant nous la plupart des voyageurs au Canada, sinon tous, ou les écrivains qui ont étudié la situation actuelle du pays.

Nous reconnaitrons avec M. Rameau que le premier fondement de la force du peuple canadien-français repose sur la simplicité de ses mœurs. Qu'ils groupent en faisceaux serrés et qu'ils étendent par une colonisation bien entendue tous leurs éléments nationaux, c'est là pour eux la question principale, bien plus que la possession complète du gouvernement, à laquelle ils sont sûrs d'arriver un jour. La Société de Saint-Jean-Baptiste, destinée à servir de lien à tous les groupes français de l'Amérique, semble l'avoir compris. Son œuvre est bonne : elle réussira. — Grâce à elle, grâce surtout au patriotisme des Canadiens, la langue, les mœurs nationales seront conservées ; et comme leur nombre se multiplie d'une façon prodigieuse, ils s'assurent une place large et brillante dans l'avenir.

Que sera cet avenir ? Une lettre écrite de

New-York au commencement de 1884, et passant en revue, pour en indiquer la situation actuelle, les divers pays des deux Amériques, disait :

« Les Canadiens sont enchantés du système protectionniste, qui a doublé leurs exportations et diminué d'un bon tiers leurs importations d'Angleterre. En revanche, la Grande-Bretagne n'est pas contente de se voir contrainte à n'entrer qu'à grands frais ses produits dans sa propre colonie, dont elle se désintéresse visiblement depuis qu'elle ne remplit plus ses coffres. Lentement mais sûrement, le Canada gravite vers les États-Unis. Son annexion pacifique et volontaire n'est plus qu'une affaire de temps. »

Tel n'est pas notre avis, et nous croyons sincèrement que les Américains prennent ici leurs désirs pour des réalités à brève échéance. Le Canada gravite vers la liberté.

Comment y parviendra-t-il ? « Qu'arrivera-t-il au Canada, » dit un rédacteur du *Monde* de Montréal, « alors que ce pays, ainsi qu'un fils parvenu à l'âge d'homme, aura été émancipé par l'Angleterre, avec la liberté de se frayer à son tour un chemin dans le monde ? »

« Eh mais ! il devra survenir une chose très simple, et dont on a de fréquents exemples lors des distributions d'héritage : une querelle. — Les Anglo-Canadiens voudront dominer, cherchant à attirer à eux les meilleurs morceaux, et travaillant à organiser un empire quel-

conque, — république ou royaume, n'importe, — qui soit exclusivement anglais ; et les Canadiens français de regimber alors tout naturellement et de refuser de se laisser dépouiller. On criera, on s'injuriera de côté et d'autre, les uns agitant, comme sous Cromwell, pour mieux parvenir à leurs fins, le spectre de la domination papiste, et les autres sentant se réveiller leur vieille haine, un instant endormie, contre les conquérants de leurs pères. D'ailleurs, comment imaginer que la population anglaise puisse voir sans défiance grandir tout près d'elle et prendre d'énormes proportions, cette descendance des premiers colons de Champlain, qui, en dépit de tout, a toujours fait maison à part ? sans compter que très probablement celle-ci pourrait bien à son tour éprouver le besoin de se tailler, comme dernièrement la Roumanie et la Serbie, une patrie qui fût bien à elle, dans le grand domaine américain. Bref, à moins d'un miracle, ambitions, rancunes et préjugés auront alors au Canada merveilleusement préparé le terrain pour un gigantesque Pré-aux-Clercs. Les mains d'elles-mêmes se porteront aux gardes des épées, et un beau matin on se réveillera en pleine guerre civile. »

C'est possible, d'autant plus que les Français se groupent en faisceaux serrés, solides, qu'ils détestent l'Anglais d'une haine de race, que tout les sépare d'eux. Et puis ils ne sauraient oublier qu'ils sont les fils des vaincus. Ils ont donc, c'est une loi inéluctable, leur revanche à

prendre. Qu'ils la prennent, cette revanche, en devenant tous les jours plus nombreux et en faisant ainsi reculer l'Anglais. Point de doute à avoir : il n'est pas plus possible de faire une seule nation anglo-française qu'il n'est possible aux Canadiens de vivre sous un gouvernement yankee. L'un chassera l'autre. Mais il n'est pas prouvé que ce sera à coups de fusil.

M. de Molinari fait cette remarque, à propos de la population : « En supposant que le même taux d'accroissement se maintienne; — et on ne voit pas pour quelle cause il baisserait d'ici à longtemps, — il y aura, avant la fin du siècle prochain, de 30 à 40 millions de Français au Canada. » Il ne sera pas nécessaire d'attendre si longtemps pour que le peuple canadien-français devienne très puissant : il l'est tous les jours davantage, et, avant la fin du siècle qui va s'ouvrir, il y aura plus de Français au Canada qu'en France même (remarquez bien que l'on répète toujours que nous ne sommes pas colonisateurs). — Eh bien ! n'est-il pas plus simple de penser que, lorsque ce peuple aura la vie d'homme (il est encore dans sa première jeunesse), il s'affirmera simplement, et demandera à avoir sa place libre au soleil ?

Il serait difficile alors de la lui contester. — « Et la France tressaillera d'allégresse, quand flottera au grand mât de la citadelle de Québec le drapeau neuf de ceux qui, par de là l'Atlantique, entendent renouveler et continuer ses glorieuses traditions. »

Et quel magnifique empire ! de l'embouchure du Saint-Laurent au Manitoba, 600 lieues ! — le Dominion tout entier, 10 000 kilomètres carrés, toute l'Europe !

Ne rêvons pas cependant, revenons à la réalité. Le fait est que les Canadiens se montrent soumis à l'Angleterre ; ils lui sont reconnaissants de ce qu'elle a sauvegardé leurs coutumes, leur langue, leur religion. Impossible, il est vrai, de faire autrement, et toute tentative anti-française a échoué. Les Canadiens regardent néanmoins l'Angleterre comme une belle-mère, pour laquelle ils sont fort respectueux ; mais la vraie mère, c'est la France, toujours la France.

Lors de la fête nationale des Canadiens français, célébrée à Québec en 1880, nombre de toasts ont été portés, un surtout (celui de Son Honneur le juge Plamondon) à la France, « patrie de nos aïeux ». Nous voudrions pouvoir le citer tout au long : « Oh ! c'est qu'elle est grande parmi les nations, cette auguste mère la France ! Au-dessus de son front brille l'auréole de tant de gloire ! si merveilleuse est cette mosaïque de grands événements dont est faite son histoire ! et son génie a jeté dans la balance des destinées humaines une influence si prépondérante ! » Et l'orateur passe en revue toutes les gloires de la France, et il ajoute :

« Pour terminer, du fond du cœur un souhait pour notre mère. Ce matin, sur la grande famille française d'Amérique, agenouillée aux pieds de l'autel, sur ce sol empourpré, aux pieds de

Montcalm et de Wolff, le Dieu des armées a répandu ses bienfaisantes bénédictions.

« Oh! que de ces bénédictions Dieu fasse une part, une large part à la France, la patrie de nos aïeux! »

Les revers de la France allaient droit au cœur des Canadiens.

« Pendant la funeste guerre de 1870, on ne voulait pas plus croire dans le Canada français aux victoires prussiennes qu'on n'y croyait à Paris. Mais un jour, on vit le consul de France entrer l'air soucieux dans les bureaux de *l'Événement*, et, un instant après, la foule consternée put lire en tête du sommaire du journal, affiché suivant la mode américaine, la nouvelle trop certaine, cette fois, de la capitulation de Sedan. Chacun avait les larmes aux yeux : et quand le consul sortit des bureaux du journal, toute cette foule, obéissant à un même sentiment et d'un même geste spontané, se découvrit respectueusement sur son passage. » MOLINARI.

« Les Canadiens n'ignorent pas cependant que, s'ils étaient restés unis à la France, ils n'auraient sans doute pas gardé leurs institutions sociales et religieuses ; qu'ils formeraient peut-être encore une colonie administrative, comme l'Algérie ; que c'est l'Angleterre enfin qui les a mis, trop durement peut-être, à l'école de la liberté. Cependant ils tiennent à la France par un instinct profond et mystique, par les liens de la descendance, la puissance des traditions, la religion des souvenirs ; ils veulent toujours

voir en elle la fille aînée de l'Eglise. Entre leur affection et leur raison s'élève cette cloison étanche dont parle M. Renan, qui empêche celle-là d'altérer celle-ci, et leur fait jeter un voile sur nos erreurs, nos défaillances. Nous qui, en politique, avons eu tant et de si fatals engouements, qui avons si souvent rendu le bien pour le mal, qui avons été Américains, Grecs, Polonais, Anglais, Italiens, ne serons-nous pas un peu Canadiens? ne penserons-nous pas à cette nation qui est la chair de notre chair; qui nous aime simplement, sans nous juger, sans nous critiquer, avec la foi du charbonnier, et tient à son origine comme à un blason?

« Nous bornerons-nous à quelques témoignages de sympathie littéraire, et ne lui donnerons-nous pas des preuves plus solides de notre affection? » VICTOR DU BLED, février 1885.

« Comment », dit de son côté M. Xavier Marmier, « ce beau pays, qui présente tant de ressources, n'est-il pas plus habité? comment n'attire-t-il pas ces masses d'émigrants qui sans cesse se dirigent vers les États-Unis? » Il en donne une raison : « Je sais bien », dit-il, « que personne n'entend ce que nous appelons l'art de la réclame comme l'Américain. Il est le père du puff, et il a élevé cette monstrueuse progéniture à des proportions dont on chercherait vainement ailleurs un exemple. C'est par le puff, présenté sous toutes les formes, affiché dans les journaux, imprimé dans les livres, gravé sur l'acier, répandu à travers toutes les régions par des

agents officieux et officiels, qu'il a tourné la tête à nos braves paysans d'Alsace et à tant de milliers de familles d'Allemagne. Le peuple canadien ignore encore cet éclatant charlatanisme. Il ne sait pas proclamer chaque matin dans ses journaux, et répéter sans cesse à tout venant que son pays est la contrée sans pareille, l'asile de la liberté, le temple de la fortune, l'Eldorado tant rêvé et tant chanté par les anciens voyageurs. »

C'est une remarque profondément vraie que celle-là; et, pendant longtemps encore, bruyantes fanfares et coups de tamtam retentissants feront dresser l'oreille à bien d'autres qu'aux paysans d'Alsace. — Nous avons, hélas! trop souvent la preuve du triomphe du charlatanisme. — Mais nous en voudrions au Canadien s'il tentait d'attirer des colons, de réussir par ces moyens: il ne serait plus le brave et honnête habitant que nous connaissons. Du reste, les grands triomphes sont peu durables, et la victoire définitive n'appartient jamais à un peuple pas plus qu'à l'individu « charlatan ».

« Allez votre chemin, Français du nouveau monde! » allez droit devant vous. « Aide-toi, le Ciel t'aidera », doit être votre devise. Marchez comme vous l'avez fait jusqu'ici. Nous ne saurions vous dire quand et quelle sera la victoire; mais la victoire, à coup sûr, est au bout du chemin que vous suivez.

Les Canadiens ne négligent pas de s'aider eux-mêmes: les hommes d'État poussent à la

colonisation ; le clergé continue son œuvre par la parole, par le livre, par l'exemple même, comme le curé Labelle, l'homme le plus populaire de tout le Bas-Canada.

L'ouvrage de M. Frédéric Gerbié dont nous avons parlé plus haut, a pour but surtout de diriger les émigrants de France vers la confédération canadienne. Un commissariat général du gouvernement canadien a été créé depuis deux ans à Paris, dans le but de donner tous les renseignements désirables aux émigrants, et surtout pour favoriser leur départ vers les rives du Saint-Laurent. M. Hector Fabre, ancien sénateur du Dominion, est aujourd'hui à la tête de ce commissariat ; il est en même temps à la tête du *Paris-Canada*, journal dont le titre indique suffisamment le but, qui est de rendre plus effective et moins platonique l'amitié que nous ressentons pour nos arrière-petits-cousins de là-bas.

Je ne saurais terminer sans reproduire encore l'appel que fait Sylva Clapin à ceux des agriculteurs de France qui ont de graves raisons de redouter l'avenir : « Allez au Canada, si toutefois vous vous décidez un jour à vous expatrier. Mais que dis-je ? vous expatrier ! Ce n'est pas exact, puisque vous trouverez là-bas une seconde patrie et des frères pour vous recevoir à bras ouverts. Je sais, sur les rives du Saint-Laurent, plus d'un village et d'un bourg qui ressemblent à s'y méprendre aux hameaux normands et bretons. Non seulement on y parle la même

langue, mais on y vit aussi en grande partie la même vie. Là, tout vous rappellera la France, que vous n'auriez sans doute pas oubliée; mais ce vous sera déjà beaucoup que de ne plus vous croire en exil. En un mot, il est certes d'autres contrées où, tout aussi bien qu'au Canada, vous pourriez acquérir rapidement le bien-être et la fortune; mais trouverez-vous ailleurs autant de conditions favorables de bonheur? Ce n'est guère probable; je dirai plus : c'est impossible.» Et plus loin le même écrivain ajoute : « N'est-ce donc rien que de penser que l'on peut contribuer, soi aussi, dans une si faible mesure que ce soit, à l'éclosion de ce nouveau peuple? Depuis des années, loin des agitations de la vieille Europe, il se poursuit là-bas toute une épopée : c'est la montée, sûre et silencieuse, à travers les forêts et les prairies du nouveau monde, de la France transatlantique. Mais des difficultés sans nombre vont peut-être bientôt l'assaillir. Pour les surmonter, elle tourne en ce moment, de confiance, les yeux vers vous, et vous dit : « Vos cœurs, je ne vous les demande pas : je les possède déjà. Est-ce trop cependant d'espérer que vos bras, non plus, ne me feront pas défaut? J'ai de l'espace et du pain à satiété pour tous vos déshérités, vos nécessiteux. Venez et voyez. Plus nous serons nombreux, plus tôt nous serons puissants, et plus vite aussi brillera pour nous le grand jour de l'émancipation finale. De nouveau, comme au temps où le marquis de Montcalm, épuisé et

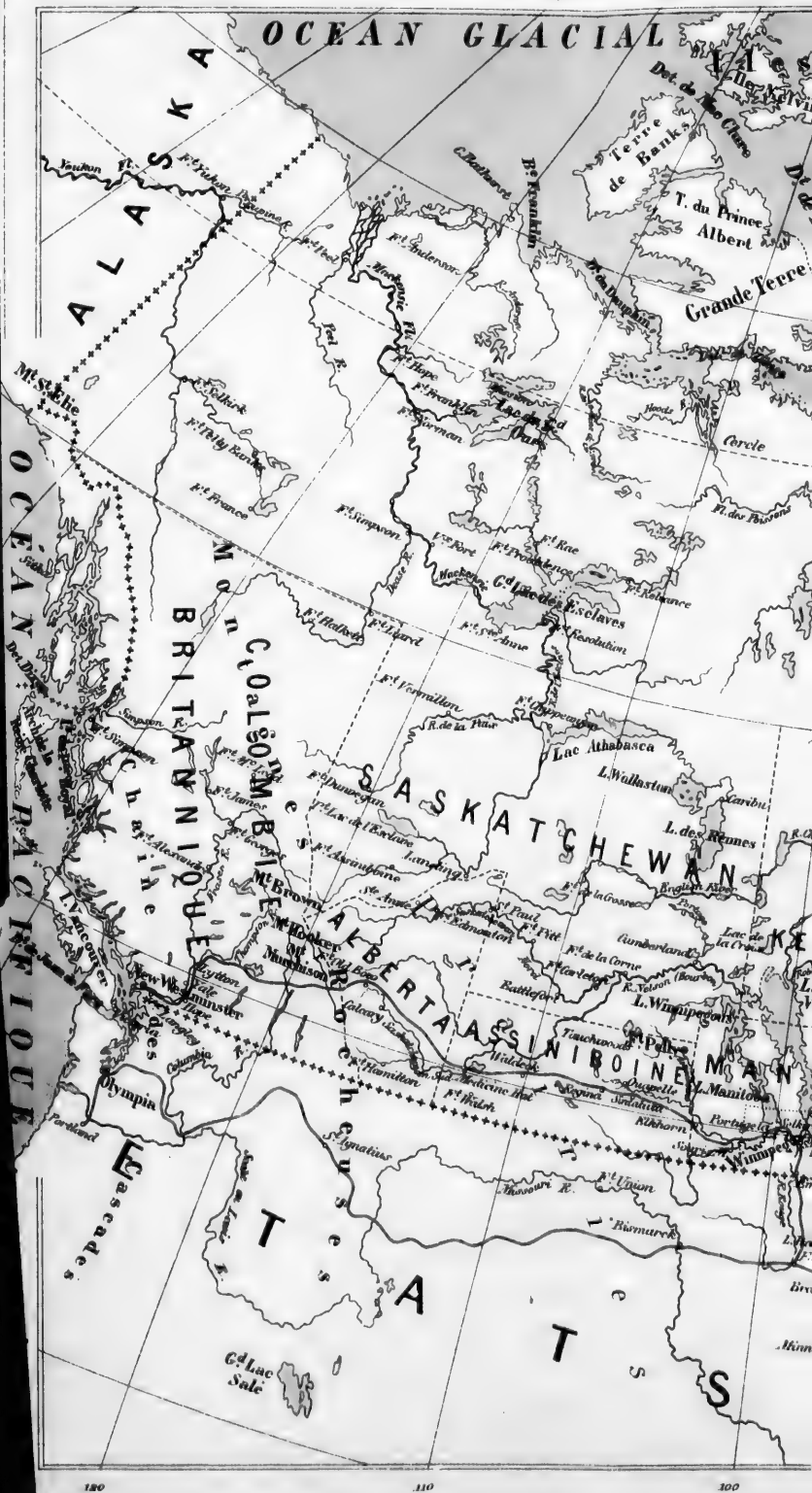
sanglant, lançait le cri de désespoir : « France, « à nous ! » je me tourne de votre côté, et, cette fois, avec la certitude d'être exaucé, je vous adresse à travers l'Océan cet appel, où je mets le plus pur de ma foi et de mon amour : « France, « à moi ! »

S'il y a de la place et de l'avenir pour les déshérités, il y a des leçons pour tous, et je me demande pourquoi nous n'irions pas « faire notre visite aux Canadiens, ne fût-ce que pour apprendre d'eux comment un peuple devient et reste libre ».

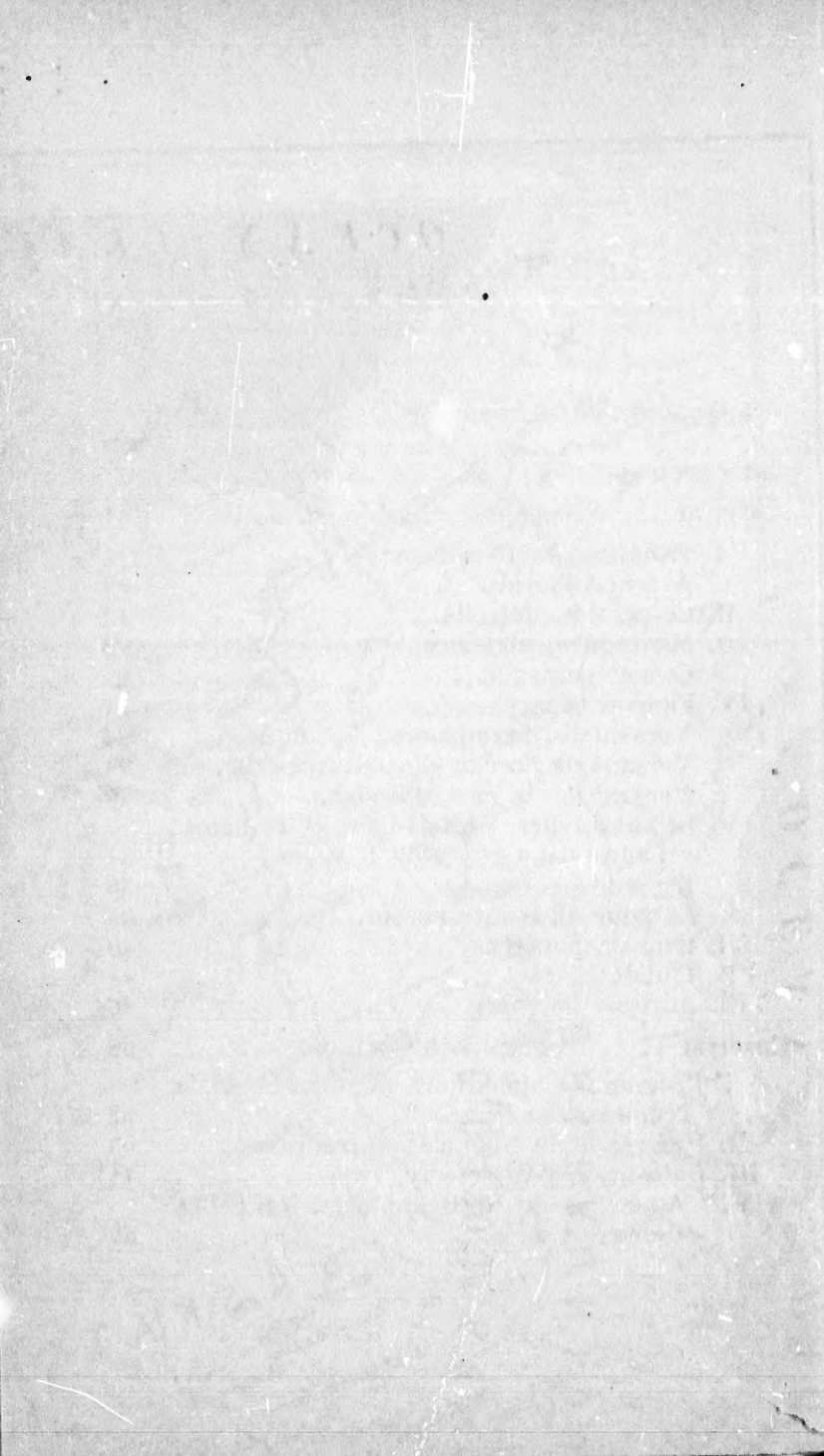
Certes, le peuple franco-canadien peut répéter avec une légitime fierté ces vers empruntés à Cremazie, son poète national :

Nous avons conservé le brillant héritage
Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

OCEAN GLACIAL







TABLE

	Pages
INTRODUCTION.	
CHAPITRE I. Géographie physique.	11
I. Situation, limites, étendue.	11
Aspect général	12
II. Côtes, îles, détroits.	13
III. Montagnes, plateaux	18
Cols et passages.	22
IV. Fleuves et lacs.	24
Versant du grand océan Pacifique. . . .	24
Versant de l'océan Glacial arctique. . . .	25
Versant de la mer d'Hudson.	28
V. Le bassin des Grands-Lacs et le Saint-Laurent. La chute du Niagara	31
Le Saint-Laurent.	36
Le golfe du Saint-Laurent.	39
VI. Canaux, portages.	40
VII. Climat.	44
VIII. Aurores boréales.	46
CHAPITRE II. Géographie historique.	52
I. Premières expéditions et débuts de la colonisation française.	52
II. Progrès de la colonisation française. . . .	63
III. Lutte avec l'Angleterre.	71
IV. L'Amérique du Nord anglaise. Nouvelles découvertes.	86

	Pages
CHAPITRE III. Géographie administrative. Villes.	97
I. Dominion du Canada.	97
II. Colombie britannique.	100
III. Territoires de la baie d'Hudson.	102
IV. Haut-Canada.	106
V. Bas-Canada.	109
VI. Nouveau-Brunswick.	114
VII. Nouvelle-Ecosse et île du Prince-Edouard.	115
VIII. Nationalités.	119
IX. Religions.	125
X. Langues.	126
XI. Instruction publique.	129
CHAPITRE IV. Géographie économique..	133
I. Agriculture.	133
II. Productions minérales.. . . .	141
III. Industrie. — Industrie de l'or.	146
Chasse et pêche.	147
Autres industries.	154
IV. Commerce. — Voies de communication :	
chemins de fer, canaux, routes	155
V. Navigation. Principaux ports	160
VI. Commerce extérieur: importations, expor-	
tations.	161
CONCLUSION.	163

